

L'ORIENTES

DE

F. M. KLINGER

ÉTUDE

SUIVIE D'UNE RÉIMPRESSION DU TEXTE DE 1790

THÈSE COMPLÉMENTAIRE POUR LE DOCTORAT ÈS LETTRES

PRÉSENTÉE A LA

FACULTÉ DES LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

PAR

LOUIS BRUN

AGRÉGÉ DE L'UNIVERSITÉ

J. TALLANDIER, ÉDITEUR

75, rue Dareau, PARIS (XIV^e)

3, rue Faidherbe, LILLE

1914

Tous droits réservés

L'ORIANTES
DE F. M. KLINGER

L'ORIENTES

DE

F. M. KLINGER

ÉTUDE

SUIVIE D'UNE RÉIMPRESSION DU TEXTE DE 1790

THÈSE COMPLÉMENTAIRE POUR LE DOCTORAT ÈS LETTRES

PRÉSENTÉE A LA

FACULTÉ DES LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

PAR

LOUIS BRUN

AGRÉGÉ DE L'UNIVERSITÉ



J. TALLANDIER, ÉDITEUR

75, rue Dareau, PARIS (XIV^e)

5, rue Faidherbe, LILLE

1914

Tous droits réservés



Digitized by the Internet Archive
in 2026

AVANT-PROPOS

A l'heure actuelle, tous les drames de Klinger se trouvent publiés, soit dans les anciens recueils, soit en rééditions séparées, soit dans l'édition récente de Hans Berendt et Kurt Wolff : *Friedrich Maximilian Klinger. Dramatische Jugendwerke in 3 Bänden* (Leipzig, Rowohlt, 1912-1913). Le drame que nous rééditons est le seul qu'il soit encore difficile de se procurer. Ultérieur au *Theater* (Riga, bei Johann Hartknoch, 4 Teile, die beiden ersten 1786, die letzten 1787) l'*Oriantes* ne figure ni au *Neues Theater* (St. Petersburg und Leipzig, 1790, 2 Teile), ni dans la *Auswahl aus Friedrich Maximilian Klingers dramatischen Werken* (Leipzig, bey Friedrich Gotthold Jakobäer, 1794, 2 Teile), ni dans les *Werke* (12 Bände, Königsberg, 1809-1815), ni dans les *Sämtliche Werke* (12 Bände, Stuttgart und Tübingen, 1842), ni enfin dans la récente édition de Leipzig, que nous venons de citer. On chercherait également en vain l'*Oriantes* dans la collection de la *Deutsche Schaubühne*, qui comprend 284 volumes contenant des pièces de théâtre parues de 1764 à 1804 (la collection complète se trouve à la Kaiserl. Königl. Hofbibliothek de Vienne; de nombreux drames de Klinger y figurent) (1).

En Allemagne ont paru 3 rééditions séparées de drames de Klinger :

1^o *Otto*, Trauerspiel von F. M. Klinger (Sonderausgabe, Leipzig, Weigandsche Buchhandlung, 1775); neu herausgegeben von Bernhard Seuffert in der Sammlung deutscher Literaturdenkmale des 18. Jahrhunderts. Heilbronn, Verlag von Gebrüder Henninger, 1881. — Récente édition de Leipzig, Tome I.

(1) Cf. Prosch : *Zeitschrift für österr. Gymn.* 36, p. 914, et Rieger : *Klinger in seiner Reife*, 48. *Oriantes* ne figure pas dans la liste que ces auteurs donnent des drames de Klinger parus dans la collection. Une lettre de la Bibliothèque de Vienne du 13 mai 1913 nous confirme qu'il ne s'agit point d'une omission.

2^o *das leidende Weib* (Ein Trauerspiel. Leipzig, Weigandsche Buchhandlung, 1775) repris par erreur dans l'édition de J. M. R. Lenz, *gesammelte Schriften* hrg. von Ludwig Tieck, 3 Bde, Berlin, 1828. Bd. I, 151-210. Neudruck: *nebst einem Anhang : die frohe Frau und Klingers Entgegnung*, herausgegeben und eingeleitet von Ludwig Jacobowski, Halle a/d Saale. Druck und Verlag von Otto Hendel in der Bibliothek der Gesamtliteratur des In- und Auslandes, Heft 3321. — Récente édition de Leipzig, tome I.

3^o *Sturm und Drang*. Ein Schauspiel (Sonderausgabe. 1776, exemplaire à la Königliche Bibliothek de Berlin) — Theater II, 263-372. — Réédition de Leipzig, Reclam, n^o 248 — Récente édition de Leipzig, tome II.

En France se sont ajoutées :

1^o *l'Etude sur la Neue Arria de F. M. Klinger, suivie d'une réimpression de la pièce d'après le texte de 1776*, par Irène Barasch-Haas (Strasbourg, imprimerie alsacienne, 1911) (1).

2^o *le Simsone Grisaldo de F. M. Klinger, étude suivie d'une réimpression du texte de 1776*, par Edmond Vermeil (Paris, Alcan, 1913) (2).

Notre travail vient compléter et, sans doute, clore la série des rééditions de drames de Klinger.

L'Orientes n'existait jusqu'à maintenant qu'en une édition devenue très rare : *Orientes, ein Trauerspiel in fünf Akten*. Frankfurt und Leipzig, 1790 (sans nom d'auteur, ni d'éditeur).

Le manuscrit ne se trouve pas à l'Université de Dorpat, dont Klinger a été curateur de 1803 à 1816 (3) et

(1) *Die neue Arria. Ein Trauerspiel* (Sonderausgabe, Berlin 1776. Exemplaire à la Königliche Bibliothek de Berlin). Theater II, 117-262. Depuis l'édition Barasch-Haas, cette tragédie a été reprise dans l'édition de Leipzig, tome II.

(2) *Simsone Grisaldo. Ein Schauspiel* (Sonderausgabe, Berlin 1776. Exemplaire à la Königliche Bibliothek de Berlin). Theater IV, 113-274. En même temps que dans l'édition Vermeil, la pièce a été reprise dans l'édition de Leipzig, tome II.

(3) Cf. Rieger, *Klinger in seiner Reife*, 433 sq., 444. Nous devons à M. V. Hrabar, directeur de la Bibliothèque de Dorpat, tous nos renseignements bibliographiques de source russe.

où sont déposés la plupart des documents de sa succession littéraire. La Königlische Bibliothek de Berlin ne possède, en fait de manuscrits, que quelques lettres. Mr. Max Rieger, petit-neveu et biographe de Klinger (1), a bien voulu, dès le début de nos recherches, nous avertir de celle disparition du manuscrit (2).

Deux exemplaires de l'édition de 1790 se trouvent à la Bibliothèque de l'Université de Dorpat (biblioth. de Klinger, n° 1056; biblioth. de Morgenstern, n° 4335); un autre à la Bibliothèque de l'Université de Bonn sur le Rhin (cote : P. G. B. 2495); un quatrième à la Bibliothèque de l'Université de Kiel (cote : 1.2087). Nous avons reproduit exactement l'édition, en respectant non seulement le texte et l'orthographe, mais la pagination et les lignes de l'original.

Du vivant de Klinger, le livre n'eut guère de succès. Ses exemplaires anonymes passèrent à peu près inaperçus. Seule, l'*Allgemeine deutsche Bibliothek* en donna, en 1791, le bref compte-rendu que voici : « Il serait injuste de refuser à l'auteur de cette tragédie tout talent dramatique; mais il est bien improbable que cette pièce réussisse dans nos théâtres. Le patron grec jure étrangement avec le caractère parfois moderne, parfois extrêmement redondant de la langue; on se serait passé volontiers de la déesse Némésis avec son prologue et son épilogue; à la forme

(1) Voici, une fois pour toutes, les références complètes des ouvrages que nous aurons l'occasion de citer assez fréquemment au cours de notre étude :

1° *Klinger in der Sturm- und Drangperiode, dargestellt von M. Rieger. Mit vielen Briefen* (Darmstadt, Verlag von Arnold Bergsträsser, 1880);

2° *Klinger in seiner Reife, Dargestellt von M. Rieger. Mit einem Briefbuch* (Darmstadt, Verlag von Arnold Bergsträsser, 1896);

3° *Briefbuch zu Friedrich Maximilian Klinger. Sein Leben und Werke II.* von M. Rieger (Darmstadt, Verlag von Arnold Bergsträsser, 1896).

(2) Voici le passage essentiel de sa lettre du 24 janvier 1909 : « Das Manuscript des *Oriantes* würden Sie in der ganzen Welt vergebens suchen; es ist ohne Zweifel wie alle Manuscripte Klingers in der Druckerei verschwunden, und das im Briefe vom 29. August 1789 erwähnte kann ich auch heute noch nur für geflunkert ansehen. Die einzige Grundlage für eine neue Ausgabe des Stücks ist der Druck, Frankfurt und Leipzig, 1790. Ich habe durch Sie mit Vergnügen davon Kenntnis genommen, dass man es in Frankreich unternimmt, dieses in besonderer Weise interessante und sehr selten gewordene Werk auf neue zugänglich zu machen. »

grecque convient aussi la simplicité grecque; des échasses ne sauraient tenir lieu de cothurne et il ne faut pas faire s'exprimer en tropes des Scythes et des Thraces » (1). Huber, l'ami de Schiller, dans l'article de l'*Allgemeine Literaturzeitung* qu'il consacra au *neues Theater* de Klinger, en 1791 (2), ne fit pas mention de l'*Oriantes*. L'auteur lui-même n'en était pas fier, tandis que sa *Medea*, de la même époque, était sa tragédie favorite (3). Le 27 août 1790, il avait écrit à son ami Schleiermacher : « Que tu puisses préférer *Oriantes* à *Medea*, je ne le conçois pas. *Medea* est une œuvre poétique de la plus chaude inspiration, tandis qu'*Oriantes* se traîne péniblement » (4). Beaucoup plus tard, dans la lettre du 26 mai 1814, où Klinger envoie à Goethe la liste de ses meilleurs drames, l'*Oriantes* n'est pas mentionné. Deux ans auparavant, cependant, Morgenstern avait exprimé l'avis « que l'*Oriantes* devait tomber ou se maintenir avec les meilleures pièces de l'auteur » (5).

Parmi les critiques modernes, bien peu seulement de ceux qui s'occupent spécialement de Klinger paraissent connaître cette tragédie. Ni Erdmann, dans son essai *über F. M. Klingers dramatische Dichtungen* (Königsberg, 1877), ni E. Schmidt dans son : *Lenz und Klinger* (Berlin, 1878) et son article de l'*Allgemeine deutsche Biographie* (1882), ni F. Prosch dans son étude sur les romans philosophiques de Klinger (Vienne, 1882), ni Jacobowski dans son ouvrage sur Klinger et Shakespeare (Leipzig, 1891) ne la mentionnent. A. Sauer se contente de l'enregistrer dans sa liste des ouvrages de Klinger (*Stürmer und Dränger*, Berlin und Stuttgart, 1899, I. Teil. Einleitung, p. XV). E. Neubürger en cite le titre, en le

(1) *Allgem. deutsch. Bibliothek*, 103, 1, p. 115.

(2) *I*, p. 230.

(3) Cf. la lettre à Schleiermacher du 10 avril 1790 (*Briefbuch*, 15) : « Warum sagst du mir nichts über meine *Medea*, die doch mein Lieblingswerk ist ? » Il s'agit ici de *Medea in Korinth*, telle qu'elle figurait au *neues Theater* de 1786. A propos de la seconde *Medea*, Klinger écrit, le 4 décembre 1790, également à Schleiermacher (*Briefbuch*, 18) : « *Medea auf dem Kaukasos*, die gewiss das beste ist, was ich je geschrieben habe. »

(4) *Briefbuch*, 17.

(5) *Vorlesung* de 1812, citée par Rieger : *Klinger in seiner Reife*, 162.

déformant (*Ariantes* au lieu d'*Oriantes*) à la page 17 de sa brochure : *Goethes Jugendfreund, Fr. M. Klinger* (Frankfort sur le Mein, 1899).

Nous aurons à examiner jusqu'à quel point convient à l'*Oriantes* la brève mais excellente caractéristique générale que donne W. Scherer (1) de l'œuvre dramatique de Klinger, et à discuter, après M. E. Vermeil, ce jugement sommaire de M. A. Bossert : « Il serait inutile d'entrer dans le détail des drames et des comédies de Klinger. Ce sont des créations hâtives d'une imagination surexcitée » (2). H. Berendt, dans son Introduction à son édition récente, ne consacre aux drames composés par Klinger en Russie que quelques lignes, sans mention particulière de l'*Oriantes* (3). Les deux seuls critiques qui aient jusqu'ici soumis l'*Oriantes* à une analyse détaillée et pénétrante sont M. Rieger (*Klinger in seiner Reife*, 152-162) et F. A. Wyneken (*Rousseaus Einfluss auf Klinger*, Berkeley, 1912). Nous reviendrons tout particulièrement sur ces deux études. Le but de la nôtre est précisément de tenter, à propos de l'*Oriantes*, une mise au point définitive.

Paris, mars 1914.

(1) *Geschichte der deutschen Literatur*, Berlin, 1899, p. 502.

(2) *Hist. de la litt. all.* Paris, 1901, 375, cf. Vermeil, op. cit., 40 et 41.

(3) Op. cit. *Einleitung*, LXI.

CHAPITRE I

L'ACTION ET LES CARACTÈRES

I

A la simple énumération des personnages succède un prologue où la Némésis résume à la fois le sujet de la pièce et la philosophie qui s'en dégage. Le palais du roi de Thrace va être le théâtre des crimes d'un tyran mégalo-mane; mais Zeus veille et l'*ἄβρις* humaine sera châtiée. Quand l'intelligence, enivrée d'elle-même, a pétrifié le cœur d'un mortel assez insensé pour vouloir s'égalier aux dieux, la Némésis arrête l'œuvre dévastatrice, punit les méfaits déjà accomplis, et le remords, en torturant le criminel, sauvegarde les droits imprescriptibles de la justice. Ainsi « crime et châtimement sont frères jumeaux », mais le dernier mot reste toujours à la divinité. Des précisions importantes s'ajoutent : le roi a décidé le meurtre de son fils, être d'élite, coupable seulement de trop d'exubérance et de franchise juvéniles, mais le père meurtrier ne récoltera point d'autres fruits du crime que ceux que lui réservent la volonté de Zeus et sa messagère de vengeance. Avant donc que l'action ne s'engage, nous en connaissons les grandes lignes, le poète nous a indiqué ses idées morales et a anticipé le dénouement de sa tragédie.

Lorsqu'il s'agit de nous présenter son protagoniste, Klinger se montre plus soucieux des effets de gradation et, contrairement au procédé préféré par lui dans une de ses pièces antérieures, il n'hésite pas à recourir ici « à cet artifice employé par Goethe en son *Egmont*, qui consiste à montrer, avant la première apparition du personnage, comment son individualité se reflète dans les milieux où il doit vivre » (1). Pendant tout le premier acte, Orientes n'apparaît pas, mais il n'est guère question que de lui.

(1) Cf. Vermeil, étude sur le *Simsons Grisaldo*, 12.

C'est d'abord une conversation entre Arsinoé, sa femme, et Cotys, l'éducateur de son fils. L'expérience du sage vieillard ne suffit pas à rassurer le cœur alarmé de l'épouse et de la mère, privée de son mari bien-aimé, du père de son enfant. Cotys lui rappelle qu'il a perdu, lui aussi, son trésor le plus cher : « N'ai-je pas perdu le plus précieux des biens, alors que le roi nous arracha aux libres montagnes, aux joyeux troupeaux et nous força d'habiter les villes nouvellement construites ? Alors le libre Thrace devint esclave du roi et des mœurs étrangères ». — Arsinoé : « Voilà la source de nos malheurs. » — Cotys : « Orientes, ton époux, le fils de la Nature, nous rendra nos droits. » (1).

Il s'agit donc, à la fois, d'un conflit domestique, d'une rivalité entre le père et le fils, et d'un problème politique, la lutte d'un peuple libre, tout proche de la nature, contre la civilisation étrangère qu'un despote éclairé prétend lui imposer.

Arsinoé explique à Cotys qu'elle a perdu toute espérance, à la suite d'un rêve lourd de signification tragique. Ne pouvant cacher ses larmes au petit Thoas, inquiet du départ de son père, et après s'être éloignée de lui sur les conseils de Cotys, elle a revu en songe son Orientes. Sur la plage où elle l'attend, un bateau mystérieux le lui amène pour une suprême étreinte, mais presque aussitôt une vision d'épouvante succède à l'image chérie : elle voit le sombre roi de Thrace, pareil à un esprit de vengeance, surgir au-dessus des flots agités ; pour le fuir et suivre son époux, elle va se précipiter dans la mer, mais son fils la retient et tous deux, terrifiés, tombent dans la poussière aux pieds du roi. A peine sortie de ce cauchemar, Arsinoé a, depuis son réveil, des visions peu rassurantes : les gens se détournent d'elle, un mystérieux déploiement de forces militaires l'inquiète. Cotys ne veut voir dans ces préparatifs rien d'inaccoutumé : « depuis que le roi travaille à nous transformer en Grecs, pas un jour ne se passe sans amener un malheur ; mais tu n'as rien à craindre et

(1) 6-7.

Oriantes est en sécurité chez le roi son ami » (1). Nous apprendrons plus loin que ce roi ami est le roi des Scythes, beau-père d'Oriantes (2).

Arsinoé a le pressentiment que le fugitif reviendra se livrer lui-même; trop confiant, il sera dupe de quelque perfide manœuvre. Alors que Cotys ne voit dans sa fuite qu'instinct de conservation, l'intuition de l'épouse définit nettement le caractère irréductible de l'antagonisme qui met aux prises le père et le fils : l'un, novateur fanatique, passionnément épris de culture grecque, tout entier à son œuvre de réformateur, et plus roi que père; l'autre, conservateur obstiné, indéfectiblement fidèle à la vieille tradition thrace, incapable de dissimulation et de ruse, entier, intransigeant, aussi « élémentaire », en un mot, que les puissances de la nature, les seules qui l'aient formé et dont il reconnaisse la loi. Mais ne finira-t-il pas par succomber aux menées de son adversaire, qui lui oppose à la fois la force et la ruse ?

A peine Arsinoé a-t-elle formulé les pressentiments qui l'obsèdent que le messenger redouté se présente et annonce qu'Oriantes est de retour, mais prisonnier du roi et séparé des siens par une consigne inexorable. Alors le cœur de l'épouse exaspérée, de la Scythe indomptable, se révolte. Elle appelle le petit Thoas, l'associe à son désespoir et à ses pensées de vengeance. A ce moment, elle nous parle de la reine, dont les intrigues ont causé la discorde entre Oriantes, fils d'un premier lit, et son père : « Avant toi, Thoas, elle a donné au roi un fils dont le corps faible et infirme est déjà la punition des crimes de ses parents. Pour qu'il hérite de la couronne, il est nécessaire que tombe l'être le plus noble que ce pays ait jamais porté » (3).

Nous ne connaissons pas encore tous les personnages et leurs mobiles. A l'instant où Arsinoé et Thoas se disposent à rejoindre Oriantes dans son cachot et s'écartent devant la reine triomphante (nous savons à présent qu'elle est Grecque), voici que nous sont présentés, en même temps, les deux acteurs qui, provisoirement, tiennent en main

(1) 9-10. (2) 83. (3) 16.

les fils de la tragédie : la reine, qui mène le roi, et le conseiller grec Agathokles, qui mène la reine. Femme faible et timorée, la reine se montre à nous agitée, tiraillée entre les sollicitations de sa conscience et les suggestions de ses ambitions dynastiques, renforcées, dès qu'il s'agit de son enfant chéatif, qu'elle compare au vigoureux rejeton de sa rivale, par toutes les jalousies et toutes les appréhensions. Le conseiller, au contraire, n'est rien moins qu'hésitant et incertain de son but : aux ondoiements de la sensibilité féminine, il impose le coup de barre avisé du pilote qui sait où il veut aller et n'est attentif qu'à la direction. Sa préoccupation unique est la raison d'Etat ; pour la faire triompher, il ne reculera devant rien. Toutes les fluctuations, les scrupules et les doutes de la reine viennent se briser contre le roc inébranlable de sa volonté dominatrice que sert, du reste, une éloquence tour à tour impérieuse et persuasive. La fin de la longue scène qui nous montre ce duel du cœur de la femme, trouble et inquiet, et de l'intelligence masculine, lucide et ferme, marque le triomphe du conseiller sur la souveraine et, par contre-coup, sur le souverain, qui va faire son entrée. Agathokles n'a plus qu'à engager astucieusement l'entretien que le roi et la reine continueront entre quatre yeux et, à la fin de leur long dialogue, la résolution du roi est arrêtée : il sacrifiera Orianthes à la raison d'Etat, à la légitime défense de sa seconde femme, de son second fils et surtout de son œuvre. Le sort du héros principal est donc décidé avant même qu'il n'entre en scène.

Les quatre actes suivants ne font guère que développer le premier par une série d'entretiens et de discours. Le second nous fait assister à un long tête-à-tête du père et du fils, confirmant ce que nous savons déjà de leur antagonisme, puis à une touchante entrevue où la femme et le fils d'Orianthes se solidarisent avec lui, ce que les propos d'Arsinoé, dès la première scène, nous ont déjà annoncé (1). Nous passons ensuite de la prison au tribunal réuni par le roi pour juger Orianthes. La séance occupe le troisième acte tout entier, bien que, dès le lever

(1) Cf. p. 16.

du rideau et aux seules indications scéniques, il soit facile d'en prévoir l'issue (1). Le réquisitoire du père et le plaidoyer du fils ne font guère que reprendre les considérations mises dans leur bouche aux deux actes précédents; nous apprenons seulement que le stratagème redouté par Arsinoé a été, en effet, employé contre Oriantes : rentré en Thrace sur la foi d'une lettre paternelle, il a été victime d'un abus de confiance, d'un véritable guet-apens. Agathokles s'efforce d'expliquer séparément l'envoi du message et l'emprisonnement d'Oriantes à son arrivée, puis il établit les motifs de l'accusation : Oriantes s'est enfui de Thrace parce qu'une conjuration menaçait d'y éclater en sa faveur, et, non content de se réfugier chez le roi des Scythes, il lui a demandé une intervention armée contre son père et son pays; l'accusé avoue que cette guerre lui paraît nécessaire à la libération de sa patrie, opprimée par l'influence grecque. Le conflit s'affirme donc tel que l'annonçait la première scène, entre la « civilisation » et la « barbarie », et, au nom de la civilisation, Oriantes est condamné à mort. Tout le quatrième acte se passe en conversations et en entrevues : Agathokles réfute les dernières hésitations de la reine, Oriantes persuade sa femme et son fils qu'il convient de lui survivre et de le venger; quant à lui, il préfère se transpercer lui-même de son épée plutôt que de se laisser assassiner ignominieusement (2).

Il est remarquable que les faits essentiels ne s'accomplissent jamais sous nos yeux, mais nous sont rapportés après coup. C'est « un Thrace » qui, au premier acte, nous apprend le retour d'Oriantes et son incarcération. C'est « un cri de douleur » qui, au début du dernier acte, indique la mort d'Oriantes, en même temps que la Némésis proclame que la vengeance est proche. C'est « un messager » qui apprend aux ennemis d'Oriantes son suicide. En réplique à l'intention du roi, sur le point de céder aux suggestions d'Agathokles conseillant de faire à Arsinoé et

(1) P. 67 : « Der König an einem erhabenen Ort. Oriantes seitwärts. Agathokles. Thrazier von hohem Stande und Griechen. »

(2) Cf. p. 101 et 106; au troisième acte déjà, Oriantes a supplié son père de le faire périr par un effet de sa propre sentence au lieu de le livrer à un simulacre de justice (cf. p. 87-88).

à Thoas le sort d'Hélène et d'Hermione, ce sont des « coups de tonnerre » qui signifient la volonté divine; enfin, c'est encore « un Thrace » qui crie : sauve qui peut ! et annonce que la Némésis a foudroyé le fils de la Grecque (1).

La reine abdique alors, et le roi, s'approchant de l'autel où Arsinoé vient d'être protégée si manifestement par la justice d'en haut, s'avoue vaincu, repentant et prêt à assurer l'exécution de l'arrêt surnaturel, instituant le fils d'Oriantes seul héritier survivant (2).

Tel est le drame, si l'on peut appeler drame cette rhapsodie épisodique, sans complications et sans gradations, où tout est décidé dès le premier acte, où tout se règle en paroles, messages et controverses et où le dénouement constitue une sorte de réplique du prologue (3). L'affabulation n'est guère moins monotone que celle des autres pièces de Klinger, du *Simsons Grisaldo*, par exemple (4). Si le poète sait ici du moins comment conclure, remarquons qu'il ne doit la netteté vigoureuse de son dénouement qu'au procédé du *deus ex machina*, et si, dans l'*Oriantes*, l'intérêt est moins languissant que dans le *Grisaldo*, ce n'est, en tous cas, pas par le schème de l'action que cette supériorité est acquise. Un progrès de simplification est toutefois réalisé par rapport à la pièce de 1776 : tandis, en effet, que l'auteur du *Grisaldo* « nous promène à intervalles successifs du pays des Maures en Castille, de Castille en Aragon et d'Aragon en Castille » (5), dans l'*Oriantes* l'unité de temps et l'unité de lieu sont bien plus scrupuleusement respectées. L'action ne se réduit pas tout à fait, comme dans la *Bérénice* de Racine, à une « conversation entre deux portants », mais tous les événements se déroulent dans le palais du roi de Thrace (6). Il n'est pas invrai-

(1) P. 12 sq, 117 sq, 119, 123 sq, 127-131.

(2) P. 132-133. Pour l'exposé de l'action, cf. *Klinger in seiner Reife*, 153 sq.

(3) Cf. *ibid.*, 159. (4) Cf. *Klinger in der Sturm- und Drangperiode*, 129 et Vermeil op. cit., 15-16. (5) Cf. Vermeil, 16.

(6) Le 1^{er} acte se déroule dans « le palais du roi de Thrace » ; le 2^e, dans la pièce de ce palais où est enfermé Oriantes ; le 3^e nous montre « das versammelte Gericht » ; au 4^e, nous nous demandons comment nous passons de la pièce où s'entretiennent la reine et Agathokles à la « pièce intérieure » d'où sort ce dernier et où est enfermé Oriantes (cf. p. 90 et 95) ; aucune indication scénique ne précise la transition ; au 5^e acte, enfin, la première scène indique : ein Vorhof. Nacht (p. 116) ; puis (p. 119) : « die Scene öffnet sich. Vorige Scene. Ein Altar im Grunde. » Cf. *Klinger in seiner Reife*, 162.

semblable de supposer que les conversations qui ont lieu depuis le retour d'Oriantes, son jugement, sa condamnation, son suicide et l'expiation finale ont le temps de se dérouler entre le lever et le coucher du soleil. Sans doute, la facilité même avec laquelle Klinger se conforme à la règle des trois unités confère déjà à sa pièce une certaine valeur formelle, mais le revers de cet avantage est précisément dans la pauvreté de l'action et cette insuffisance dramatique ne saurait être compensée, au moins en partie, que par les ressources de l'analyse psychologique.

II

1. Nous avons appelé Oriantes « conservateur » et le roi « novateur » parce que le premier voudrait conserver les anciennes coutumes thraces, tandis que l'autre s'est donné pour but d'imposer à ses sujets les bienfaits de la civilisation grecque. Mais, à envisager la situation acquise au début de la pièce, à considérer que c'est le père qui a le pouvoir et qu'il a déjà en grande partie réalisé son rêve, on peut tout aussi bien voir en lui le « conservateur » et qualifier de révolutionnaire le fils qui refuse de se soumettre à son autorité. Il est nécessaire de se placer successivement à ces deux points de vue si l'on tient à faire réellement le tour de la personnalité d'Oriantes. Ce n'est point un type d'idéaliste utopiste et aventureux, entraîné à l'opposition systématique, condamné par le caractère purement négatif de ses doctrines à poursuivre passionnément une œuvre de destruction aveugle, radicale et sans lendemain; il ne s'oppose point au présent en vue d'un avenir chimérique; il sait ce qu'il veut, il connaît ce qu'il aime, son agonisme n'est que l'expression active d'une nostalgie; son effervescence satirique part d'un regret élégiaque :

« Ich besass es doch einmal,
Was so köstlich ist,
Dass man doch zu seiner Qual
Nimmer es vergisst. »

Ce quatrain de Goethe pourrait servir de devise à ses déclamations et nous ne sommes point certain qu'il n'ait pas inspiré directement une tirade du vieux Cotys, qui est du même côté de la barricade (1). Le « demain » de ce révolutionnaire est donc un « hier » et, en ce sens, l'épithète de « réactionnaire » lui conviendrait aussi. D'autre part, si nous revenons à l'action de notre tragédie et si nous nous en tenons au moment présent, le héros principal apparaît, sans nul doute, avant tout comme un révolté; l'épisode de sa rébellion fournit le sujet du drame; l'esprit d'indépendance irréductible, indomptable, est le fond même de sa nature. Orientès est bien de cette lignée du « Sturm und Drang » que nous caractériserons en étudiant l'évolution antérieure du drame de Klinger.

« Stürmer », Orientès l'est passionnément. Comme Grisaldo, il possède toutes les vertus extérieures qui font le héros. Il est « jeune, fort, plein de vigueur et de hardiesse » (2). Grisaldo se compare au lion qui, pendant son sommeil, est en butte aux moqueries des animaux, mais dont le premier rugissement les oblige tous à se réfugier en leurs cavernes; Orientès prisonnier se compare au lion captif, dont l'aspect et le rugissement seuls suffisent à faire trembler les lâches, malgré leur sécurité (3). Il incarne la Force et méprise la Ruse. Il a le culte du glaive et adore en lui le Dieu de ses ancêtres, vaillants champions du bon droit (4). Il n'a que dédain pour tous les raffinements qui affaiblissent, amollissent et détremper l'énergie; sa robuste jeunesse lui paraît résumer plus de vie que la sénile expérience de son père, dévoyé par la corruptrice influence grecque. Les vêtements voluptueux de ces étrangers dégénérés ne sont pas faits pour lui; à la manière des anciens Thraces, il se couvre d'une peau de bête (5). C'est bien le portrait du « lion » que fait de lui son père : « Certes, la

(1) Cf. *Orientès* p. 6 : ich hab' in meinem Leben nichts besessen und verloren ... Doch was sag'ich alter Thor, ich hätte nichts verloren ! Verlohr ich nicht das Köstlichste, ... La poésie de Goethe *an den Mond* date de 1778.

(2) Cf. Vermeil, op. cit. 18 et *Orientès*, 36.

(3) Cf. Vermeil, p. 19 et note 6 et *Or.*, 39.

(4) 39, 46, 100 sq, 111.

(5) 41, 46-48, 56-57, 59, 68.

nature l'a magnifiquement doué. Décision, force et courage sont inscrits sur son front d'airain; mais la sauvagerie sanguinaire roule comme un noir brouillard au-dessus de ses épais sourcils et son œil, sa démarche, les saccades de sa voix, proclament, comme ses actes, l'ennemi de la sagesse et de la civilisation ». Bref, le roi décrit son fils comme un monstre en proie à une étrange et funeste mégalomanie (1). La violence d'Oriantes a quelque chose de démoniaque; il s'y abandonne avec une sorte de volupté, et, même en présence de la mort, ce démon intérieur l'agite et l'exalte; il veut, à sa dernière heure encore, sentir battre en ses veines dans toute sa force la pulsation de la vie (2). Son suicide est son dernier acte de virilité et d'héroïsme (3).

Le moral répond au physique. Le caractère est entier, absolu, tout d'une pièce : il a toutes les qualités et tous les défauts de la jeunesse impétueuse et généreuse, réfractaire aux artifices, aux compromis et aux transactions. La Némésis nous livre bien la clef de cette nature en nous l'annonçant « impulsive et incapable de dissimuler ». Arsinoé, l'épouse inquiète, déplorera cette témérité juvénile et s'alarmera de cette fougue qui ignore le danger, s'exprime et s'expose sans ménagements (4). L'ardent Oriantes n'hésite pas à s'opposer de toutes ses forces à l'œuvre réformatrice de son père, dont il connaît cependant la puissance et l'autoritarisme; mais il n'a jamais tremblé devant les hommes (5); la colère du roi le laisse indifférent, impassible; il lui reproche d'avoir perverti l'intrépidité des anciens Thraces et d'avoir inculqué à ses sujets une triple crainte : celle du roi, des dieux et de la mort; il le raille, d'arguer de mauvais prétextes pour se débarrasser d'un fils qui n'a que le tort de braver tranquillement la fureur d'un despote hypocrite et cruel, de ne point courber l'échine devant lui, et, dédaigneux des flatteries et des flagorneries, de démas-

(1) Cf. 67 sq.

(2) Cf. 85, 86, 89, 102, 114 sq.

(3) 124 : « der Gehaszte ist männlich in sein Schwert gefallen, und gross gestorben, wie er lebte. » Cf. p. 113, Oriantes : « O lasz mich sterben, wie ich gelebt habe ».

(4) Cf. 3, 10-11.

(5) Ni même devant Dieu; cf. 46.

quer hardiment sa conduite et de lui dire son fait (1). Rude dans l'attaque, il est prompt à la riposte (2). Vis-à-vis de lâches, sa riposte est l'ironie cinglante ou le geste de dégoût furieux, plus bref et plus éloquent que toute parole (3).

Le premier souci de cette individualité si forte est de se rester fidèle à elle-même. Oriantes, du commencement à la fin de la pièce, apparaît préoccupé avant tout de défendre et d'affermir l'intégrité de son « moi ». Rien ne saurait l'asservir ni le réduire : on peut emprisonner son corps, son âme demeurera libre; on peut l'acculer au suicide, jusque dans la mort il assurera la liberté et l'enthousiasme de son essor (4). D'un bout à l'autre de la tragédie, il se retrouve un et entier dans ses amours comme dans ses haines; il continuera pieusement la tradition de ses ancêtres thraces qui n'hésitaient pas à immoler les intrus grecs pour sauvegarder leur indépendance (5).

L'antagonisme entre Oriantes et les Grecs est irréductible, absolu. Klinger l'a conçu sous la forme d'une antithèse philosophique, les Grecs représentant l'intelligence raffinée, froide et calculatrice; Oriantes, la sensibilité riche et débordante, dans sa fraîcheur et sa naïveté originelles, telle qu'elle émane de la nature et non corrompue par la civilisation. C'est — nous aurons à y revenir — l'idée directrice de la pièce que la Némésis exprime en ces termes, dès le prologue : « Aveugles mortels qui vous croyez des dieux, quand vous êtes parvenus à affiner assez l'intelligence pour que votre cœur se pétrifie en votre poitrine » (6). C'est là le leit-motiv que développe Oriantes expressément et à plusieurs reprises, mais on peut dire que son caractère même en est la parfaite illustration. Il ne semble voir dans l'intelligence qu'un facteur d'immoralité : « Je pense, dit-il, en parlant de son frère, que, par

(1) Cf. 10-11, 41, 42, 49, 51-52.

(2) Cf. 41 et 42 : König : « Du sprichst mit Deinem Vater » ; Oriantes : « Woran soll ich ihn erkennen ? »

(3) Cf. 72 sq et 8 q.

(4) Cf. 39, 101-102, 104, 114, 124; cf. *Faust*, l'invocation au poison libérateur.

(5) 48-49.

(6) 2.

son commerce avec les Grecs, son intelligence a atteint un tel degré de raffinement qu'à présent il se joue de la parole donnée et du serment comme des devoirs paternels. Moi, le barbare inculte, pour qui la bonne foi et le devoir sont également sacrés, il est sans doute nécessaire de me sacrifier à la culture de l'humanité » (1). Cette culture-là, il l'exècre et il ne s'en cache point. Il s'indigne du message fallacieux qui l'a fait rentrer en Thrace comme d'un abus de confiance et d'un véritable guet-apens. Il a horreur des Grecs, de leur âme mensongère, de leur manque de scrupules, de leurs sophismes et de leurs procédés déloyaux (2), horreur surtout d'Agathokles qu'il traite de « misérable bavard », et contre lequel il prononce le plus fulminant des réquisitoires (3). C'est pour ne pas voir l'œuvre de ruse et de félonie qu'il a fui la Thrace, car son Dieu à lui est le Dieu de Vérité. Il partage encore les préjugés de ses pères, assez barbares pour conserver le sentiment de la dignité humaine et le respect de la parole donnée (4). C'est pour s'être fié à des promesses perfides qu'il est tombé au pouvoir de ses ennemis. Mais, même alors, il bafoue cette « froide intelligence qui prend dans ses réseaux l'inculte fils de la nature comme l'araignée, la mouche », et, à l'issue du procès où Orianles a consommé sa perte par sa rude franchise et son intransigeante fierté, son rival triomphant le compare au taureau imbécile qui « a foncé dans le filet tendu devant lui » (5).

Orianles affirme orgueilleusement qu'il y a incompatibilité foncière entre les Thraces et les Grecs : « Notre vie est dans le sentiment, déclare-t-il au roi ; tu veux nous forcer à vivre dans l'intelligence ». Inexpert en belles paroles et en phrases habiles, il ne se réclame auprès de son père que de la silencieuse mais émouvante éloquence du cœur (6). Il s'en rapporte aux données immédiates de l'intuition qui lui permet de lire, d'un seul regard, sur les visages et dans les yeux de ses proches comme de ses adversaires, les mouvements profonds qui les agitent ou l'histoire d'un passé de souffrances cachées (7). Son cœur

(1) 39-40. (2) 42-43, 57, 73, 76-79, 81-82, 86. (3) Cf. 43, 72-77. (4) 49, 74, 76, 79, 84, 87. (5) 73 et 93. (6) 47 cf. 79. (7) cf. 52, 59, 86.

ne le trompe jamais, il s'y replie au moment de l'épreuve afin d'en sortir vraiment trempé (1). C'est dans la sensibilité qu'il place le bonheur de l'homme, tandis que son père et les Grecs le demandent à l'imagination, « mère de besoins factices et de sentiments parasitaires » (2). Aussi oppose-t-il un irréductible scepticisme aux progrès de la civilisation grecque en Thrace; il se rend compte que le souverain est la dupe de son ministre et que ses compatriotes ont sacrifié en pure perte leur originalité puissante en s'évertuant sans succès à singer les étrangers; incapables de s'en assimiler les qualités, ils ont, par contre, rapidement subi la contagion de leurs vices (3).

Il se refuse, pour sa part, à se laisser mutiler ainsi. Aux puissances mystérieuses avec lesquelles il se sent confusément mais fortement en relation il ne demande, ni de lui rendre le trône dont on le spolie, ni même de protéger son existence menacée, mais seulement d'assurer la continuité de sa personnalité morale, en lui conservant un cœur toujours égal à lui-même, en lui permettant de donner à son père un exemple de virile autonomie et de transmettre à son fils une âme semblable à la sienne, constante et ferme devant l'adversité (4). Une telle façon de sentir est la plus sûre des règles et le cœur parle plus haut même que le devoir puisque les pactes qu'il conclut sont spontanés et libres de contrainte (5). Sa profession de foi respire l'orgueil de l'homme devenu, à force de volonté, une sorte de démiurge : « Mon esprit est ainsi fait qu'il n'aime à partager avec un autre, ni une bonne, ni une mauvaise action. Ma destinée doit être mon propre ouvrage. » Aussi, loin de chercher jamais à se dérober, à s'abriter derrière des complicités discrètes ou complaisantes, tient-il, au contraire, à rompre spontanément tout silence équivoque, à revendiquer hautement et fièrement la responsabilité de ses actes et même à révéler des sen-

(1) 44 : « Halt an Dich, mein edles Herz, wachse in Deinem Werth, während Hasz und Furcht, Dich in Staub erniedrigen wollen ! »

(2) 46 ; cf. encore 82 : « Verdammt mich, da ich anders fühle, dass ich empfinde, wo ihr grübelt ! »

(3) Cf. 45, 47, 51-52, 74. 86. (4) 55-56. (5) 77.

timents qu'il pourrait tenir secrets. C'est ainsi qu'il avoue sa haine implacable des Grecs et son alliance avec le roi des Scythes, son beau-père, la reconnaissance qu'il lui a de venir défendre son gendre, sa fille et leur enfant (1). Si impérieuses sont les injonctions de sa conscience, si irrésistibles les impulsions de sa sensibilité, qu'Oriantes pousse les confidences jusqu'au délire. L'objectivité froide et méthodique d'Agathokles lui arrache les plus compromettants aveux, puis déchaîne en lui de véritables transports de rage. Il ne se contente pas de confesser des faits, il livre son cœur. Il ne lui suffit point de ne rien désavouer de son passé, sa généreuse colère l'entraîne à menacer ses adversaires de ce que serait l'avenir, comme s'il en disposait encore. Vainqueur, il renverrait dans leur pays la reine grecque et son fils; puis, passant à Agathokles, il achève de perdre tout sentiment de mesure et lui décrit la guerre qu'il voudrait lui faire, comme s'il la lui faisait. Un instant il se reprend, le temps de réfléchir que son impulsivité va rendre sa perte inévitable. Mais une deuxième vague d'émotion le ressaisit aussitôt, et le sentiment de son impuissance l'entraîne à de nouvelles imprécations auxquelles son père met fin par ce commentaire laconique et catégorique : « Il est fou ! » (2). Cette exclamation, le pli qui barre le front paternel suffisent à redonner à Oriantes la vision nette du réel. Une réaction de tendresse se produit alors en son cœur, à la pensée des siens que sa mort va priver de défenseur. Et quand la sentence du roi a montré combien était juste cette illumination soudaine, il apprécie plus modestement ses limites et se rend compte que tout est perdu, fors l'honneur, et qu'il ne lui reste plus qu'à bien mourir. Immédiatement, il s'efforce de s'assurer pour l'épreuve suprême les conditions les moins dégradantes : il supplie son père de l'exécuter lui-même; le roi s'y refusant, il ne reste plus que le suicide, suprême recours de l'homme libre contre ses lâches bourreaux (3). Un bond de bête traquée le délivre de l'odieuse mise en scène du tribunal servile. Mais à sa

(1) 80-84. (2) 83, 85-86. (3) 86-88, 101-102.

femme bien-aimée il confesse dans son cachot sa lassitude mortelle : « Laisse-moi, je me sens malade, près de succomber à la folie furieuse, et le sentiment a étouffé l'intelligence. » Il n'a, à cet instant, que la force de pousser des gémissements inarticulés (1). Ce n'est là qu'un moment d'extrême fatigue. La combativité du héros se réveille vite. Incapable de dissimuler son aversion à ses adversaires, Orientes songe, par pitié pour les siens, à user d'un subterfuge. Mais le mensonge lui répugne trop fondamentalement et, à la première question d'Arsinoé, dont l'intuition de tendre épouse alarmée est aussi clairvoyante que la sienne, il affirme résolument ses intentions de suicide (2). Assuré des moyens de réaliser sa volonté, un dernier tourbillon de sentiments contradictoires l'assaille et dans son âme l'exaltation et la dépression se succèdent avec une rapidité et une puissance tout élémentaires (3). Dans ce monologue Orientes décharge son cœur, gros de la résolution héroïque, et, quand on lui apporte l'épée qu'il a réclamée, en face de l'acte qu'il a décidé, il se retrouve maître de lui; sans raideur ni faiblesse, sans crainte, mais sans forfanterie, il dit adieu « au doux rêve de la vie » et se prépare à s'élancer « dans l'avenir sur les ailes de son esprit » (4).

Que signifie cette formule ? Serait-ce à une liquidation de son passé que le Stürmer nous convie et à une conversion *in extremis* ? Tout au contraire, ce cri exprime l'apogée de son individualisme, marque l'étape glorieuse où s'affirme sa confiance en l'infailibilité de l'intuition sentimentale. Jusqu'ici, le « héros » n'avait fait qu'entrevoir des échappées de lumière, qu'écouter le prélude à demi révélateur des voix intérieures. Il est, à présent, au seuil magique qu'il lui suffit de franchir pour être pleinement initié. Impatient de toutes les limites, le Stürmer, de même qu'il dédaigne les lois de la raison, se soucie peu de découvrir et d'observer les lois de la nature. Il cherche, au contraire, à rompre par la puissance de l'intuition et du sentiment le dernier des cercles qu'il rencontre. Loin de

(1) 89, 95, 96. (2) Cf. 93 et 101. (3) 102-103. (4) 104 cf. toute la scène des adieux : 104-115.

restreindre et de refréner son individualisme, son adoration de l'Univers n'est qu'une tendance à prolonger jusqu'à l'infini son moi démesuré. S'il ne s'oppose point à l'Univers, c'est pour s'identifier à lui, c'est pour l'absorber; c'est la Nature qu'il sent gronder dans son propre cœur, c'est son propre cœur qu'il retrouve partout dans la Nature. En ce sens, la mort, loin d'anéantir le héros, est, au contraire, la suprême épreuve qui lui permet de manifester, souverainement et définitivement, son authenticité. Le même pas qui fait rentrer au néant le commun des mortels est celui qui introduit le héros dans sa véritable patrie, si bien que ce qu'on appelle sa « mort » est, en définitive, ce qui le rend « immortel ».

La différence entre l'héroïsme des classiques et celui des Stürmer n'est point dans la façon de poser le problème, mais dans la manière de le résoudre. Antigone, elle aussi, refuse de se soumettre aux lois écrites de la Cité pour se conformer aux lois non écrites du cœur. L'âme de Hamlet scrute, hésitante devant le dilemme, le « to be or not to be » qui l'obsède. Faust s'y heurte à son tour et gémit :

« Zwei Seelen wohnen ach in meiner Brust »

Ce qui sépare les Stürmer des classiques, c'est uniquement leur sens moins affiné de la mesure. Cette lacune essentielle caractérise leur sociologie comme leur morale et apparaît dans leur culte de la Nature comme dans leur culte du Héros. Oriantes est le type de ce caractère élémentaire, « qui ne connaît pas la dissimulation, exprime ce qu'il éprouve hardiment et sans ménagement, ressemble à la voix de la Nature dans le bruit de la mer et le grondement de la tempête » (1). De même que son éthique individuelle oppose le sentiment à l'intelligence, sa morale sociale oppose la Nature à la Civilisation. Il reproche à son père d'avoir voulu introduire chez les Thraces les arts de la Grèce. « Ils ont, dit-il, empoisonné leur cœur par l'œil et l'oreille sans agir sur l'esprit; leur sens, aussi, sont trop frustes pour goûter un tel festin. La musique du Thrace est le roulement du tonnerre dans la montagne, le cliquetis

(1) 11.

des épées, le fracas des vagues, le rôle des ennemis, la douce voix de la femme; comme peinture, il a toute la nature vivante, alors que la lune et le soleil déversent sur la terre leurs torrents de lumière et de feu.» Après cette évocation des joies esthétiques des anciens Thraces, voici le tableau de leurs qualités morales : « Nous étions libres comme le vent déchaîné sur notre lande, forts comme le coursier sur lequel nous le dépassions de vitesse et redoutables seulement pour le voisin. C'est nous que le Grec prenait pour modèle lorsque, pour punir les vices de ses compatriotes, il traçait le portrait de la pure vertu. Le courage, la bonne humeur, la liberté, nos troupeaux, tous ces dons dans la fraîcheur première où nous les prodiguait la nature, telles étaient nos richesses. » Et, après avoir fait l'apologie des moyens violents par lesquels ses aïeux assuraient, par rapport aux Grecs, leur légitime défense, Orianes conclut : « C'est ainsi que nous vivions, sans autre contrainte que le sentiment de la valeur de la personne humaine, tel que la nature l'a mis dans nos cœurs » (1).

Le héros est appelé par les siens et appelle volontiers ses compatriotes « fils de la nature » (2). Il invoque fréquemment la « mère du monde », ou « l'esprit de l'univers » ou « l'esprit de la nature » (3). Il voudrait disposer de la foudre ou des rafales pour anéantir ses ennemis (4). De même qu'il préfère aux vêtements moelleux des Grecs sa peau de bête, il exulte à la grande voix du tonnerre, au lieu de prêter l'oreille aux soupirs alanguissants des flûtes (5). Son Dieu « roule dans les nuées de l'orage, flamboie dans l'éclair et resplendit dans les étoiles » (6). Son adieu suprême aux êtres chéris les invite à venir avec lui, écouter encore une fois la mer et revoir les rochers contre lesquels le tonnerre lui-même est impuissant. Et

(1) 47-49.

(2) Cf. 7, 73, 82. Cf. p. 87-88 les paroles d'Orianes à son père : « Hat mich die Natur so fürchterlich gebildet, dass Du vor mir behst ? » et supra 8-10.

(3) 54, 55-57, 78, 103, 115.

(4) Cf. 57, 78, 82, 103.

(5) Cf. 39, 46, 48-49, 57, 82, 103, 114.

(6) 103, cf. 108 : « die Natur sey deine Gottheit », etc.

maintenant que tout espoir est perdu, avant de mourir, Orientes supplie les esprits de ses pères de protéger les êtres chers qu'il va abandonner et de l'accueillir lui-même dans leur cercle. « Venez, demande-t-il à sa femme et à son fils, là-bas je veux détendre mon âme aussi loin que s'étend la voûte céleste, m'engouffrer dans l'horreur de l'obscurité qui maintenant enveloppe l'univers. C'est là-bas que je veux, tremblante épouse, te presser sur mon cœur, prendre dans mes bras cet enfant raidi d'effroi, et le torrent de la vie passera encore une fois, dans toute sa force, à travers mes veines. Je veux vous voir, mourir, et, jusque dans le frisson de la mort, me sentir vivre » (1). Cette apothéose que le héros attend de la Nature, la Néméssis annonce qu'elle ne lui a pas été refusée (2). Ainsi se rejoignent et se confondent, au sein de l'enthousiasme mystique, l'individualisme et le panthéisme exaltés du Sturm und Drang.

On ne saurait, par contre, concevoir d'âme mieux équilibrée que celle d'Orientes si l'on considère ses sentiments pour sa famille, ses amis et ses compatriotes. Redoutable à ses ennemis, le lion, le héros redevient, pour ceux qu'il aime, simplement humain, tendre, fidèle, et donne l'exemple d'une constante et parfaite solidarité. Nous venons de voir avec quelle émotion il décrit au roi le bonheur des anciens Thraces (3). Sa foi en Cotys est absolue : il fait de lui le dépositaire de son épée, symbole traditionnel que, comme ses pères, il continue d'adorer; condamné à mort, il lui confie Arsinoé (4). Il vénère la mémoire de sa noble mère, morte de chagrin, et souffre cruellement de la trahison de son oncle Armandès et d'Arvas, son ami intime (5). Son cœur se brise lorsqu'il rappelle à ce dernier, signataire, lui aussi, du message perfide, les souvenirs de jeunesse, les joies et les souffrances vécues en commun, les larmes d'amitié et les serments de vengeance. La défection du compagnon favori l'accable : « J'étais prêt à tous les coups du sort— aucun ne trouverait mon

(1) 114-115.

(2) 117 : « Triumph! schon schwebet der Geist des Jünglings nach den seeligen Gefielden. »

(3) 48 : « Die Galle füllt Dein Aug, während mein Herz in der Vorzeit jauchzet. » (4) 100, 104. (5) 74.

courage en défaut — mais celui-ci dépasse les prévisions humaines ! » C'est par un véritable déchirement et pour se rester fidèle à lui-même qu'il se sépare du père, de l'ami, des parents et des compatriotes, formant cause commune avec les Grecs (1). Mais il est des affections qu'aucune épreuve ne saurait détruire. La tendresse de sa femme et de son fils soutiendront Orianthes jusqu'au bout.

Il est le meilleur des époux et des pères. Dès son premier monologue, la méditation philosophique fait place brusquement à la sollicitude conjugale et paternelle (2). C'est son inquiétude au sujet d'Arsinoé et de Thoas qui, autant que les promesses fallacieuses, a hâté le retour d'Orianthes; il redoutait qu'on ne les persécutât en son absence et qu'on ne les prît comme otages s'il résistait à l'invitation; le pire grief qu'il fera au roi sera de maltraiter sa femme et son fils (3). Sa première entrevue avec eux, dans sa prison, est une scène d'effusions passionnées : « il pleut de la joie », « le contact des âmes met en fuite le chagrin »; les deux époux échangent d'analogues intuitions; Orianthes console sa femme et prend son fils dans ses bras, puis il leur fait connaître le dilemme que le roi lui impose : mourir ou abdiquer (4). Il ne s'agit plus, alors, de consoler Arsinoé, mais d'achever son éducation, de lui communiquer sa force et son courage virils. Ne s'adressant point à l'intelligence, mais au sentiment, Orianthes n'use pas de persuasion, il n'a pas besoin de longs discours. Pour redresser Arsinoé défaillante, il lui suffit d'évoquer la pensée de sa propre déchéance et de la destinée de Thoas (5). Cette solidarité du cœur à laquelle il fait appel, il en donne lui-même l'exemple en proclamant sa reconnaissance pour le roi des Scythes, son beau-père, qui a pris les armes pour protéger sa femme et son fils (6). C'est à sa femme et à son fils qu'il pense dès qu'il lit au front du roi la décision qui va le condamner; c'est le sort des siens qu'il déplore, non le sien propre, en leur

(1) 77-78, 98. (2) 40 : « Was denk ich hier ? In welchem Winkel weint mein Weib ? In welchem Winkel klagt mein Sohn ? »

(3) 43, 52-53, 59, 74. (4) 58-61. (5) 65-66. (6) 83-84.

annonçant la sentence. Altruiste lui-même, il montre la voie douloureuse, mais glorieuse, à sa compagne : « Tu dois vivre et me voir mourir... et je dois me hâter d'entrer dans la noire nuit de la mort... et te laisser dans la lumière pour souffrir et me pleurer jusqu'à ce que le chagrin te réunisse à moi... Tu dois vivre pour l'amour de ton fils, souffrir pour l'amour de ton fils, jusqu'à ce qu'il me venge et transforme ta honte en joie » (1). Sa pitié pour Arsinoé s'affirme ensuite d'autant plus profonde qu'il voit aussitôt s'affermir chez elle l'impérieux sentiment de solidarité familiale (2). Le pacte conclu, il lui est permis de s'abandonner au désespoir de livrer sans défense à une destinée atroce les êtres chéris et de ne pouvoir que retourner contre son propre cœur le glaive avec lequel il rêvait, non seulement de conquérir la gloire pour lui-même, mais d'assurer la tranquillité des siens (3). Il leur prodigue, au moins, toutes ses tendresses et ses suprêmes recommandations, scelle en longs adieux l'alliance de leur trinité persécutée, mais indivisible, et le groupe familial se campe avec toute la netteté plastique d'un symbole au centre d'une nature d'apothéose (4).

L'époux réussit donc à faire d'Arsinoé ce que chaque Thrace se plaît à voir en elle : « le reflet plus doux du fort Orientes » (5); le père parvient également à façonner le petit Thoas à son image. Son vœu le plus cher est qu'il devienne un homme comme lui, de sorte que la manière dont il élève son fils achève de nous définir sa propre nature. La force, le courage, la fierté, la rudesse, toutes les qualités viriles, voilà l'héritage qu'il veut lui transmettre. Tandis qu'Arsinoé se prosterne devant le roi dans la poussière et fond en larmes, Orientes redresse le petit Thoas, lui apprend « à se tenir, devant les hommes, debout et le front haut, et à exiger la justice, non à l'implorer » (6). Pour faire de son fils l'instrument de sa vengeance, il fortifie son imagination d'enfant, en lui imposant les im-

(1) 86, 97-99.

(2) Ainsi convient-il, pensons-nous, d'expliquer (p. 99) la répétition : « Unglückliche ! » (3) 102-104. (4) Cf. 66 et toute la scène des adieux (104-115) et, en particulier, p. 115, l'indication scénique. (5) 5. (6) 62.

pressions les plus vives : il ne lui cache rien du déchirement de son cœur, désespoir, haines, projets de vengeance; il l'initie au culte de l'épée, dieu des ancêtres, il lui fait prêter sur son glaive le serment de le venger, et, pour lui donner l'idée de la mort, il se transpercera sous ses yeux (1).

Epoux modèle et père excellent, le Stürmer reparaît dans l'éducateur et c'est bien le programme intégral du Sturm und Drang qu'il inculque à son rejeton. Thoas donnant les premiers signes d'un caractère indomptable et généreux, Orientes triomphe : « Je considère ce mouvement d'humeur comme de bon augure ! Dieux, faites qu'il devienne comme, de loin, mon esprit l'aperçoit, fier, droit et juste, ne cédant le pas qu'au faible et n'épargnant que le bon et le malheureux ! qu'il déteste ce qui élargit l'intelligence aux dépens du cœur ; qu'il ne connaisse d'autre vertu que la vérité (2), et, pour autrui et pour lui-même, le respect de la dignité humaine. Que la nature soit sa divinité, que la parure dont elle revêt la montagne et la vallée et le firmament étoilé fasse les délices de son cœur » (3). Orientes enseigne à son fils la liberté, c'est-à-dire la désobéissance au tyran et l'obéissance aux lois du cœur. Le « ich muss nicht ! » de Thoas le fait sourire de bonheur, mais il le rectifie et le complète par cette profession de foi dualiste : « N'oublie jamais ceci, mon fils ! L'homme n'est jamais contraint au mal ! Notre corps est vulnérable, soumis à notre âme noble » (4). Il expose à Thoas tous les avantages qu'il eût pu acheter au prix de la honte, toutes les épreuves qu'il a préférées afin de rester lui-même, et, après lui avoir montré, par son exemple et par ses conseils, que l'« école du malheur » est la plus grande, il conclut : « Sois un homme ! » (5).

Quelle que soit la valeur intrinsèque de cette morale, et pour nous en tenir à l'analyse du caractère d'Orientes,

(1) 100, 101, 104-106, 111-113.

(2) Cf. encore 111-112 : « Deine Götter seyen die Wahrheit, die Mutter der Tugend der Menschen ! » L'éloge de la vérité, de la sincérité, se trouve à chaque instant sur les lèvres d'Orientes ; cf. p. 82, ligne 10 ; 87, ligne 1 ; 103, ligne 18, etc. (3) 108. (4) 109 ; cf. 39 : « Auch ich bin nun eingekerkert ; doch mein Geist ist frey »... (5) 110-111

nous pouvons nous demander comment il est possible de concilier ses sentiments de solidarité familiale et sa révolte contre l'autorité du roi, son père. Oriantes met lui-même tous ses soins à bien établir la distinction fondamentale qui écarte toute hypothèse de contradiction : il ne s'insurge que contre le tyran et déplore cruellement l'inexistence du père ; ou, si l'on veut, sa révolte ne lui apparaît point contre nature, parce qu'il tient son père pour dénaturé. N'est-il point rentré en Thrace, confiant en son appel et sur la foi de ses sentiments de bienveillance ? Dupé et incarcéré, son premier mouvement, dès que son père franchit le seuil de sa cellule, n'est-il point de se jeter à ses pieds ? La méfiance insultante du roi le fait se redresser aussitôt et se raidir dans son orgueil blessé (1). Modeste et respectueux, tant qu'il peut supposer chez son père la moindre tendresse, il brave le despote d'autant plus hardiment que la dureté de ce dernier se fait plus menaçante ; il ne démasque les mobiles et les intrigues du souverain que parce qu'il désespère de l'affection du père et c'est ce désespoir, où entre pour une bonne part l'amour filial méconnu, qui le pousse aux paroles irréparables (2). Mille fois il a confié en pleurant à Arsinoé : « Hélas ! mon père ne sait pas quel cœur il repousse ! » (3). Au cours du procès, c'est le « roi » qu'Oriantes rappelle ironiquement au calme : puis, tandis qu'il traite Agathokles par le dédain, il déclare expressément à son père : « Je mentirais en m'avouant aussi mauvais fils que tu as été mauvais père » ; et si, entre quatre yeux, il lui a dit toute sa façon de penser, publiquement il voudrait le ménager, tout en accablant les Grecs, ses lâches esclaves (4). Lâches et perfides, car les esclaves, par leurs flatteries, aveuglent le maître et finissent par le mener à leur gré. Oriantes appelle Agathokles le « roi du roi », et c'est lui, surtout, qu'il accuse de lui avoir aliéné le cœur de son père (5). Il proteste avec indignation contre les insinua-

(1) Cf. p. 40, 43 et 74.

(2) Cf. p. 41, 51-54, 56-57, 61 et surtout 64 et 65.

(3) 65, la phrase est en gros caractères dans le texte.

(4) 68, 72-73. (5) 74, 78.

lions calomnieuses qui lui prêtent des intentions parricides, et, avec une ironie véhémence, il laisse aux Grecs cette spécialité de prouesses contre nature; pour sa part, il a juré de briser, s'il le pouvait, les chaînes de la domination étrangère, mais jamais la pensée ne lui est venue sérieusement de tuer son père (1). Tout au plus — le héros ne le reconnaît pas, mais l'auteur semble vouloir nous le suggérer — Orianes appartient-il à cette catégorie d'êtres qui ne sont nullement méchants, mais emportés, et dont les paroles peuvent, aux heures de la colère, non seulement trahir, mais bien dépasser la pensée (2). Au fond du cœur, malgré tout et jusqu'au dernier instant, il aime son père. Résigné à périr, il lui demande comme un honneur et une grâce suprêmes de consentir à prononcer lui-même la sentence (3). Déçu, cette fois encore, c'est, en fin de compte, toujours l'antithèse du despote sans entrailles et du père humain qui s'impose à lui et l'accable (4).

Ce héros est, sans conteste, moins fait pour régner que pour aimer. Sans doute, Orianes est fier d'être l'héritier du trône, mais le trône n'est, à ses yeux, que l'apanage de la noblesse innée et l'« aigle » ne pactisera point, pour l'obtenir, avec les « corneilles bavardes », les Grecs, conseillers du roi (5). Il détruirait de fond en comble, s'il régnait à son tour, l'œuvre néfaste de son père et il le déclare sans réticences (6). Mais il est un bien qu'il place infiniment au-dessus des ambitions dynastiques : la paix du cœur, et il échangerait volontiers son titre de prétendant contre le bonheur anonyme du simple montagnard thrace (7).

Tel nous apparaît, sous tous ses aspects, ce type

(1) 81, 83.

(2) Cf. p. 56-57 : « Wenn ich einmal den Ruf der alten Natur in diesem Volk erweckte, so würde Dich ihr Donner einige Stunden früher ins Grab schicken. » Cf. 81 : ein Thrazier.

(3) 87-88.

(4) 88 : « Schicksal ! Schicksal ! Warum muszt'ich mit solchem Herzen, einen König, Vater nennen ? .. — Du gehst, ha ist es ein Mensch den mir die Natur zum Vater gab ? »

(5) 43. (6) Cf. p. 11, 56, 83. 85. (7) 88.

de Stürmer und Dränger sentimental et moralisant. Nous n'aurons plus, pour achever de le définir, qu'à le comparer à ses congénères.

2. A Oriantes, plus fils que prince, Klinger oppose le souverain, plus roi que père. Avant la confrontation du deuxième acte, par deux fois, ce signalement nous est donné de lui. C'est d'abord Arsinoé qui nous déclare : « Il a juré à haute voix qu'il était roi avant d'être père ». Lui-même reprend ensuite textuellement la formule dans sa conversation avec Agathokles (1).

Dès l'exposition, on peut dire que ce caractère est presque complètement défini. Il ne l'est pas sous un jour de sympathie. La Némésis, déjà, représente le roi comme un lâche criminel que la pensée de la mort fera trembler. L'entretien de Cotys et d'Arsinoé nous montre le tyran asservissant aux coutumes étrangères les Thraces libres et devenu l'ennemi irréconciliable de son propre fils, hostile à son œuvre (2). Agathokles rassure ensuite la reine en ces termes : « L'ambitieux despote sacrifiera, s'il le faut, toute sa maison et même la majorité de ses sujets pour régner à sa guise sur les autres ! Il a voué sa vie tout entière à l'œuvre qui transformera en hommes ce peuple primitif ; crois-tu donc qu'à la fin de sa vie il se laissera arracher les fruits de sa gloire et de son espoir ? » (3). Et l'astucieux conseiller marque, en termes grandiloquents, l'antithèse entre le père et le fils, tous deux natures élémentaires, caractères entiers et jaloux de leur autonomie : « Son fils est-il de ces esprits qui peuvent se résigner et subir une autorité ? Ne se lèvent-ils pas, l'un contre l'autre, au ciel sombre comme deux phénomènes effroyables dont la rencontre menace d'anéantir l'univers ? » (4). L'entrevue du couple, à laquelle assiste d'abord Agathokles, achève de préciser le portrait. Le

(1) Cf. 11 : « er sey König bevor er Vater sey ! » En gros caractères dans le texte et 36 : « ich war König, bevor ich Vater sey ! »

(2) P. 4, 6 et 11.

(3) 24-25, le roi confirme, peu après, cette déclaration de son ministre cf. 28, le bas de la page ; sur l'autoritarisme du roi cf. encore 28 (toute la page), 38 et surtout 51, Oriantes : « Wer mag den Mann bewundern, etc. ».

(4) 25 ; le roi confirmera encore, peu après, ces paroles : cf. 32, le bas de la page.

roi fait une entrée impérieuse, brutale. Il rudoie la reine, déclare qu'il exècre les larmes (1), et consulte le favori en qui il met toute sa confiance, le sombre et taciturne (2) Agathokles, qui se joue de lui. Les pleurs, du reste calculés, de la reine, lui semblent d'insultants reproches. Il apparaît violent, prompt à la colère et aux menaces, se répand en imprécations contre son fils rebelle, une épouse et un ami, qui lui font des difficultés. Il parle de se retrancher dans son splendide isolement de cérébral incompris et se compare à l'oiseau de proie, à l'aigle des montagnes, n'attestant son existence que par l'effroi qu'il inspire (3).

Ombreux dès qu'on lui parle d'Orientes, mais entièrement dupe de la comédie que lui jouent, d'accord entre eux, la reine et son conseiller, le dialogue le montre fonçant en brusques bonds, à chacune des passes conjugales. C'est bien lui, encore plus qu'Orientes, « l'imbécile taureau » dont Agathokles évoque l'image (4). Dès l'instant où celui-ci le laisse en tête à tête avec la reine, nous avons l'impression que Klinger s'est plu à en faire un de ces dominateurs dominés qui s'imaginent mener le monde, et qu'une femme mène par le bout du nez. L'entretien décisif de la fin du premier acte nous démontre bien qu'au fond il agit moins qu'il n'est « agi ». Ces « larmes de femme », qu'il croyait sécher rapidement par ses menaces, ont raison de lui en un clin d'œil. Menacé à son tour par la reine, qui feint de vouloir céder à Orientes et s'en retourner en Grèce avec son fils, le terrible despote s'avoue troublé et se fait suppliant. L'intelligence de la Grecque en impose au barbare et sa reconnaissance de néophyte prend la forme d'un culte dévot; il se croit aimé d'elle seule et élevé par elle à un niveau supérieur d'humanité. Au fond, il n'est que la proie d'une idée fixe, et c'est à cette idée fixe qu'il sacrifie Orientes : « Ce n'est

(1) Cf. 27 : « Ich hasse die Tränen », et 28 : « Deine weibische Thränen ».

(2) Taciturne à ce moment-là et pour les besoins de sa cause; cf. 27 : « Rede Du, ernster Schweiger »; 121 : « Rede, Agathokles » etc... et 122 : « Edler Grieche... » etc.

(3) 28.

(4) La page 29 est, à cet égard, un petit chef-d'œuvre.

point à cause de moi, ce n'est point à cause de toi, déclare-t-il à la reine, c'est dans l'intérêt de l'empire qu'il doit mourir » (1). La raison d'Etat, voilà la ficelle qui, dans la main du roi, agitera la destinée d'Oriantes et qui, dans la main de la reine ou d'Agathokles, fera du roi une marionnette. Cette raison d'Etat est si bien une abstraction, qu'après avoir désavoué pour elle Oriantes, le roi désavoue également le peuple thrace tout entier : « Je ne fais aucun cas, dit-il, des cris de la plèbe ». Ce qui le décide à décréter la mort d'Oriantes et à déclarer à la reine : « ton fils est aussi le mien ! », c'est moins un sentiment qu'une idée, l'idée de l'Ordre (2). Cette idée le possède tout entier au point qu'il s'y sacrifierait tout le premier. Oriantes doit périr, alors que toute la Thrace et même les dieux de l'Olympe seraient pour lui (3). Tel est, dès l'exposition, le caractère que la tragédie va mettre en action.

3. M. Rieger a reproché à Klinger d'avoir placé ses protagonistes sous un jour trop favorable, d'avoir fait tort au caractère tragique de sa pièce dans la mesure où il leur concilie notre sympathie (4). En ce qui concerne Oriantes, on peut discuter le principe même de l'analyse psychologique qui motive cette appréciation. Le critique distingue, d'une part, les qualités morales d'Oriantes : sa foi en la bonté naturelle de l'homme, son culte de la Vérité, d'autre part, ses erreurs : l'adoration du glaive, la soif de vengeance et le pacte avec l'ennemi de sa patrie. Nous nous sommes efforcé de montrer que ces qualités et ces erreurs sont, par définition même de l'âme d'Oriantes, inséparables, et forment bloc. Le ressort essentiel de ce caractère est l'intransigeance; le culte du glaive ne s'oppose donc aucunement au culte de la vérité, mais se confond avec lui et le sanctionne. Les deux adversaires croient l'un et l'autre avoir « le bon droit » pour eux. Il serait si peu juste de voir en Oriantes un champion avant la lettre du « Gewalt über Recht » bismarckien qu'Arsinoé lui reproche formellement de tomber dans l'excès contraire, de ne connaître que son bon droit et de

(1) 32-33. (2) Cf. 31, 32 et surtout 33 et 36. (3) 36 et 38.

(4) *Kl. in seiner Reife*, 155 sq.

ne point assez tenir compte de la force de son ennemi (1). Souligner le caractère « illégal » des actes d'Oriantes serait commettre un véritable contre-sens, puisque l'intention de l'auteur est de montrer que le même terme est employé par le père et le fils, mais dans des acceptions diamétralement opposées : pour l'un, la loi est formulée par l'intelligence et écrite dans les codes; pour l'autre, elle est une inspiration, une improvisation du cœur. Le jugement du glaive est, aux yeux d'Oriantes, le jugement de Dieu; il appelle son épée « vengeresse du bon droit » (2). De même, en se solidarissant avec le roi des Scythes, son beau-père, il ne croit aucunement sortir de son droit. Comme nous l'avons vu, il n'envisage que la légitime défense de sa femme et de son fils, persécutés par le roi de Thrace et ne saurait, sans défaillance à ses propres yeux, désavouer une dette de reconnaissance. « Ce point, déclare Rieger, aurait pu servir de motivation à une faute tragique qui se serait ajoutée à la faute juridique » (3). Aux yeux de Klinger, la faute tragique est tout entière du côté du roi. Oriantes est innocent, fidèle jusqu'au bout à un idéal noble entre tous et auquel il sacrifie sa liberté, ses affections, sa vie. C'est son innocence même qui le perd (4). Ce sont ses qualités de franchise absolue, d'ardeur généreuse qui le livrent à ses adversaires et précipitent son destin (5).

En ce qui concerne le roi, rien ne nous paraît plus sujet à caution que la sympathie que Klinger, à en croire M. Rieger, lui marquerait (6). Sous tous les traits qui nous définissent l'idéal du personnage, il est facile de discerner

(1) 61 : « Siehst nur Dein Recht, ich die Gewalt, die des Rechts nicht achtet. »

(2) Cf. 100, 106, 141. (3) Op. cit., 156.

(4) Cf. l'expression « Unschuld », dans la bouche de la Némésis, au prologue (3, 4), et dans celle d'Arsinoé, au dénouement (131, 16).

(5) C'est ainsi qu'il convient d'expliquer, croyons-nous, le signalement que la Némésis donne d'Oriantes, dès le prologue (3, 20-22) : « des raschen, unverstellten Jünglings; schrecklich büsst er die unbesonnene, wilde Gluth der Jugend. »

(6) Op. cit. 156 : « Fällt auf Oriantes für eine wahrhaft tragische Wirkung seines Schicksals zu wenig Schatten, so ist der Charakter des Königs nicht in einen allzu schwarzen gestellt. ».

l'ironie du poète. Ce champion de la raison pure n'est qu'un Don Quichotte au petit pied, non seulement dupe de lui-même, mais berné, comme nous l'avons vu, par son entourage, la reine et Agathokles. Ses tirades sur « la noble étincelle de l'intelligence » (1) n'illustrent que sa sottise. Sa reconnaissance pour la Grecque, son épouse, n'atteste que son aveuglement. Nous ne devons croire qu'à sa mégalomanie, lorsqu'il nous parle de sa mission civilisatrice. Il est lui-même l'instrument docile des Grecs perfides au moment où il reproche à Oriantes de s'obstiner à vivre dans l'ignorance et l'erreur, et ce qui paraît à son fils « obscurcissement de l'esprit » (entendons : du cœur !) semble au roi évidente clarté, s'imposant aux barbares eux-mêmes et à leur chef, coupable seulement de mauvaise foi (2). Il combat les préjugés qui enténébrent les cerveaux et n'est qu'un jouet aux mains d'intrigants. Ce Aufklärer, qui se glorifie de faire jaillir partout la lumière, sera, heureusement, « éclairé » lui-même au dénouement. Tel est ce Thrace hellénisant qui, pas plus que son fils, ne se contente d'idéologie. Il lui faut des réalisations et, de même qu'Oriantes est prêt à servir par le glaive la cause de la Vérité, le roi ne répugne point à employer la hache pour frayer un chemin à la civilisation dans l'inextricable forêt thrace (3). Stürmer converti, le despote, si on le compare à son fils, nous paraît incarner l'un des deux excès dont parle Pascal : exclure la raison, n'admettre que la raison. Il a tort de n'admettre que la raison. Aussi devons-nous rester insensibles à l'apologie qu'il nous fait de son œuvre : « Dès que je saisis le sceptre d'une main juvénile, je sentis que le roi ne vivait pas pour lui-même ! C'est sur l'ensemble que mon regard fut fixé, c'est pour le conserver que j'écrasai ce qui le menaçait et fis taire la contradiction de mon cœur ; de bonne heure, j'éprouvai que c'est le sort des rois de vivre dans la froide et incorruptible raison, s'ils veulent enchaîner aux devoirs les passions d'êtres incultes. De bonne heure, je fis l'expé-

(1) Cf. 45 et 71.

(2) Cf. 32, 44-45.

(3) 47, 50.

rience que jamais joie sans mélange n'auréola une tête surmontée de la couronne. Je mets donc la main sur mon cœur, lui impose silence et veux que vous en fassiez autant » (1). D'autre part, le tableau que le roi évoque des anciens Thraces, ne vivant que de guerres, de meurtres et de rapines est en singulier contraste avec la nostalgique apologie qu'en fait son fils. Tous deux se réclament de la Vertu, mais en désignant sous cette commune rubrique des « valeurs » hétérogènes : là l'Intelligence, ici la Sensibilité; là la Civilisation, ici la Nature (2).

Il faut encore discerner l'ironie de l'auteur derrière le souci apparent du roi de donner à toutes ses décisions les garanties de la légalité. Disposant d'un pouvoir absolu, il tient cependant à un jugement public. N'oublions pas que ce n'est point le peuple thrace lui-même, mais seulement une faction de notables qui assiste à la condamnation à mort d'Orientes. En réalité, il n'y a là de la part du roi que mise en scène hypocrite de sujets préalablement domestiqués, brutal et perfide appareil d'exécution légale (3). La responsabilité individuelle du roi n'est alors en rien atténuée, du fait qu'il écarte du chef de l'accusation les griefs personnels et paternels pour ne retenir que le crime de haute trahison envers l'Etat. Il soumet son fils à la loi, à laquelle il se soumet lui-même. Il se refuse à reconnaître son fils dans l'ennemi de l'Etat. Et lorsqu'Orientes lui demande comme faveur dernière de prononcer lui-même la sentence, le roi se refuse à user du droit paternel et s'en tient au droit commun (4). Prétextes et simagrées que tout cela, aux yeux de Klinger !

Irréprochable, impeccable au point de vue de la justice formelle et de la « raison pure », le roi est foncièrement antipathique, dès qu'on le considère sous l'angle de la « raison pratique », de la conscience. La décision par laquelle il prétend manifester sa sagesse et son respect de la légalité n'apparaît à Orientes que comme la preuve définitive de son inhumanité et de son manque de

(1) Cf. 69 et *Klinger in seiner Reife*, 156. (2) Cf. 44-45, 70-71.

(3) 67, 69 : « Alle stehen auf » et 120 : Alle : « Heil und Glück dem König ! »

(4) Cf. 71-72, 87-88.

cœur. A l'absolutisme idéologique du monarque s'oppose l'idéalisme sentimental d'Oriantes; aux yeux des barbares, champions du cœur, l'intellectuel despote est le pire des barbares. De même que le roi reproche à son fils de dissimuler, sous la rudesse concertée de ses manières, une âme perfide d'intrigant et d'ambitieux, Oriantes ne voit en tous les procédés et toutes les allégations du souverain que le masque derrière lequel se cache le monstre, le père dénaturé (1). Chacun est persuadé qu'il connaît l'âme de l'autre jusque dans les moindres replis (2), mais, tandis qu'une presque infaillible intuition permet à Oriantes de discerner la vérité sous les apparences mensongères, la méfiance et le parti pris aveuglent complètement son père. L'intelligence d'Oriantes n'est qu'un court instant noyée sous le débordement de l'émotion, tandis que le cœur du roi est, d'un bout à l'autre de son rôle, desséché par la flamme dévorante de l'Idée (3). Au fond, les deux hommes ont le même tempérament et s'adressent les mêmes reproches. Comme le fils, le père est ombrageux, emporté, prompt à l'outrage et à la violence (4). Arsinoé et son époux expliquent tous ses actes par sa haine pour Oriantes (5), alors que, de son côté, mais à tort, le roi ne voit chez Oriantes qu'irréconciliable hostilité (6). Le père, en croyant démasquer la mégalomanie du fils (7), est lui-même dupe et victime de sa propre mégalomanie. Il sacrifie son fils à des abstractions, à des chimères : « De grandes perspectives, déclare-t-il emphatiquement à ses sujets, l'intuition de l'immortalité, la certitude de votre sécurité et de votre grandeur futures, voilà mes enfants. Ma volonté est qu'ils fleurissent, et dussent-ils sortir du tombeau de mon fils, dont j'ai à déplorer maintenant la folie » (8). Là est l'erreur criminelle que le poète condamne. Au dénouement, la

(1) Cf. 41 et 88. (2) Cf. 36 et 51.

(3) Tel est le sens de la formule d'Oriantes, p. 45 : « Ich seh' und höre, in welche Dunkelheit, die List der Griechen, Deinen Geist gehüllt hat »; cf. p. 95, Oriantes : « Das Gefühl hat den Verstand erdrückt. »

(4) Cf. 42-45, 53-54, 57, 64, 66, 86. (5) Cf. 10-12, 15, 51-52, 61, 65.

(6) Cf. 40, 45, 53, 68, 72.

(7) 67-68 : « So nah gränzt Unsinn an falsch gefühlte Grösse. » (8) 87.

Némésis se fait son porte-parole : « Le roi, dit-elle, s' imagine accomplir de grandes choses et il s'efforce de guérir les piqûres secrètes de sa conscience par l'illusion de sacrifier au salut du peuple, alors qu'il sacrifie son noble fils à la crainte, à l'envie et à la haine » (1). Et la messagère de la vengeance divine célèbre expressément la revanche du cœur sur l'intelligence (2). Tout le cinquième acte ne fait ainsi que réaliser la promesse faite par la Némésis dès le prologue et montre la raison punie d'avoir dépassé sa mesure et méconnu les droits de la sensibilité (3). En vain le roi tentera-t-il de résister au destin et d'étouffer les protestations de sa conscience irrémédiablement divisée (4). En vain il aura recours aux ultimes sophismes, persistera à investir le « noble Grec » Agathokles de toute sa confiance, à associer le peuple thrace à de nouveaux projets criminels et, sous le prétexte d'assurer l'ordre à l'intérieur, avant de se retourner contre les ennemis du dehors, se portera contre Arsinoé et Thoas aux plus brutales extrémités, insultera à leur malheur (5). Ce n'est là que le raidissement suprême d'un vaincu avant de s'affaïsser et de se rendre à discrétion (6).

Klinger marque donc nettement ses préférences pour Orientes, l'idéaliste, le champion du cœur. Il exalte la noblesse de son attitude en face de l'adversité, de l'intrigue, de l'injustice, de la violence et de la mort. Le père et le fils tombent l'un après l'autre, mais la victoire du premier est bien éphémère et illusoire, au prix de la glorification suprême du second. L'un est innocent, l'autre, coupable; la cause de l'un est la vérité; celle de l'autre, l'erreur, et, pour que la vérité l'emporte sur l'erreur, qu'importe la liberté, qu'importe la vie même d'un héros? Le héros est donc, ici, un martyr et c'est un être surnaturel, transcendantal qui lui tend la palme. Le poète célèbre l'innocence d'Orientes du commencement à la fin du

(1) 116-117. (2) 117 et 118 : « Lege den üppigen Verstand, unter des zerrissenen Herzens Herrschaft. » (3) Cf. 2-4.

(4) 119 : « Die That, die mein Herz erschüttert, muss mein Verstand nun billigen, da sie mich errettet. ».

(5) 120-128; rapprocher 128 : « König : dem Unglücklichen ziemt Demuth » et 62 : « Arsinoe : doch Demuth ziemt den Unglücklichen ». (6) Cf. 132-133.

drame; mais elle n'éclate aux yeux de ses ennemis qu'après qu'il a succombé à leurs coups et que l'intervention du merveilleux a achevé de faire la lumière. L'aveu de cette innocence est le dernier mot de la pièce, le dernier cri du roi. C'est que Pierre n'avait pour lui que les puissances de la raison pure, les clartés de la seule logique, l'appareil formidable, mais non point omnipotent, de la loi écrite, et contre lui, il avait toutes les forces de l'idéal, les impondérables, l'instinct, l'intuition, le cœur, la raison pratique, la conscience. Son triomphe ne pouvait être que précaire, et, désavoué en droit, tout au long de la tragédie, le tyran finit par être exécuté en fait au dénouement. L'idéal ne saurait être indéfiniment méconnu et sa revanche, si elle est tardive, ne s'en affirme que plus éclatante. Ses adversaires mêmes finissent par la proclamer. Le fils est conduit à sa gloire par son indéfectible sentimentalité; le père, à sa perte, par sa débauche d'intellectualisme. L'épreuve de la mort confirme par une apo-théose l'héroïsme d'Oriantes au lieu qu'elle achève de révéler la lâcheté foncière du roi (1). Ainsi nous sont présentés deux tempéraments, originellement, organiquement identiques; mais, tandis que l'un se développe, s'épanouit et s'exalte selon le « Sturm und Drang » traditionnel, gros de tout le romantisme, l'autre est dévoyé dans le sens de l'« Aufklärung ».

4. Le caractère de la reine est moins schématique, sinon plus difficile à définir. Elle est moins complexe que mobile et fluctuante à l'excès, tour à tour hésitante et excessive dans ses impulsions, éminemment représentative de son sexe, plus encore que de sa race. L'ensemble de son rôle offrirait de déconcertantes contradictions, si le poète ne prenait visiblement soin de ramener les incohérences de la conduite ondoyante à l'unité fondamentale et permanente de l'âme.

La « rusée Grecque » est surtout un type de mère ambitieuse et inquiète, chérissant d'autant plus passionnément son rejeton que ce dernier est plus chétif, plus disgracié par la nature, plus menacé par le sort et par

(1) Cf. prologue, 4, 2 et dénouement, 131-133.

les hommes. Avant même qu'elle n'entre en scène, le poète nous annonce, par la bouche de sa rivale, que l'exaltation, la corruption de l'amour maternel par l'ambition sera son mobile dominant, l'hypertrophie qui détruira l'équilibre de sa nature et constituera sa faute tragique (1). Par sa longue conversation avec Agathokles, il nous la montre sous son jour essentiel et la fait s'analyser elle-même à fond avant de lui laisser prendre un masque et s'engager dans l'action.

Tant que le ressort maternel n'est point déclanché en elle, à l'état statique, si l'on peut dire, elle apparaît, d'une part, clairvoyante et équitable, de l'autre, plus sentimentale qu'intellectuelle et moins grecque qu'humaine, de sorte que son harmonie intérieure réaliserait la synthèse des éléments antinomiques en opposition chez Orientes et le roi, si le germe morbide ne dormait au fond de son cœur. Elle commence par rendre hommage, au moins du bout des lèvres, aux vertus d'Arsinoé et par payer un tribut de louanges et d'admiration à la rivale qu'elle envie et qu'elle hait, tandis que, d'instinct, elle doute de son rôle de reine civilisatrice et se défie des conseils d'Agathokles. Si elle y cède, c'est par faiblesse et par inquiétude (2). Elle a, dès le début, l'intuition très juste des excès qu'on veut lui faire commettre, des dangers du despotisme fanatique et des avantages qu'auraient une méthode moins unilatérale et absolue, une raison d'Etat qui s'accommoderait d'un compromis entre les civilisateurs et les civilisés et tendrait à un *modus vivendi* acceptable pour les Thraces (3). Mais ces velléités de libéralisme ne tiennent guère en face de l'intransigeante volonté d'Agathokles et une simple question du conseiller psychologue suffit à démonter l'âme féminine, que l'anxiété maternelle bouleverse, comme un ouragan, la mer. Dès qu'elle cesse d'hésiter entre sa pitié pour l'innocence persécutée et ses ressentiments, ses angoisses de mère, elle ne conçoit rien de moindre que l'extermination de ses adversaires; d'un seul bond d'imagination, elle entraîne et dévide tout l'éche-

(1) 15-16. (2) 16-18. (3) 18-19.

veau criminel et n'hésite plus devant le meurtre d'Oriantes que parce qu'il lui fait prévoir une nouvelle série (1). Si elle se refuse d'abord à répandre en Thrace « la semence des horribles événements de la maison de Pélops », c'est moins par horreur pour les forfaits mêmes que par crainte de compromettre, en les accomplissant, la destinée du fils qu'elle aurait tenté d'assurer par eux (2). Il faut toute la froideur diabolique d'Agathokles pour déchaîner à nouveau les flammes de passion dans cette âme, qu'une intuition presque infaillible rend si prudente (3). Mais les suggestions du perfide conseiller viseront à changer la prudence en affolement et à faire de cette même sensibilité timorée, qui le tient d'abord en échec, son instrument complaisant. Sans se désespérer un instant, l'astucieux Grec laisse la reine lui développer ses objections sous forme de théories scythophiles. Il s'amuse de ses antithèses ingénieuses, lorsqu'elle oppose la morale immanente des barbares à l'éthique transcendantale des Grecs et déplore qu'il faille acheter la grandeur extérieure au prix de la bonté du cœur (4). Mais, à l'instant précis qui marque très nettement son équilibre instable et douloureux entre la pitié humaine qui assurerait son autonomie et l'angoisse maternelle qui la maintient en dépendance (5), il a raison de ses dernières résistances en lui prêchant très habilement l'instinct de conservation et la charité bien ordonnée, qui doit commencer par mettre en sécurité son fils (6). La volonté de la reine brisée, le consentement de son cœur acquis, ce n'est plus qu'un jeu pour Agathokles de réfuter les hésitations théoriques de sa souveraine domestiquée, en face des forces en présence et des probabilités de la lutte qui va s'engager. La fin est déterminée, il se charge des moyens. A l'objection de la reine, opposant les vertus vigoureuses et originales des Thraces à la tactique arti-

(1) 19-21. (2) 21 : « Wer steht mir dafür, dass ich meinen Sohn, nicht auf dem Weg vernichte, auf dem ich ihn nun zu erhalten suche ? »

(3) Cf. 20 : « Kalter, welche wilde Flammen, zündst Du in meinem Busen an ! »

(4) 22-23. (5) 23 : « Zu kleinen Ränken war ich aufgelegt, um schreckliche Thaten zu betreiben, musst Du mein Herz betäuben. »

(6) Cf. 23-25 les deux tirades d'Agathokles et le consentement de la reine « Meinen Sohn zu retten, blas' ich in die wilde Gluth... », etc.

ficielle et factice des Grecs, il réplique en évoquant le tableau du peuple asservi, incapable de se reprendre, produit hybride et inoffensif d'une civilisation assez avancée pour garantir son abâtardissement, mais trop imparfaitement assimilée pour remplacer ses anciens moyens par de nouvelles et plus dangereuses armes (1).

La souveraine nous avertit que, femme en présence d'Agathokles, elle va se retrouver reine en présence du roi (2). Nous savons maintenant comment il convient de modifier cette formule : désormais instrument passif aux mains d'Agathokles, elle va lui servir à assurer la domination du roi dont elle dispose et se joue aussi astucieusement que le conseiller d'elle-même. Son entretien avec le roi est un modèle de haute comédie féminine. Mère passionnée jusqu'à l'aveuglement, la reine est loin d'être le modèle des épouses et sa tactique de marâtre est de la plus consommée perfidie. Elle commence par feindre de vénérer le mari qu'elle va berner et d'admirer secrètement le beau-fils qu'elle veut perdre. Après avoir enflammé ainsi la colère du despote, elle le refroidit par une douche. Loin de se montrer atterrée des menaces de répudiation, elle fait semblant de les braver : s'il est roi avant tout, elle est plus femme que reine et place son honneur de femme plus haut que la couronne. Elle reprend sous le masque, habilement travestis, tous les arguments qu'elle a exposés à Agathokles dans leur nudité; elle sacrifiera sa grandeur matérielle à sa grandeur morale, la gloire du trône à la paix du cœur, elle s'effacera devant le père et le fils réconciliés (c'est d'Oriantes qu'il s'agit) et retournera en Grèce avec son fils « détesté » (c'est le second fils qu'elle veut dire). Après avoir préparé ainsi la perte d'Oriantes, elle ménage celle de Thoas en faisant d'une nouvelle pierre deux coups : elle représente son fils comme continuateur futur de l'œuvre du roi et désigné doublement, pour cette raison, aux représailles des vengeurs

(1) Agathokles confirme ainsi, par avance, le réquisitoire d'Oriantes contre la prétendue œuvre civilisatrice des Grecs en Thrace.

(2) 27 : « Ich höre den König ; vor Dir war ich Weib, nun bin ich Königin », etc. ; cf. 22.

d'Oriantes. Elle assure même l'avenir lointain qui suivrait l'extermination complète de ses ennemis, tout insinuant au roi qu'elle et son fils sont les seuls héritiers de sa pensée et de son œuvre, les seuls remparts à opposer aux Thraces pour les empêcher de retomber dans leur barbarie, tandis qu'Oriantes est son irréconciliable autant que redoutable adversaire. Sous couleur de faire part au roi de ses inquiétudes et de lui expliquer que la haine d'Oriantes pour son père est si forte que la puissance même du souverain ne rassure pas la reine, elle trace de son beau-fils le portrait le mieux fait pour porter à leur paroxysme la rancune et la colère du roi. Enfin, reprenant son plaider pour Oriantes, elle achève de désarmer tout soupçon du monarque par le procédé le plus subtil : elle feint la sincérité et s'en donne les apparences en soulevant en partie le masque et en avouant sa haine pour Oriantes et l'intérêt qu'elle aurait à le perdre. Mais cette manœuvre lui permet, en réalité, de feindre, immédiatement après, de plus belle et de porter le coup de grâce à son ennemi en prétextant d'éviter, par sa retraite, de se laisser acculer aux nécessités impérieuses, mais pénibles et dangereuses, de la légitime défense (1).

Instigatrice, donc, de premier ordre, elle redevient faible femme devant la décision prise et, plus encore, devant le fait accompli. Le forfait dont elle a assuré la réussite, avec une fermeté et une souplesse merveilleuses, elle défaille, au moment où il va se perpétrer, et elle se sent incapable d'en envisager les conséquences. De nouveau, c'est à Agathokles qu'elle confie ses doutes et ses perplexités : de nouveau, elle oscille fébrilement entre des sollicitations contradictoires ; elle hésite entre le désir d'épargner des innocents et celui de détruire les ennemis de son fils ; elle redoute l'avenir, si on les exécute, et tremble à la pensée que l'extermination ne soit pas complète. De nouveau, Agathokles réduit ces velléités d'autonomie morale à la passivité fataliste qui assurera sa domination à lui (2). L'irréparable se produit, le châtiment succède au

(1) 28-38. (2) Cf. 90-95 et rapprocher « das zerschmetternde Rad des Glücks » de p. 94 du « rolle, Rad des Glücks ! » de p. 25.

crime. Aussitôt, toutes les ambitions secondaires de la reine, tout ce qui est, dans sa nature, échafaudage artificiel, s'écroule, et il ne subsiste plus que la force essentielle et primordiale : l'instinct maternel. Elle s'offre elle-même aux coups de la Némésis, mais la supplie d'épargner son fils. Son fils foudroyé, elle n'a plus qu'à proférer les imprécations du désespoir, à maudire et à rejeter le diadème (1).

5. Agathokles semble avoir été conçu par Klinger comme contre-partie masculine du caractère de la reine, sa compatriote. Tous deux sont grecs; mais, tandis que la femme est à la fois active et passive, sollicitée, en même temps et en sens inverse, par les suggestions de son ambition et les impulsions de sa sensibilité, l'homme est purement actif, convaincu de la supériorité de l'intelligence et avide de domination.

Nous savons de quelle manière Agathokles mène la reine et, par son intermédiaire, le roi. Il ne serait, cependant, pas tout à fait juste de ne voir en lui que le type de l'intrigant sans scrupules, de l'arriviste de grande envergure, à l'ambition duquel aucun but ne paraît trop élevé, aucun moyen, par contre, trop bas. M. Rieger va, toutefois, trop loin en discernant, à l'origine de toutes ses intrigues, le point de départ idéaliste et sympathique : « Ce n'est pas son propre intérêt, c'est celui de son peuple, qui est le mobile de ses actes, et à sa fausseté grecque s'ajoute quelque chose de la dignité antique » (2). Mais le patriotisme n'est point, en lui, sentiment calme et harmonieux, source de sérénité et de paix intérieure. On sent qu'il intéresse sa tête plus que son cœur et l'obsède parfois à l'état d'idée fixe. Klinger ne se contente pas de faire sa reine plus mère que grecque; il la conçoit telle que, chez elle, l'ambition maternelle envahit et absorbe l'âme entière; de même, il semble vouloir esquisser en Agathokles, non seulement un personnage plus grec qu'humain, mais une sorte de monomane panhelléniste tout intellectuel.

Sans doute, il y a urgence, à son point de vue, à s'op-

(1) 130-133. (2) *Klinger in seiner Reife*, 157.

poser catégoriquement à l'influence d'Orientes et de ses partisans en Thrace. Le tableau de l'avenir qu'il évoque pour décider la reine hésitante n'a, certes, rien de rassurant pour la nation civilisatrice : « Toi et ton fils, vous tomberez tous deux, victimes des Barbares. Doit-il régner et anéantir avec toi tous les Grecs en Thrace ? détruire l'installation de notre patrie sur l'Hellespont ? s'allier ensuite aux Perses et subjuguier la Grèce libre ? » (1). Mais il ne se contente pas d'assigner comme but à ses efforts cette légitime défense, et il y a déjà, dans son rôle, quelque chose de paradoxal à poursuivre en Thrace l'œuvre néfaste qu'il ne veut à aucun prix voir les Thraces accomplir en Grèce. Il ne se fait champion de la civilisation contre les Barbares qu'en leur opposant une barbarie plus raffinée que la leur et, sous prétexte de les apaiser, il les extermine. L'exagération morbide de son patriotisme grec est précisément ce mépris systématique de tout ce qui n'est pas grec. Le reproche qu'il adresse au barbare de « craindre peu parce qu'il ne sait rien estimer », il le mérite en partie lui-même. Ne fait-il pas un grief à la reine d'envier les paisibles et simples vertus scythes que ne met point en valeur un esprit assez subtil ? et n'ajoute-t-il pas que, du reste, « il est indifférent de haïr ou d'envier ce qu'on est forcé de détruire » ? Ce n'est point sans raison que la reine lui réplique : « Tu demeures le Grec, dont l'orgueil impassible exerce sans ménagements les privilèges de l'intelligence. Lorsque votre intérêt ou celui de votre patrie est en jeu, vous dépouillez toute humanité » (2).

Nous avons vu de quelle manière le froid conseiller gagne son procès contre la reine, mais nous n'avons guère indiqué, jusqu'ici, que les raisons négatives de sa victoire : la faiblesse de la mère, à la fois ambitieuse et anxieuse, manquant de sang-froid. La force d'Agathokles consiste, précisément, à enflammer autrui en restant lui-même de glace (3). A quelle discipline intérieure doit-il cette maîtrise, sinon à son culte de la raison pure, auquel sa naissance et son tempérament le prédisposent ? Agathokles a, tout comme le roi, une confiance aveugle en la puissance

(1) 24. (2) 17-18. (3) Cf. *supra* 33, note 3.

de l'intellect, mais, tandis que, chez le Thrace converti, le zèle du néophyte ne fait que mettre en contradiction les idées transformées par la foi nouvelle et le fonds permanent des puissances latentes qui persistent en son être, ses énergies et sa fougue de barbare, chez le Grec de vieille roche, l'intellectualisme est organique et n'est, pour ainsi dire que le reflet conscient des prédispositions innées. De là, la supériorité tactique du conseiller sur le roi : la politique dont ce dernier se fait une sorte de mystique idéal, l'autre la pratique tout naturellement et sans se départir jamais du plus froid réalisme, de la plus parfaite objectivité. A la femme désespérée, lui demandant ce qui lui garantit le succès, il répond : « Mon intelligence, qui a réglé l'affaire de telle sorte que l'issue désirée doit maintenant nécessairement se produire » (1). Sa liberté dominatrice repose sur son immuable métaphysique de la Nécessité (2). Mais il ne s'en tient point à des conceptions abstraites et s'affirme, avant tout, en agissant. Il coupe court aux objections théoriques et sentimentales : « Le moment est décisif, il exige des actes et non des paroles » (3). Non point que cet homme d'action ne se double du plus persuasif des orateurs. Sophiste consommé, Agathokles excelle à dissenter et à controverser, à présenter ses arguments sous le jour le plus séduisant et à réfuter prestement ceux qu'on lui oppose (4). Mais il ne conçoit l'éloquence que comme une forme de l'action et la subordonne toujours à un but pratique, de sorte que toutes ses paroles, ou même tous ses silences, paraissent combinés en vue de quelque sanction. Il les conçoit comme autant de traites à échéance plus ou moins lointaine.

Ce réalisme intellectualiste qui fait sa grandeur est, en même temps, sa faiblesse. Il le rend maître des choses, mais l'isole des personnes. Sa grandeur est solitaire. Telle de ses sentences, destinée, d'une part, à édifier et à dominer autrui, a, d'autre part, une signification ésotérique et

(1) 21. (2) 22 : « Die Nothwendigkeit entschuldige es, ihr unterliegen selbst die Götter. » (3) 22.

(4) Nous avons fait allusion déjà (cf. supra p. 32-33 et notes) au discours par lequel il triomphe des dernières résistances de la reine.

sincère. C'est ainsi qu'il déclare à la reine : « Le rare bonheur d'être, à la fois, grand et toujours bon est un vœu que le destin n'exauce pour personne » (1). Aussi laisse-t-il aux dieux les responsabilités et aux femmes les « considérations » pour en revenir toujours aux faits (2). La personne humaine lui est, elle-même, toujours un moyen, jamais une fin. Au moment où il rassure la reine, en trahissant qu'il abuse de la confiance du roi, il spéculé sur le caractère de la reine de façon à dominer en dernière instance. Passé maître en dialectique et en psychologie, il se révèle, en fin de compte, tacticien de premier ordre, et, après avoir confisqué, aux profits de la reine, l'autonomie de son roi et arraché à la reine un aveu de fatalisme, il substitue à l'antique adage : *delirant reges, plectuntur achivi* sa formule personnelle : « Laisse les rois délirer, le libre Grec se mire dans leur folie » (3). Mais définit-il ainsi autre chose que sa superbe et stérile introspection ? Sa devise pourrait être celle du Méphistophélès de Goethe :

Ich bin der Geist, der stets verneint.

A aucun moment de la pièce, sauf quand il se « mire », nous ne le voyons se départir de son attitude négative. Foncièrement incapable de spontanéité, il nie purement et simplement celle des Thraces et ne s'aperçoit pas que cette négation même fait que son machiavélisme de conquérant se heurtera en Thrace à un échec, en même temps qu'y avorteront les velléités de civilisateur hellénique du roi, son seigneur et jouet. Bien qu'Oriantes appelle Agathokles le « roi du roi », toute la conduite du ministre l'isole du souverain (4). Aux yeux d'Oriantes et de ses partisans, il n'est qu'un « Grec menteur » (5). Il n'est, en somme, que l'avocat retors d'une cause abstraite, un ministère public sans amour pour le peuple.

Ne pouvant pas compromettre la cause d'Oriantes, en laissant ses adversaires produire d'irréfutables arguments juridiques, tenant, au contraire, à montrer le Stürmer dédaignant les discussions rationnelles, Klinger semble s'être astreint à ne permettre à Agathokles qu'expédients

(1) 23. (2) 23 cf. 93-95. (3) 24-25. (4) Cf. 26-27, 72-74. (5) 74.

de procédure et pétitions de principes. Il le fait se tirer assez habilement d'assez mauvaises postures (1). Mais on peut accabler sous une ironie facile un accusé qui se contente d'invoquer « l'esprit de la nature » (2). On peut opposer à ses effusions mystiques des considérations du même ordre (3). N'apportant donc lui-même, et pour cause, autre chose que des affirmations et des insinuations, Agathokles exige d'Orientes la preuve formelle de tout ce qu'il avance (4). Mais, loin de retourner contre ses accusateurs cette claire et simple tactique, la victime semble se complaire, nous l'avons vu, à leur faire la partie belle (5).

Le procès gagné, Agathokles se hâte de porter à Orientes prisonnier le message de mort et d'annoncer à la reine qu'à la mort du roi (qu'elle appelle barbare) le pouvoir passera aux mains de la dynastie grecque. Il lui confie comment il a triomphé des derniers scrupules du père et assuré l'exécution rapide du fils. Il lui explique comment le meurtre d'Orientes fera du roi, pour le reste de ses jours, le docile instrument de son épouse et des Grecs : « Sur la machine ronde, ne vit point de plus lâche animal que le tyran coupable, dans sa jeunesse, de violences sanguinaires, car chaque goutte de sang qui circule dans son cœur vient frapper la conscience. A présent, il voit la nécessité qui condamne son fils pour lui permettre de continuer à vivre et à régner; plus tard, il ne verra que le forfait, et son esprit faible en sera épouvanté. Téméraire, il n'éprouve pas encore qu'il y a des époques dans la vie humaine où l'on donnerait des couronnes pour respirer un peu plus librement » (6). Mais quel sera le résultat définitif de cette sagesse si assurée et de cette politique si brutale ? Un soupir de vanité satisfaite, un monument proclamant l'intelligence du triomphateur et rappelant à la Grèce et à la reine leur dette de reconnaissance (7). Le

(1) Pour la question du message, par exemple, où le « *distinguo* » d'Agathokles repose sur une question de date et ne pourrait se vérifier que par voie de témoignage ou de documents, la preuve n'est point faite (cf. p. 75-76).

(2) 78. (3) Cf. p. 76, la tirade d'Agathokles sur le destin providentiel.

(4) 79 : « Womit kannst Du beweisen, dass man Deinem Leben drohte ? »

(5) Cf. 80-89. (6) 91-92 ; cf. 24-25 et *Klinger in seiner Reife*, 137 sq.

(7) 92 : « Dies alles nun ist meines Geistes Werk, und Griechenland mag mir ein Denkmal stiften, und Dich damit an den Dank erinnern. »

panhellénisme d'Agathokles, quelle que soit son origine, dégénère donc bien en une sorte de mégalomanie introspective et stérile. Nous en avons encore une preuve dans son attitude alors que ses projets sont en partie réalisés. Il poursuit jusqu'au bout, au nom de ses grands principes abstraits, son œuvre d'inexorable extermination. Il continue à prodiguer au roi les trésors de son expérience pessimiste et blasée. Plus éloquemment que jamais, il prêche la raison d'Etat et le devoir patriotique (1). Mais tous ces beaux discours n'ont pour but, en dernière analyse, que de préparer un esprit qu'il veut perdre à recevoir le conseil perfide qui assurera la perte d'autres ennemis. C'est Agathokles qui suggère au roi l'exemple d'Electre, précipite les derniers événements tragiques et l'intervention de la Némésis, l'obligeant à une fuite honteuse (2).

6. Arsinoé, Thoas et Cotys, son précepteur, forment un groupe indivisible et représentent, comme le fait remarquer Mr Rieger, l'élément pathétique et touchant de la tragédie (3). Dans le détail, cependant, nous n'interpréterons point tout à fait de la même manière le caractère de l'épouse d'Oriantes.

Nous connaissons déjà son rôle au premier acte, où l'auteur lui confie l'exposition de son drame et nous avertit que, si Oriantes est la Force, Arsinoé est la Douceur (4). Elle incarne, comme son époux, le sentiment et l'intuition, mais sous leur forme passive. Elle oppose à la froide sagesse de Cotys ses angoisses de mère et d'épouse malheureuse. Elle lui fait part de ses visions, de ses cauchemars et des pressentiments qui l'obsèdent. Son cœur de femme alarmée prévoit les pièges et les épreuves qui menacent ceux qu'elle aime. Mais, lorsque le destin a confirmé ses craintes, elle oppose à l'inévitable une âme de Scythe indomptable, épouse d'un héros (5). Comme Oriantes, elle exècre la Ruse autant qu'elle admire la Force, et un instinct infailible l'avertit que la Ruse aura fatalement le dessus (6). Il reste, toutefois, à l'être

(1) 120-122. (2) Cf. 123 et 131. (3) *Klinger in seiner Reife*, 158-159. (4) Cf. supra 19 et *Oriantes*, 5: « Jeder Thrazier sah in Arsinoe des starken Oriantes sanftern Abglanz. » (5) 5-15. (6) Cf. 10, 12, et 15-16.

noble la ressource suprême de montrer dans l'adversité un cœur stoïque et de sauvegarder, jusque dans un cachot, l'inaliénable liberté intérieure (1). Sa rivale, à la fin de l'exposition, en fait à Agathokles le portrait fidèle : « Regarde s'en aller, là-bas, la Scythe sublime, fière comme Latone de sa descendance, encore plus fière de ses vertus, dont sa modestie ne veut être redevable qu'à son époux. Admire en elle ce qu'est la femme, non corrompue par vos ambitieuses intrigues » (2).

Nous avons assisté déjà, également, aux effusions conjugales du second acte et savons comment il suffit d'un regard à Arsinoé pour connaître le révoltant guet-apens dont est victime son époux (3). Après avoir orgueilleusement montré à ce dernier le petit Thoas, qu'elle élève à l'image de son père, elle tente envers le roi des supplications auxquelles le scepticisme et la fierté mâles d'Oriantes répugnent. Son idéalisme, lorsqu'il s'agit des réalités les plus chères, sait tenir compte des réalités hostiles. Elle admire la noblesse de l'attitude d'Oriantes, mais conseille la modestie qui sied au malheur. Cependant ses pathétiques paroles, touchantes dans sa bouche, sonnent comme une ironie aux oreilles du souverain, à qui elle donne en exemple les animaux. Comme son époux, elle s'échauffe en parlant et son plaidoyer pour Oriantes prend, peu à peu, le ton d'un réquisitoire menaçant. Une rude interruption du roi la rappelle à l'ordre (4). Elle reprend alors le ton suppliant et demande à Oriantes de s'associer, avec l'enfant, à ses prières. Rappelée, cette fois par son époux, du sentiment qui l'égare à l'intuition qui l'éclairera, elle se rend compte tout à coup de l'impassibilité du despote et n'hésite, alors, plus à conseiller la première de « mourir dignement » et de se solidariser en face du malheur (5).

Même alternance, au quatrième acte, de tendre aban-

(1) 16 : « In Kerker, mein Sohn, er wird uns mit dem Vater frey wie des Håmos luftige Spitze scheinen. »

(2) 16-17. (3) Cf. supra 17-19 et *Oriantes*, 58 : « Sag mir nichts, in Deinen Augen les ich's, dass man Dich betrogen hat, an Deinem Herzen fühl'ich, was Dich hierher gezogen hat ». Le don « intuitif » d'Arsinoé se révèle encore au dénouement, où l'épouse d'Oriantes prévoit et prédit les représailles de la Némésis (p. 130 sq.). 4 Cf. 62-64. (5) Cf. supra 19 et note 4; cf. encore *Oriantes* 99 : « das erste was der Scythe lernt, ist schön und frey zu sterben. »

don et de résolution héroïque. Arsinoé, retrouvant dans sa prison son époux condamné à mort, commence par se livrer au plus profond désespoir et parle de mourir avec lui. Nous avons vu comment Orianthes la dissuade de ces velléités et lui indique son devoir. Ne pouvant suivre le héros dans la mort, elle accepte la tâche plus difficile de lui survivre pour l'avenir de l'enfant et pour la vengeance (1). Lorsqu'Orianthes lui demande de lui apporter son épée et cherche à lui dissimuler sa volonté de se suicider, l'intuition de l'épouse a vite fait de lui révéler la vérité complète. Et, tout d'abord, sa sensibilité a un sursaut de révolte. Mais, acculée au dilemme d'aider Orianthes à se donner lui-même la mort ou de le livrer à l'exécution ignominieuse, elle prend son parti et agit comme son compagnon le désire (2).

M. Rieger trouve qu'au cinquième acte le rôle d'Arsinoé manque de naturel. Il lui reproche de ne point se montrer assez circonspecte après la mort d'Orianthes et de compromettre par ses propos inconsidérés la destinée de son fils. Il y a là, aux yeux du critique, une invraisemblance psychologique que, seul, le caractère merveilleux de la catastrophe permet de légitimer après coup. « Le cas n'est plus le même que lorsqu'Orianthes, devant le tribunal, au troisième acte, met fin à son interrogatoire par des aveux et des bravades passionnées, et, selon l'expression d'Agathokles, fonce, pareil au taureau imbécile, dans le filet tendu devant lui; car il peut considérer sa perte comme décidée et se sentir las de vains tourments, tandis que c'est de sa propre initiative qu'Arsinoé met tout en jeu. En faisant dévoiler l'intention de lui prendre son enfant, il aurait été possible, ici, d'obtenir une bonne gradation » (3). Klinger, si ce conseil lui eût été donné de son vivant, n'en aurait sans doute pas tenu compte. Rappelons que son intention expresse était de développer en Arsinoé une sorte de réplique féminine du caractère d'Orianthes. C'est donc la psychologie d'une héroïne de « Sturm und Drang » qu'il convient de lui supposer jus-

(1) 95-100, cf. supra 18 et 19. (2) 101-102, 104. (3) *Klinger in seiner Reife*, 158-159; cf. *Orianthes* : 124 sq.

qu'au bout. Rien ne serait plus surprenant, à notre avis, que de la voir se convertir, en pleine crise de désespoir, à toutes les qualités de sang-froid et de dissimulation que possèdent à un si haut degré les personnages du camp adverse, mais qui, dans la pièce, ne sont pas la partie forte des « Stürmer » ; au contraire, rien de plus conforme à la logique de sa nature, autant dire à la logique de l'illogisme, que de lui faire perdre la tête, comme son époux, au moment le plus critique. Il se produit chez elle, comme chez Orianthes, une sorte d'obscurcissement de l'intelligence, sous le coup de l'émotion qu'elle ne peut dominer (1). Si Arsinoé est la mère de Thoas, elle est aussi la veuve d'Orianthes et son cœur est plein de ressentiment contre le meurtrier de son époux. Son cri de douleur et de colère, ses imprécations de vengeance, ne sont que l'impulsive expression du sentiment exaspéré qu'elle a de sa tâche. Au paroxysme du désespoir, en face de ses ennemis triomphants, elle oublie un instant toute prudence. Le roi lui annonce, alors, qu'elle sera exilée ainsi que son fils. Un nouveau réflexe de fureur fait qu'elle permet aussitôt à Thoas de soulager son cœur, lui aussi, et de dire leur fait aux assassins de son père (2). Ainsi doublement compromise, Arsinoé se ressaisit, tout en admirant la généreuse imprudence du petit Stürmer qui, à son tour, va l'entraîner et exciter le courroux du roi. Trop tard, il est vrai — mais ce « trop tard » est précisément la caractéristique de sa sagesse impulsive — elle donne elle-même au roi l'explication de leur affolement : « Veux-tu que l'enfant baise humblement la main qui a forcé son père à se tuer ? Veux-tu que, moi-même, qui viens de quitter le cadavre ensanglanté de mon époux, je me prosterne devant toi dans la poussière ? » (3).

Très défendable donc, étant donnée sa « psychologie », l'explosion de colère d'Arsinoé a, de plus, au point de vue de la technique du drame, l'avantage de préparer précisément la gradation que M. Rieger lui reproche d'em-

(1) Cf. supra 14. (2) 125 ; cf. *Klinger in seiner Reife*, 158 : *ergeht sie sich in herausfordernden und drohenden Reden, in die sogar das Kind einstimmen darf.* (3) 126-128.

pécher. N'est-ce pas elle, en effet, qui contraint le roi à démasquer progressivement ses intentions ? C'est d'abord l'avertissement, le grondement de passion mal contenue : « Tu ne menaceras pas longtemps, fière Scythe ! » C'est ensuite l'ordre : « Arrachez-les de l'autel ! », trois fois répété, la première fois, accompagné d'une motivation, la seconde, avec une précision et une aggravation de la menace, la troisième, en un cri de rage qui provoque l'invocation désespérée et suprême et la réponse des coups de tonnerre (1). Ainsi, un excès en entraîne un autre et l'*ὑβρις* humaine, une fois déchainée, ne peut être brisée qu'après avoir nécessité et précipité l'intervention divine.

7. Le couple assorti de « Stürmer » que forment Oriantes et Arsinoé possède, en son fils Thoas, le trait d'union qui complète et resserre encore son étroite entente et qui est, en quelque sorte, le symbole vivant de sa parfaite solidarité. L'enfant est d'une sensibilité précoce. Dès la première scène où il nous est présenté, il en témoigne par ses larmes et ses mouvements convulsifs. Mais cette émotivité, loin d'être l'indice d'un tempérament maladif, n'est, au contraire, chez lui, que l'épanouissement de sa petite âme, saine dans un corps sain. Les « larmes roulent sur ses joues en fleur » (2). La reine craint, avant tout, qu'Oriantes ne revive en lui plus tard et elle avoue que le petit Thoas a déjà dépassé son propre fils : « N'est-il pas plus grand, plus prompt, plus beau et plus aimé du peuple parce qu'on le plaint ? L'amour maternel ne m'aveugle pas ; je le vois et je le sens, la nature, jalouse de mon bonheur, a fait de mon fils, dès que son œil s'est ouvert à la lumière, l'esclave de Thoas. Son bavardage spirituel, sa gentillesse, les sursauts de fierté qu'il me faut provoquer en lui, tout cela disparaît devant le hardi fils de la Scythe. Intimidé par son regard encore enfantin, il vient me demander protection, et c'est l'opprimé qui domine le favori de la grandeur et de la fortune ? Qu'advient-il de mon fils, si, un jour, le destin les oppose dans l'arène où seule décide la valeur intérieure ? » (3). Thoas ne redoute aucun danger visible, mais il s'émeut de la mé-

(1) Cf. 125, 127 et 128. (2) 15. (3) 19-20.

chanceté que son instinct et son intuition lui permettent de discerner immédiatement. Au second acte, ce n'est point la peau de bête d'Orientes qui l'effraie, mais il a, le premier, aperçu le roi, sombre et hostile, et en avertit ses parents. Aussitôt se reflètent dans ses yeux les mouvements de son âme. Son père lui-même s'en inquiète et prie Arsinoé de tenir l'enfant, que la présence du roi irrite et que la douleur de sa mère affole (1). Le dialogue du quatrième acte nous montre, sous le jour le plus touchant, à la fois son inquiétude affectueuse et son indomptable intrépidité. En un langage naïf, il demande à son père de les emmener, Arsinoé et lui, de ne pas partir seul pour son grand voyage. Il le supplie de ne pas mourir, et, contrairement à ce que suppose son père, il sait déjà ce qu'est la mort (2). Il se représente le corps immobile, baignant dans son sang; il s'alarme à la pensée que son père ne lui apprendra plus à bander l'arc, ne le prendra plus dans les bras de sa mère pour le hisser sur son grand cheval. Mais, dès qu'on lui parle de ses ennemis et de la nécessité où il serait de leur obéir, la douleur fait place à la colère, et il trépigne d'orgueil révolté. Pour rassurer son père, il se décrit semblable à lui : Orientes : « Thoas, tu n'obéiras jamais au fils de la Grecque ? ». Thoas : « Jamais, jamais mon père ! Lui me craint et moi je ne le crains pas ! et le roi et la reine me haïssent, parce que je suis plus fort, que je sais bander l'arc et n'ai pas peur du cheval et ne me cache pas quand gronde le tonnerre; tout cela fait trembler le fils de la Grecque. » Il est fier de ses parents, de son père, prince des Thraces, de sa mère, fille du roi des Scythes. Orientes se complaît à lui faire répéter, de plus en plus absolu, son refus anticipé d'obéissance aux ennemis et le : « ich muss nicht » de Thoas, le console de sa propre infortune : « Arsinoé, souris avec moi, à travers l'indicible douleur. Ton fils sera un homme ! » (3). Une dernière fois, l'enfant est ballotté dans un tourbillon de sentiments impétueux et contradictoires : son instinct filial, qui ne voudrait point voir désunir le trio (4), et sa combativité, qui l'enivre du désir de ven-

(1) 59-61. (2) 05-106. (3) 107-109; cf. supra, 20. (4) 110 : « nimm uns mit Dir, Vater ! »

geance. De nouveau, il faut que sa mère arrête ses mouvements désordonnés. Il faut même que Cotys l'aide à tenir Thoas au moment où il demande : « Que dois-je faire, mon père, pour devenir un homme comme toi ? ». C'est alors qu'Oriantes lui fait prêter, sur son glaive, le serment solennel de le venger et de protéger sa mère, dont il sera désormais le soutien (1). Nous venons d'expliquer, à propos d'Arsinoé, comment, au dénouement, l'enfant s'acquitte de cette mission. En présence des meurtriers de son père, il ne peut comprimer son ressentiment impétueux, l'émotion étouffe, chez lui aussi, le discernement, il profère les plus compromettantes imprécations et des bravades qui, sans la Némésis, auraient toutes les chances de demeurer platoniques. Ses dernières paroles sont un hommage au courage de son père et à la sagesse de sa mère. Il est, en effet, leur digne fils : sa sagesse et son courage sont ceux d'un « Stürmer » (2).

8. Cotys est, entre les personnages secondaires, dont le nombre est du reste très réduit, le seul qui ait quelque importance. C'est, nous le savons déjà, un type de confident et d'éducateur tout dévoué au trio des « Stürmer » et à la cause de la vieille Thrace. Mais l'âge a refroidi son ardeur et il se contente de prodiguer les conseils de la froide sagesse et de la prudente expérience. Resté profondément bon et compatissant (3), il se défie des brusques variations de sentiment, apprécie avant tout la patience et la douceur et ne cherche point à percer les voiles du « sombre avenir ». Par contre, le passé a, nous l'avons vu, le pouvoir d'échauffer encore son enthousiasme ; au souvenir du bonheur des anciens Thraces, son cœur s'émeut et sa confiance optimiste en la bonne cause renaît (4). Il a foi en la fermeté d'Oriantes et blâme les soudains abattements d'Arsinoé (5). Il donne des rêves une explication expérimentale. Il s'efforce de ramener les suppositions anxieuses de l'épouse à l'objectivité des constatations rationnelles et positives (6). Son « Sturm und

(1) 111-113, cf. supra 19; noter p. 112 la triple répétition du mot « rächen » correspondant au triple refus d'obéissance; cf. p. 108-109. (2) 125-126.

(3) Cf. p. 4 et 5. Arsinoé l'appelle « guter Greis ». (4) 5-7 cf. supra, 2.

(5) Cf. 5 : « Noch gestern » etc., et 7 : « Warum so plötzlich ? » (6) 9-11.

Drang» individuel est derrière lui, mais sa dialectique est cependant encore en harmonie avec celle du groupe des « Stürmer ». A l'analyser de près, c'est du cœur qu'elle émane. C'est pour rassurer Arsinoé que Cotys se refuse à partager ses craintes, c'est son affection pour Orientes qui lui fait prendre pour des réalités ses propres désirs. De fait, les événements ne lui infligent-ils point toute une série de démentis ? Le groupe est si conscient des foncières affinités de Cotys que sa confiance en lui est entière. Le vieillard est le dépositaire du glaive d'Orientes. Décidé à mourir, le héros lui recommande sa femme, et Thoas associe son précepteur à sa petite famille (1). En un mot, Klinger a, sans doute, conçu en lui un type de « Stürmer » apaisé par l'âge.

Des autres personnages secondaires, le poète ne mentionne au tableau initial que « ein Thrazier ». Ce Thrace unique, est-ce celui qui, au premier acte, vient annoncer le retour d'Orientes ? ou celui qui, au quatrième, prend un instant la parole devant le tribunal ? ou celui qui, au cinquième, appuie le conseil d'Agathokles, ou le messenger qui, au dénouement, décrit l'arrivée de la Némésis et la mort du fils de la Grecque ? (2). Il est évidemment impossible d'imaginer que tous ces personnages soient un seul et même individu sans souligner, par là-même, le peu de soin que le poète eût attaché à sa caractéristique. Et, s'il convient de prêter tour à tour à de multiples comparses l'appellation « ein Thrazier » du tableau, c'est encore assez dire le peu d'importance individuelle que l'auteur confère à chacun d'eux.

Klinger néglige totalement de mentionner au tableau le « garde » qui vient rappeler à Orientes, au quatrième acte, que l'heure fatale approche (3). Il ne nous y annonce point, non plus, le « messenger » de la deuxième scène du cinquième acte et nous laisse ignorer si c'est un Grec ou un Thrace, comme le « messenger » de la scène suivante (4). Arvas, l'ami intime, et Armandes, l'oncle maternel, ne sont que mentionnés par Orientes, mais ne pren-

(1) 100, 104-106, 111. (2) Cf. p. 12, 81, 124, 130-131. (3) Cf. 113 : « Einer der Wache ». (4) Cf. 119, 124, 130-131.

nent point la parole. Ils se confondent dans la masse anonyme des amis et des parents thraces assistant au jugement (1).

Le peuple thrace n'est représenté à la séance du tribunal et au dénouement que par des notables, transfuges que les Grecs ont achetés par des charges et des honneurs (2). Un seul fait entendre une brève et timide protestation (3). Nous n'avons là que la fraction complaisante de la race vaincue. Docile à la discipline imposée, elle se contente de s'asseoir et de se lever, de se taire et d'acclamer, à la manière des foules serviles. Ce chœur de figurants muets n'intervient donc que comme symbole de l'asservissement des Thraces et des velléités de justice légale du roi, dupe de sa prétendue civilisation (4). La masse des Thraces et des Grecs ne nous apparaît guère que dans les discours des deux groupes adverses, et l'analyse des caractères individuels nous a permis de nous faire une idée de la physionomie collective des deux peuples. Les Thraces nous ont été décrits de façon optimiste, non seulement par Orianthes, Arsinoé et Cotys, mais, à plusieurs reprises, par la reine; et même par Agathokles, à qui il arrive indirectement de faire leur éloge. Le roi, au contraire, les dépeint sous les couleurs les plus pessimistes, tandis qu'il réserve pour les Grecs son optimisme aveugle de néophyte. En revanche, la reine n'apporte à l'apologie des Grecs, ni l'enthousiasme morbide de son époux, ni l'imperturbable impassibilité de son conseiller : son cœur de mère, qui s'égare parfois lorsqu'il s'agit de son fils, rend sa critique plus perspicace et plus objective lorsqu'il ne s'agit que de ses compatriotes, et elle semble vouloir rejeter sur la race et la civilisation grecques tout entières la responsabilité de l'état maladif de son rejeton; tandis qu'elle admire et envie la vigoureuse santé du peuple thrace et du petit Thoas (5).

9. Au total, la préférence du poète pour les Thraces ne fait aucun doute et il a pris soin de nous en convaincre

(1) Cf. 67, 74, 76, 81 et 98. (2) 67 : Thrazier von hohem Stande und Griechen. (3) 81. (4) Cf. 69 et 120; cf. supra 28. (5) Cf. surtout la page 26 et supra 31-33, 45.

expressément en chargeant la Némésis de dégager, en quelque sorte, la résultante des forces en présence et de résumer l'idée générale de sa tragédie. Nous avons déjà indiqué ce point à propos de l'action de la pièce. Il nous faut, maintenant, préciser le symbolisme du personnage et d'une façon générale, caractériser l'emploi du merveilleux dans l'*Orientes*.

Au point de vue de la vraisemblance dramatique, l'intervention de la Némésis n'est guère défendable. Au prologue, elle fournit à Klinger un moyen par trop commode d'alléger son exposition et de nous préparer à recevoir sa doctrine morale. Il semble craindre que ses idées ne se dégagent pas assez nettement de la controverse et de l'action. D'autre part, il est évident que ce que sa thèse gagne en clarté, la tragédie le perd en intérêt, puisque, par deux fois, la Némésis anticipe sur les événements et nous analyse ses actions, avant de les accomplir (1). Enfin et surtout, elle représente au dénouement le *deus ex machina* odieux au spectateur moderne. On se demande ce que, sans elle, deviendraient Arsinoé et Thoas, malgré leurs menaces, si la Justice divine ne se manifestait au moment propice et ne foudroyait, dans les bras de sa mère, le petit Grec en faveur duquel le crime a été commis. « De tels procédés, déclare Mr Rieger, font que le drame cesse d'être un enchaînement d'actions humaines et passe dans la région du mystère » (2).

Il n'y a cependant qu'une contradiction tout extérieure et formelle entre ce dénouement transcendantal et la morale immanente de la pièce, de sorte qu'on peut blâmer le grossier expédient technique sans accuser le poète d'incohérence et condamner le fond même de son drame. Il est remarquable que les idées religieuses de tous les personnages ne sont qu'une sorte de projection extérieure de leurs convictions morales. *Orientes* nous déclare expressément que « sa destinée doit être son propre ouvrage » et nous dit que ses compatriotes n'ont d'autre foi que « le respect de la personne humaine, tel que la nature l'a mis dans leurs cœurs ». Nous avons montré com-

(1) Cf. 1-4 et 116-118. (2) Cf. 131 et *Klinger in seiner Reife*, 159.

ment son mysticisme sentimental se confond avec son culte de la vérité, de l'épée, de la nature, bref de toutes les divinités qu'il invoque (1). Agathokles ironise le dieu de la nature, mais il ne semble guère faire plus de cas des dieux grecs. Il les traite comme il traite les hommes, plutôt en moyens qu'en fins, utilisant la crainte qu'ils inspirent à d'autres, accommodant ses théories aux besoins variables de sa cause. Nous l'entendons, tantôt prêcher à la reine l'agnosticisme et l'autonomie qu'il pratique lui-même, tantôt feindre, pour frapper l'esprit du roi, le plus religieux des fatalismes : « Nous errons dans l'obscurité, et le destin se moque de nos intentions. Peut-être que l'œil qui seul voit clair dans ces ténèbres s'est servi de nous, pour te sauver, toi, et ce royaume. » En réalité, c'est lui, Agathokles, qui « se sert » des autres, et de la divinité comme de ses semblables. Ce qu'il adore, c'est sa liberté personnelle, et la passivité des rois lui sert de miroir (2). Le roi lui-même, après avoir abjuré les dieux de ses pères, ne semble respecter que les conceptions chimériques qu'enfante son cerveau. Son hellénisme est, comme nous nous sommes efforcé de l'établir, une déformation de sa cérébralité hypertrophiée, bien plutôt qu'une réelle conversion à une foi objective. Aussi n'hésite-t-il point à profaner l'autel aux pieds duquel Arsinoé implore la protection des dieux. Mais elle aussi ne commet-elle point une sorte de sacrilège en invoquant, au lieu des dieux thraces, ceux de ses ennemis ? (3). Au fond, aucun des personnages de ce drame ne croit en une autre divinité qu'en celle qui dort au fond de son propre cœur, en une autre destinée qu'en celle que préparent ses propres actes. Ou du moins, chacun projette dans le ciel une puissance en harmonie si parfaite avec sa nature intime que le conflit transcendantal du drame n'est que le reflet fidèle et l'expression symbolique adéquate du conflit immanent. Il serait injuste de rejeter la pièce sans autre forme de procès parmi les *Schicksalsdramen* puisque le destin qui y sévit n'est autre que le *ἔθως ἀνθρώπων διαίμων* du drame classique traditionnel.

(1) Cf. supra, 11, 16 et 25. (2) Cf. 23, 76, 78 et supra 39. (3) 126-127.

L'idée maîtresse de l'*Orientes* repose, nous l'avons montré, sur la morale dualiste et le *distinguo* fondamental, indiqué dans le prologue, entre l'Intelligence et le Sentiment. Il importe à l'auteur que, dans son drame, les bons soient récompensés et les méchants punis par la justice immanente telle que nous venons de la définir. Les « bons » sont, dans cette tragédie, les champions du cœur; les « méchants », les partisans de la raison pure (1). Abstraction faite du dénouement merveilleux, deux sanctions purement « historiques » assurent l'expiation : 1^o le roi est déjà puni, comme le fait très judicieusement, remarquer Mr Rieger, par le fait même de sa confiance illimitée en Agathokles, dont il est le jouet (2); 2^o le fils chétif de la Grecque est déjà condamné par la Nature; l'intervention de la Némésis ne vient que hâter sa mort et permettre au poète de ne pas sacrifier l'unité de temps ou, si l'on veut, de ne pas recourir à une mort subite, dont l'opportunité serait tout aussi suspecte que la foudre de la justicière, et moins poétique (3). Ainsi deux châtiments d'origine toute naturelle secondent l'action du remords chez les criminels, coupables d'avoir préféré l'intelligence au cœur et la civilisation à la nature (4).

La Némésis, dans l'*Orientes*, incarne donc, en dernière analyse, la foi mystique de Klinger concernant les rapports du moral et du physique. La débilité de l'héritier grec est le fruit symbolique de la civilisation morbide des Grecs et la punition de la perfidie et des intrigues du couple royal. Et, de même que le moral a sa répercussion sur le physique, inversement, la santé du corps entraîne celle de l'âme. Les peuples sains sont ceux qui restent en communion avec la nature et ne cherchent point à la dépasser en s'affinant. Les Thraces, qui vivent conformément à la nature, sont sains de corps et d'âme : leurs membres

(1) *Klinger in seiner Reife*, 159 et 160 : « hier das Walten einer verborgnen, hemmenden, strafenden Macht » ; cf. le texte (3, 5 et 10 et suiv.)

(2) *Klinger in seiner Reife*, 158.

(3) *Klinger in seiner Reife*, 159 : « Ohne die Figur der Nemesis war der Tod des Kindes eine durch die Natur vermittelte, und auch so eine von der Gottheit selbst ausgehende Vergeltung. »

(4) Cf. le second prologue, précédant le dénouement, 116-118.

sont vigoureux et leur cœur est noble et pur. D'une part, la Nature, l'Inconscient, le Sentiment; de l'autre, la Civilisation, le Conscient, l'Intelligence. La philosophie de la Némésis résume le Credo social du « Sturm und Drang » : l'homme est naturellement fort et bon, la civilisation, en même temps qu'elle l'affine, le corrompt et le rend malade et méchant. Le caractère individuel de la justicière est conforme à sa fonction : elle est, à la fois, inexorable et compatissante, elle gémit sur la mission qui lui est dévolue, elle ne l'exerce que contrainte par son père Jupiter (1). Ainsi la messagère divine elle-même complète la galerie de ces schèmes moraux, de ces personnages, tous représentatifs, à quelque titre, des doctrines et des tendances du « Sturm und Drang ».

Tel est le contenu, psychologique et symbolique, de ce drame, de valeur esthétique, certes, fort discutable, mais non négligeable au point de vue historique, plus intéressant par les caractères que par l'action et par les idées des personnages que par leur vérité dramatique. Nous pouvons déjà conclure de cette analyse que l'*Oriantes* est plutôt fait pour être lu que pour être joué (2). Il nous reste à l'expliquer, en lui assignant sa place dans l'évolution de Klinger et en indiquant ses sources ainsi que les influences littéraires qu'il révèle.

(1) Cf. p. 3, où elle demande pardon au « Licht der Welt » : « zürne mir nicht, gezwungen weil' ich hier » et p. 4 : « bey jedem Seufzer, bei jedem schauerlichen Gedanken, dehn' ich meine Flügel aus, dem Jammer, dem Frevel zu entschweben; doch mich fesselt des Mächtigen Befehl. » — La Némésis d'*Oriantes* est fille de Jupiter et de la Justice, cf. p. 2 : « meine Mutter, die Gerechtigkeit »; quelques lignes plus bas, elle s'appelle : « der Ewigkeit Tochter. »

(2) Cf. Rieger, *Klinger in seiner Reife*, 162 et notre *Avant-propos*.

CHAPITRE II

L'ORIENTES ET L'ÉVOLUTION MORALE DE KLINGER

I

Pour si détaillée que soit l'analyse précédente, elle ne saurait suffire à nous donner une idée exacte et précise de la pièce. Il est d'autant plus indispensable d'y ajouter l'étude historique que l'*Orientes* est l'un des derniers drames de Klinger. Et, de plus, l'auteur de l'*Orientes* n'est pas seulement poète dramatique; il a déjà à son actif trois romans dont il nous faudra tenir compte dans ce chapitre : l'*Orpheus*, de 1778 à 1780, le *Plimplamplasko* de 1780, et surtout *der goldne Hahn*, de 1783.

Tandis que l'édition de Francfort et Leipzig porte la date de 1790, la préface de la *Auswahl* indique (p. VIII) que ce drame fut imprimé en 1789. Rieger fait même remarquer (1) qu'il dut être écrit dès le début de cette année-là, car Klinger écrit à Schleiermacher, le 29 août : « Je te recommande ensuite, d'un auteur inconnu, le *goldner Hahn* et *Orientes*, le premier ouvrage, un roman et le second, une tragédie. Je ne sais si cette dernière a paru, je l'ai lue en Allemagne, en manuscrit, et tu reconnaitras aisément l'auteur; moi, je ne le connais pas » (2). Sur la foi de cette lettre, le drame aurait été composé, au plus tard, en 1781 ou en 1782, au cours du grand voyage que Klinger fit en Allemagne avec le grand-duc Paul de Russie; l'ouvrage aurait ensuite été remanié au moment de l'impression, en 1789. Mais Rieger ne peut se résoudre, à prendre au sérieux le passage en question de la lettre de Klinger à Schleiermacher et il estime qu'il ne s'agit « que

(1) *Klinger in seiner Reife*, 152. (2) *Briefbuch*, 10; cf. encore la lettre du 7 janvier 1790 à Schleiermacher : « *Orientes* kommt die Ostern heraus » *Briefbuch*, 12.

d'une sornette destinée à expliquer comment l'écrivain peut connaître l'ouvrage, encore inédit, dont il n'avoue pas la paternité » (1). L'hypothèse paraît d'autant plus plausible qu'elle est appuyée par les dates de la *Auswahl* : 1789, et de l'édition : 1790. L'étude des drames de Klinger de 1780 à 1790 va venir encore la confirmer.

Pour quelles raisons cette tragédie, déjà écartée par Klinger dans son *neues Theater*, en 1790, ne fut-elle point admise, non plus, par lui dans sa *Auswahl* de 1794, bien que, dans la préface de ce dernier recueil, il se décide à faire avou de paternité ? Il est peu vraisemblable que le bref compte-rendu de l'*Allgemeine deutsche Bibliothek* (2) ait suffi à déterminer l'auteur à garder l'incognito. Ce n'est pas la première fois, en effet, que Klinger se heurtait à l'hostilité de la critique (3), et on pourrait s'étonner de cette promptitude à sacrifier une œuvre dramatique à un article de revue défavorable. Et pourquoi se mettrait-il, alors, en contradiction avec lui-même en mentionnant expressément, avec d'autres de ses ouvrages, le titre et la date de celui qu'il tiendrait à désavouer ? Mais, d'autre part, et si l'auteur ne s'est point détaché de son œuvre, comment expliquer son demi-aveu, introduisant l'*Orientes* en quelque sorte en contrebande au nombre de ses pièces de théâtre, glissant, comme furtivement, un nom et un chiffre à la faveur de l'énumération de la Préface, alors que le poète pouvait reprendre intégralement le texte dans son anthologie ? Voici donc un drame qui ne paraît qu'un an après son achèvement, en édition séparée et sous l'anonymat ; l'auteur ne l'admet point dans son recueil de pièces contemporaines, il ne répare point cette omission quatre ans plus tard, et se contente alors d'une légitimation sommaire et timide, étant donné qu'il est bien improbable que des exemplaires de l'édition anonyme de Francfort et de Leipzig se soient égarés dans l'empire russe. Pourquoi ces multiples précautions ? « L'ouvrage, écrit Rieger, ne contient pas le moindre passage choquant, comme il s'en trouve pour expliquer suf-

(1) *Klinger in seiner Reife*, 161 ; cf. la note de notre *Avant-propos*. (2) Cf. supra, notre *Avant-propos*. (3) *Klinger in seiner Reife*, 174 sq : *Kritiken*.

fisamment des anonymités antérieures ou ultérieures du même poète » (1). Et le biographe ajoute qu'il faut chercher, cependant, les raisons de discrétion manifestement dans le contenu de la pièce : « La fable, transposée dans l'ancienne Thrace et à l'époque hellénique, est, en réalité, empruntée à l'histoire de la Russie du XVIII^e siècle; c'est l'histoire d'Alexis, le malheureux fils de Pierre le Grand. Elle transparait assez nettement pour qu'un auteur dans la situation de Klinger ait cru devoir conserver l'inognito » (2). On sait que, depuis fin septembre 1780 au service du grand-duc Paul, Klinger s'était engagé, en 1785, dans le « corps des cadets » et y avait commencé résolument cet apprentissage de la discipline « qui transforme le juvénile et insolent soldat de fortune en un fonctionnaire fidèle à son devoir, méprisant le bonheur et, par là même, le conquérant de haute lutte » (3). Nous étudierons, plus loin, la source à laquelle puise l'historien dramatique. Il nous suffit, pour l'instant, d'avoir précisé la date de la tragédie et les circonstances de sa publication.

II

Rieger a signalé les ressemblances et les différences entre l'*Orientes* et les œuvres de la décade qu'il termine. Mais ces rapprochements sont disséminés un peu au hasard de son chapitre et il nous paraît en résulter quelque confusion; d'autre part, le critique ne pouvait évidemment pas mettre en lumière, au point de vue particulier de l'explication de l'*Orientes*, les grandes lignes de l'évolution générale du drame de Klinger. Nous tiendrons donc compte de ses indications, tout en nous efforçant de les grouper et, si possible, de les compléter.

Réserveons, d'abord, la langue et le style, auxquels nous consacrerons une analyse spéciale, mais prenons acte, au point de vue de la date de l'*Orientes*, de la remarque de Rieger, constatant que « l'ouvrage porte

(1) Cf. pour les drames de jeunesse : *Klinger in der Sturm- und Drangperiode*, 61 sq. et 124 sq., pour les autres ouvrages la bibliographie de Sauer : *Stürmer und Dränger*, Sammlung Kürschner, I. Teil. Klinger und Leisewitz, Einleitung, XV sq. (2) *Klinger in seiner Reife*, 132; cf. *ibid* 188 et note.

(3) Cf. *Klinger in seiner Reife*, 73 sq. et en particulier, 83.

fortement l'empreinte de la période qu'ouvre la *Medea* et se différencie par la forme presque autant du *Konradin* que de l'*Elfride* (1). Or, il s'agit ici de la *Medea* de 1786, tandis que l'*Elfride* est de 1782 et *Konradin* de 1784. Autre fait, on le voit, à l'appui de l'hypothèse que nous venons de commenter, concernant la lettre à Schleiermacher.

D'autre part, Rieger relève certains points de contact entre *Orientes* et *Konradin*, dont il rapproche d'abord la technique simple, sans péripéties ni gradations (2). Le même critique insiste surtout, et avec raison, sur les affinités intérieures que nous allons analyser et il ajoute qu'à cet égard on serait tenté de placer l'*Orientes* entre le *goldner Hahn* et *Konradin*, c'est-à-dire entre 1783 et 1784 (3). Mais d'autres ressemblances de technique peuvent être notées entre *Orientes* et les dernières pièces du *neues Theater*, comme *Roderico* et *die zwei Freundinnen* (4). Quant aux affinités profondes, nous allons voir qu'il en existe également avec les drames de Klinger de date ultérieure. En ce qui concerne la *Medea*, Rieger ne se borne pas à signaler les rapprochements purement formels et superficiels : il établit, très judicieusement, un parallèle entre la Némésis dans l'*Orientes* et les Erinnyes dans la pièce de 1786; puis il compare les prologues de l'*Orientes* et le rôle du « Schicksal » dans *Medea* et montre qu'il s'agit bien, dans l'un et l'autre drame, de la même conception du merveilleux (5).

On découvre donc, en étudiant les rapports de l'*Orientes* avec les pièces antérieures, une série de données suscep-

(1) *Klinger in seiner Reife*, 161 : « es hat den pathetischen Stil, die gehobene Sprache (sogar mit poetischen Vergleichen S 39, 96), die vom *Konradin* fast so weit wie von der *Elfride* absteht, wenn auch der Dichter am 27. August 1790 meint, es « krieche mühsam fort », während *Medea* « mit der wärmsten Dichter-Wärme » geschrieben sei. »

(2) *Klinger in seiner Reife*, 159 : « es gleicht darin dem *Konradin*, nur dass nicht wie in diesem ein handlungsreicher erster Akt die übrigen durch seinen Gegensatz drückt; aber bis auf die den dritten Akt ausmachende Gerichtsverhandlung erstreckt sich die Ähnlichkeit. » (3) *Ibid.*, 161.

(4) *Ibid.*, 162 : « die Örtlichkeit ist, wie in *Roderico* und *die zwei Freundinnen* nur einmal und im allgemeinen angegeben, obgleich die Handlung wechselnde Räume im königlichen Palast voraussetzt (cf. supra, 6 et note 6).

(5) *Ibid.*, 159.

tibles d'éclairer la genèse de la tragédie de 1790, et si ces données remontent aux environs de 1783, elles s'étendent bien au delà, sur toute la période qui voit naître les drames du *neues Theater*. Mais cette conclusion ne saurait s'imposer avec plus d'évidence que si on l'établit au point de vue du schème même de l'action et de l'analyse des caractères.

Sans doute, on retrouve dans le roman écrit six ans plus tôt : *der goldne Hahn*, exactement le même sujet que dans l'*Oriantes*, bien que traité dans un tout autre ton, et les événements mystérieux et compliqués qui se passent en Circassie, chez le sultan Oraneia, annoncent de singulièrement près le thème de la tragédie qui se déroulera à la cour du roi de Thrace (1). Ce thème est le leit-motiv qui se retrouve dans tous les romans, où Klinger, comme l'observe fort justement M. Bossert, se sentait plus à l'aise que dans ses drames pour développer les dissertations morales qui lui étaient chères : « L'idée fondamentale, plus ou moins nettement énoncée, est toujours le contraste entré l'idéal et le réel, entre la nature et la société, entre la libre volonté de l'homme et l'injuste rigueur du destin. Ce qui manque, c'est un principe supérieur, conciliant les termes opposés » (2).

Quant au motif du conflit entre le père et le fils, il succède, dans l'œuvre dramatique de Klinger, à celui des frères ennemis, que le poète traite pour la dernière fois en 1780, dans *die falschen Spieler*. Incarné d'abord, en 1783, dans les personnages du comte Blumin et du comte Karl de la comédie *der Schwur*, l'antagonisme est repris sous une forme tragique dans *Damocles*, où Callias représente le fils révolté. Comme dans l'*Oriantes*, un prologue exprime l'idée de la pièce et la morale des deux tragédies ne diffère pas sensiblement (3). Enfin, dans *Roderico*, le conflit entre le père et le fils est, comme le fait remarquer Rieger, au centre même de l'action, avant de s'épanouir une dernière fois, dans l'*Oriantes*, sous une forme

(1) Cf. *Klinger in seiner Reife*, 161. (2) *Histoire de la littérature allemande*, 376. Sur Klinger romancier, cf. F. Prosch, *Klingers philosophische Romane*, Wien, 1882. (3) Cf. *Klinger in seiner Reife*, 152 et surtout 159-160.

nouvelle et grandiose (1). Le biographe eût pu mentionner encore, dès les premiers drames, la rivalité du prince Heinrich et de son fils aîné Charles, dans l'*Otto*, et les dissensions de famille de la tragédie de *Sturm und Drang* (2). Il reste à signaler également un certain nombre d'analogies secondaires entre l'*Orientes* et les pièces précédentes : les variations du motif du suicide, depuis *das leidende Weib* et les *Zwillinge* jusqu'à *Aristodymos*, *Damocles*, *Roderico* et la seconde *Medea* (3); dans les *Zwillinge*, les visions de Ferdinando, à rapprocher de celles d'Arsinoé, et le châtiment de Guelfo criminel, exécuté de la main même de son père; dans *die neue Arria*, le poignard de Solina, symbolique au même titre que l'épée d'*Orientes*, l'emprisonnement de Julio, l'entretien du couple héroïque, en tête à tête au cachot; dans Grisaldo, l'apologie de Brigliador, rappelant la prédilection du prince et du peuple thrace pour les nobles coursiers et, à l'instar de la scène où *Orientes* mêle ses déclamations exaltées à la grande voix des éléments déchaînés, celle où le roi des Sarrasins leur crie sa douleur; dans *Stilpo*, la mort de frère Rinaldo, victime, comme *Orientes*, d'un meurtre légal; dans *Prinz Seidenwurm*, maint trait satirique dirigé contre le despotisme, l'emprisonnement de l'héritier légitime, les lamentations de sa mère, le conflit, tout symétrique par rapport à celui de l'*Orientes*, du droit d'aînesse et du droit que confère le referendum populaire au plus méritant des compétiteurs, l'antithèse, incarnée par le poète Stumpf

(1) *Ibid.*, 152. Il convient de faire dans *Roderico* la part de l'ésotérisme. Rieger indique lui-même (p. 141) les allusions à l'histoire de Russie, à l'entente de Catherine et de Potemkin contre le grand-duc héritier. L'antagonisme du drame dissimule donc, en réalité, un conflit entre mère et fils. La cryptographie même constitue toutefois une analogie de plus entre cette dernière pièce et l'*Orientes*.

(2) Cf. *Klinger in der Sturm- und Drangperiode*, 40 et 190.

(3) La mort de von Brand sur la tombe de sa bien-aimée n'est qu'un geste de désespoir d'amour; dans l'entretien entre Grimaldi et Guelfo, nous avons une apologie philosophique de la mort volontaire, qui libère des passions et des souffrances; dans *Aristodymos* enfin, puis *Damocles*, *Roderico* et *Medea auf dem Kaukasos*, le suicide apparaît comme dernier terme d'un développement rigoureusement dramatique, comme l'inévitable conséquence d'un caractère irréductible (cf. *Klinger in der Sturm- und Drangperiode*, 50-57 et 94; *Klinger in seiner Reife*, 115-116, 136 et 171).

et le général Bonze, du sentiment et de l'intelligence; dans *Roderico*, enfin, les dissertations destinées à définir la psychologie du tyran (1).

Le biographe s'est, de même, contenté de noter les ressemblances et les différences essentielles entre les personnages du drame qui nous occupe et ceux des pièces immédiatement antérieures. Il montre Orianes injustement persécuté comme Conradin, et innocent comme Damocles et Roderico. « Cependant, remarque Rieger, il convenait que le fils de la nature n'eût point une morale absolument identique à celle des héros vertueux des dernières pièces, mais manifestât une vigoureuse et saine sauvagerie ». De même que Damocles et Roderico préférèrent subir les pires injustices, plutôt que de commettre ou de tolérer la moindre faute et font le sacrifice de leur vie, convaincus que la vertu n'a qu'à paraître pour assurer sa puissance et sauvegarder l'existence du monde moral », nous avons vu comment Orianes se démène (2). Ces rapprochements sont insuffisants pour nous, d'abord, parce qu'ils laissent de côté la majorité des œuvres antérieures de Klinger, et surtout parce qu'ils ne rendent pas compte de l'évolution du type de Stürmer que le poète élabore en lui-même et objective dans son théâtre, depuis l'*Otto* jusqu'à l'*Orianes*. Cette mise au point a été excellemment faite pour les pièces qui précèdent le *Simone Grisaldo*, à savoir : *Otto*, *das leidende Weib*, *die Zwillinge*, *Pyrrhus* et *die neue Arria* (3). Nous renverrons donc à cette étude pour la caractéristique d'*Otto*, de Franz, de Guelfo, d'Achilles et de Julio (4). Mais le *Grisaldo* ne jalonne qu'une première étape : la courbe de l'individualisme du Stürmer y atteint son apogée, c'est-à-dire le point où, pourrions-nous dire, en parodiant le vers classique : « monté sur le faite, il

(1) Cf. *Kl. in der Sturm- und Drangperiode*, 93, 96, 117, 140, 207, 273, 314-315 ; *Kl. in seiner Reife*, 140-141.

(2) *Kl. in seiner Reife*, 155-156, et supra, notre analyse du caractère d'Orianes.

(3) Cf. Vermeil, *le Simone Grisaldo et l'évolution morale de Klinger*, op. cit., 45-79.

(4) Cf. aussi pour *die neue Arria*, l'étude de M^{me} Barasch-Haas, op. cit. 61 et pour tout ce groupe de pièces : *Kl. in der Sturm- und Drangperiode*, en particulier, les pages 39-40, 53, 90, 92, 94, 97, 107, 129, 138-139.

aspire à descendre ». Il est, d'une part, incontestable que, selon l'expression de Rieger, « les folies y sont poussées encore plus loin » que dans *die neue Arria* et, sur ce point, il n'y a rien à retrancher ni à ajouter au portrait du « Kraftgenie » qu'esquisse son confrère français (1). D'autre part, on peut remarquer que, plus encore que le héros principal, ses comparses Curio et Bastiano incarnent, en ce qui concerne l'inspiration, les excès de la passion déchaînée, et font abus, à n'envisager que la forme, d'expressions où l'exagération et l'exaltation sont manifestes, tandis que, chez Grisaldo, douceur, modération et retenue font partie intégrante de la personnalité héroïque. Ne serait-ce pas que, déjà, sous l'influence de Goethe, le poète s'assagit et s'apaise (2)? Nous aurons à préciser la question.

Klinger ne s'amende, en tout cas, ni définitivement, ni même pour bien longtemps, puisque, dès la pièce suivante, la « Kraftgenialität » se remet à faire parler d'elle, au point que le titre de l'œuvre sert à désigner l'époque et le mouvement tout entiers : *Sturm und Drang*. Karl Bushy (Wild) a perdu la « Grisaldische Sanftmut » et le Feu, son ami, partage à l'avance les défiances d'Orientes contre la raison pure et sa dialectique, se complait « à rêver au lieu de penser »; Blasius, enfin, incarne un troisième avatar du Stürmer dans cette pièce éminemment subjective d'inspiration et de forme et pour laquelle Klinger avait une prédilection (3). Il y a plus de bon sens et de modération dans *Stilpo und seine Kinder*, mais *der verbannte Göttersohn* se propose de nous représenter « la carrière du génie sur terre » et le personnage de Dios offre mainte analogie avec le caractère d'Orientes (4). Cependant, les œuvres suivantes manifestent un certain progrès vers la mesure et l'objectivité : dans *der Derwisch*,

(1) Cf. Rieger *Kl. in der Sturm- und Drangperiode*, 129, et Vermeil, op. cit., 18-32.

(2) Cf. *Kl. in der Sturm- und Drangperiode*, 138-139 et les lettres du 27 mai 1776 à Kayser et du 16 juin 1776 à Schleiermacher.

(3) Cf. *Kl. in der Sturm- und Drangperiode*, 191, 195, 197, 205 et lettres XXIX, XXX et XXXIII.

(4) Cf. *Kl. in der Sturm- und Drangperiode*, 234-235 et lettre XXXVI.

la Rusé triomphe de la Puissance, et pourtant les charlatans et les mystificateurs sont finalement démasqués; dans *Prinz Seidenwurm*, le couple de Bambino et de la fée Canzane nous annonce celui d'Orientes et d'Arsinoé, couple idéal en lequel s'épanouissent, de façon à se compléter, les plus belles qualités de l'un et de l'autre sexe : la force souveraine de l'homme, la douceur fidèle de la femme. La conversion de Plimplamplasko est symbolique et marque un tournant : désormais, le poète sera capable de se détacher de ses héros favoris et de représenter le « Kraftgenie » sans s'identifier à lui; c'est ainsi que, dans *die falschen Spieler*, il le désarme, le fait patauger (1). L'Edgar d'*Elfride* n'est guère qu'un Don Juan banal et un tantinet ridicule, bourreau des cœurs (2). Il faut, toutefois, arriver au roman *der goldne Hahn* pour découvrir une incarnation de héros vraiment parents de ceux de l'Orientes, c'est-à-dire plus mûrs, plus raisonnables aussi, plus proches de l'entité morale et philosophique que les personnages essentiellement fantaisistes des premiers drames. Fanno et Rose peuvent se dire « enfants de la Nature » et sont, nous le verrons, disciples de Rousseau, au même titre qu'Orientes et Arsinoé. Le Branka du *Günstling* est à mi-chemin entre la maîtrise agissante de Grisaldo et la maturité quelque peu verbeuse d'Orientes (3). Dans *Medea in Korinth*, enfin, le « Stürmer » continue à s'apaiser : l'héroïne peut être considérée comme l'« Überfrau », victime de sa nature anormale, excessive, démoniaque, et, de même que Faust, l'Übermensch, réduit finalement ses ambitions et se résigne, en somme, à une palinodie, de même Klinger, en campant face à une Médée en dehors et au-dessus de l'humanité un Jason simplement humain, veut nous indiquer par là, plus modeste et plus accessible, son nouvel idéal (4).

En ce qui concerne le roi de Thrace, Rieger néglige

(1) Cf. *Kl. in der Sturm- und Drangperiode*, 207 sq., 234-238, 290-300, 309 sq.; *Kl. in seiner Reife*, 10-18. Rieger note encore, à propos du prince Heinrich von Kastilien dans *Konradin*, la même objectivité dans la caractéristique du « Kraftgenie », cf. *Kl. in seiner Reife*, 64.

(2) Cf. *Kl. in seiner Reife*, 37 sq. (3) *Ibid.*, 58 sq. et 87. (4) *Ibid.*, 97-99, 101-102.

encore les analogies antérieures au *neues Theater* : il ne rappelle ni *die neue Arria*, où nous voyons le vieux gentilhomme arriviste Guelfo désavouer son fils, ni *Prinz Seidenwurm*, où nous est présenté un roi peu belliqueux, et, à l'encontre du roi de Thrace, sceptique à l'endroit des réformateurs, mais, comme lui, contempteur convaincu de la plèbe (1). Le biographe se contente de signaler les ressemblances frappantes entre le roi de Thrace, d'une part, Karl von Anjou dans *Konradin* et le roi d'Espagne dans *Roderico*, d'autre part. Les torts du premier paraissent en partie atténués par sa foi sincère en sa mission civilisatrice, de même que le fanatisme religieux s'allie à l'ambition politique de Karl von Anjou. L'idéalisme sanctifie, en quelque sorte, la raison d'Etat, qui légitime, dans une certaine mesure, un forfait aussi noir que celui de Karl et concilie quelque indulgence au père d'Orientes, tandis que nous n'en accordons aucune au meurtrier de Konradin. C'est cette illusion, altruiste et généreuse peut-être, en partie, de servir les intérêts de son peuple, qui distingue le roi de Thrace du roi d'Espagne. Les deux pères ont en commun leur haine aveugle du fils rebelle et aussi leur faiblesse, humaine et sympathique, pour la femme à laquelle l'un et l'autre ont associé leur destinée, le premier, en élevant la Grecque au rang d'épouse puissante et honorée, le second, en demeurant fidèle à sa maîtresse (2). Deux autres pièces du *neues Theater* pourraient fournir aussi quelques rapprochements : *Aristodymos* qui nous montre également un caractère sans complication, tout d'une pièce, et *Damokles*, où paraissent déjà les motifs de l'action judiciaire, du peuple soutenant le souverain contre l'accusé, et même celui des coups de tonnerre symboliques (3).

Enfin le biographe omet de rattacher à leurs antécédents, dans le théâtre de Klinger, les personnages de la reine, d'Arsinoé, de Cotys et de Thoas. A considérer d'abord la reine, rapprochons : le personnage d'Amalia et ses préférences pour son plus jeune fils, non point disgracié

(1) Cf. *Kl. in der Sturm- und Drangperiode*, 90-92, 251-252, 317.

(2) *Kl. in seiner Reife*, 131, 136-137. (3) *Ibid.*, 119, 121-122.

de la nature; comme le petit Grec, mais mis en état d'infériorité par un coup du sort (1); dans la *neue Arria*, cette Rosaline qui éprouve pour son époux malade la même pitié passionnée que la reine de Thrace pour son fils (2); dans *Stilpo und seine Kinder*, Antonia, qu'on la considère comme épouse ou comme mère (3); dans *Prinz Seidenwurm* le rôle de la fée Canzane, qui a raison de la vigueur de Bambino, de même que l'astucieuse reine de Thrace ruine la puissance de son époux (4); dans *Elfride*, la faiblesse de l'héroïne principale que, non point la tendresse maternelle, mais bien l'affection conjugale empêche de réaliser le type de la « Tugendheldin »; enfin, dans les pièces du *neues Theater*, les personnages de Lysandra, d'Arate, de la reine de *Roderico* et de la Julie des *Zwo Freundinnen* (5). On trouverait aussi l'équivalent du caractère d'Arsinoé dans les personnages féminins des premières pièces de Klinger; mentionnons seulement l'Adelheide de l'*Otto*, les « femmes fortes » de la *neue Arria*, en première ligne Solina, et l'Almerine du *Grisaldo* (6). Plus tard, nous rencontrons dans *Damokles* le couple de Callias et d'Antiope, analogue à celui d'Oriantes et d'Arsinoé et, dans *Roderico*, Elise, dont le nom est celui de la fiancée de Klinger, semble bien incarner, de même qu'Arsinoé, son idéal féminin (7).

Rieger se contente d'esquisser sommairement la généalogie du personnage d'Agathokles dans les drames antérieurs de Klinger. Il se borne à le comparer au duc, dans *Roderico*, pour son intellectualisme ambitieux et tyrannique, et à l'en distinguer par un prétexte honorable, son prétendu dévouement à la cause hellénique (8). Abstraction faite des réserves que nous avons cru devoir formuler sur ce dernier point, il nous semble qu'il faut remonter encore

(1) *Kl. in der Sturm- und Drangperiode*, 91.

(2) *Ibid.*, 110 sq. On pourrait rapprocher, également, dans la même pièce, un trait de la psychologie du prince Galbino : son estime pour la valeur de ses adversaires; cf. *ibid.*, 121. (3) *Ibid.*, 209-211.

(4) *Ibid.*, 275 et *Kl. in seiner Reife*, 34 sq.

(5) *Kl. in seiner Reife*, 115, 124, 129, 131-2, 135, 148.

(6) Cf. *Kl. in der Sturm- und Drangperiode*, 41, 111, 130; Barasch-Haas, op. cit. 75 sq.; Vermeil, op. cit. 42-43.

(7) Cf. *Kl. in seiner Reife*, 119, 129, 138, 145; on pourrait rapprocher encore le personnage d'Amalia dans les *zwo Freundinnen*, cf. *ibid.*, 148.

(8) *Ibid.*, 132, 157.

jusqu'aux premières pièces pour découvrir les premières ébauches (1). Mais c'est au *Simsons Grisaldo* qu'on peut s'arrêter pour y rencontrer, dans l'antithèse Grisaldo-Bastiano, le motif du favori qui abuse de la confiance de son souverain, tandis que l'être d'élite qui en serait digne est disgracié (2). Pour ne pas insister sur les comparses qui, dans les pièces suivantes, offrent quelques traits de ressemblance avec Agathokles (3), contentons-nous de mentionner que, neuf ans plus tard, Klinger développe cette antithèse et en fait le sujet même de son *Günstling*, où il oppose aux mérites méconnus de Don Brankas les intrigues perfides de Don Diego (4). Enfin, il ne serait pas sans intérêt d'opposer à la conception que se fait Agathokles de la nécessité l'idée qu'en a Tisis dans *Aristodymos* et de rapprocher de l'entente d'Agathokles et du roi de Thrace la partie liée entre le roi et le grand-prêtre dans *Damokles* (5).

Rien de plus aisé, encore, que de remonter, à partir du petit Thoas, la galerie klingérienne des enfants, en passant par ceux de la première *Medea* jusqu'au trio des fils de Pyrrhus, aux *Zwillinge* et aux célèbres scènes d'enfants de *das leidende Weib* et de l'*Otto* (6). Quant à Cotys, on pourrait en rapprocher Pasquino de *die neue Arria* et Ballona dans *Grisaldo*; dans cette dernière pièce, Malvizino offrirait aussi quelques traits de ressemblance; dans *Sturm und Drang*, il faudrait noter la sagesse providentielle du vieux Bushy; dans *Stilpo*, la loyauté des confidents : Anselmo et der Gärtner; dans *die zwei Freundinnen*, enfin, la femme de chambre Mariane a quelque chose du pédantisme vigilant de Cotys. Il n'est pas jusqu'à l'invisible roi des Scythes qui n'ait été, en quelque sorte, préformé dans les pièces du *Theater* (7).

(1) Graf Normann dans *Otto*; Grimaldi dans *die Zwillinge*; Drullo et Ludovica dans *die neue Arria*, cf. *Kl. i. d. S. u. D.*, 39-41, 90 et 111. 2° Cf. Vermeil, op. cit., en particulier p. 20 sq. et 36-39. (3) Ali, dans *Orpheus*, utilise astucieusement la situation de Bambino; Harlequin, dans *Prinz Seidenwurm*, est encore un type d'arriviste intrigant et peu scrupuleux; ajoutons encore le Grec Baluzzo dans *die falschen Spieler* et Ritter Estok dans *Elfride*; cf. *Kl. i. d. S. u. D.*, 247, 295-297, 311; *Kl. i. s. R.*, 37. 4° Sans doute, le personnage historique de Potemkin a contribué à l'inspiration du *Günstling*; cf. *Kl. i. R.*, 88-91. (5) Cf. *Ibid.*, 117, 119, 122-123. (6) Cf. *Kl. i. d. S. u. D.*, 39, 42-45, 52, 54, 90, 108; *Kl. i. s. R.*, 99. (7) Dans *Otto*, le Bischof Adelbert offre son aide à Karl, fils aîné du duc; dans *die neue Arria*, la duchesse en fuite est soutenue par le roi et par son peuple; cf. *Kl. i. d. S. u. D.*, 39 et 117.

III

Il serait toutefois inexact de considérer l'*Orientes* comme une sorte de mise au point synthétique où Klinger aurait repris et organisé un certain nombre de ses leit-motifs favoris et passé en revue la plupart de ses personnages typiques. Si la psychologie des héros de ses pièces antérieures n'est nullement venue s'absorber intégralement dans celle des protagonistes et comparses de son *Orientes*, c'est que la nouveauté de cette tragédie, par rapport aux précédentes, est de n'être pas purement psychologique et, par répercussion seulement, moralisante, mais, bien au contraire, en première ligne et très nettement doctrinale. L'individu héroïque n'y est plus au premier plan qu'en tant qu'il s'y fait porte-parole de l'auteur et champion d'une thèse de sociologie. On ne saurait donc, pour reconstituer la genèse de ce drame, négliger d'analyser les pièces du *Theater* au point de vue de l'évolution des idées de Klinger et de sa doctrine philosophique. Le biographe s'en tient à en rapprocher les pièces de la dernière période, comme *die zwei Freundinnen* et *Roderico*, sans se départir jamais du parallèle psychologique (1), alors que, par son contenu idéal, ce drame n'est point seulement représentatif du *Sturm und Drang* et curieux à étudier uniquement au point de vue historique, mais riche d'aperçus portant alors en germe l'avenir et par là, dans une certaine mesure, moderne.

Telle formule de l'*Orientes* exprime à l'avance, et presque dans les termes mêmes dont Bismarck se servira, l'antithèse de la Force qui prime le Droit (2); tels apophtegmes de l'*Orientes*, concernant la dignité de la personne humaine et le prix de la vérité, dépassent en puissance expressive la région kantienne et ne paraîtraient point « retarder » sous la plume de Nietzsche (3). Le

(1) Cf. *Kl. in seiner Reife*, 159 sq. Il compare le roi de Thrace de l'*Orientes* au roi de *Roderico*, la reine à la maîtresse, Agathokles au duc, et montre que l'art de Klinger sait pourtant éviter le reproche de monotonie.

(2) Cf. supra 26 et note 1.

(3) Cf. à *Orientes*, 49, ligne 7 sq., le passage où Orientes donne au petit Thoas, en somme, le fameux conseil nietzschéen : « Werde, der du bist »; cf. *Orientes*, 107 sq.

mysticisme de cette tragédie est bien l'étrange et très moderne amalgame de réalisme et de romantisme qui caractérise la mentalité de l'Allemagne d'aujourd'hui (1). Sans doute il y a, à l'arrière-plan de la tragédie, l'antagonisme, immortalisé par le drame antique, de la loi formulée par la raison, inscrite dans les codes et de la loi non-écrite, mais innée et vivante au cœur. Mais le héros de Klinger ne se contente pas, comme l'héroïne de Sophocle, d'opposer au destin adverse une résistance passive. Il est tout près de nous par son tempérament de révolté et son ardent agonisme. Il va jusqu'à faire pacte avec l'étranger pour combattre son père et sa patrie. Il n'est nullement convaincu, comme Roderico ou Damoklès, que la vertu n'a qu'à paraître pour triompher et qu'il vaut mieux subir la pire des injustices que d'en commettre la moindre. « L'homme n'est jamais forcé de mal faire » dit Orientes à son fils (2), mais, s'il parle ainsi, c'est qu'il a lui-même défini le mal et il affirme avant tout le sentiment de sa force. Un moment du dialogue entre la reine et le favori montre l'antithèse bien moderne de la morale traditionaliste et de l'impérialisme amoral (3). On songe de temps à autre au « struggle for life », au « Gewalt über Recht », à la « Herrenmoral », bref aux notions les plus courantes de notre éthique d'aujourd'hui.

A ce mouvement d'expansion du moi correspond une réaction, un effet de concentration et, si l'on peut dire, de systole. Les progrès que l'auteur du *Grisaldo* avait déjà réalisés dans ce sens, l'auteur de l'*Orientes* les continue et il perfectionne en lui cet apprentissage de l'*ἐπικρατεῖν διανοοῦν* de la sagesse antique, ce sens des limites dont le prince du classicisme allemand a pu dire qu'il était l'indispensable condition de toute maîtrise. Cette constatation a déjà été faite, d'une façon qui dispense d'y revenir, pour les pièces antérieures au *Simsons Gri-*

(1) Cf. *Orientes* passim, et en particulier p. 79, 87, 103 et 112. l'apologie de la Vérité et parallèlement la définition de la Force : *Orientes*, 111-112.

(2) p. 109.

(3) p. 22 : Königin : « früh erfuhr'ich, dass man in äusserer Grösse nur durch Verlust des inneren Guten wachse ». Et Agathokles réplique (p. 33 : « der erste Ruf des Herzens ist Selbsterhaltung... Das seltns Glück, gross und immer gut zu seyn, ist ein Wunsch, den das Schicksal keinem zugesteht. »

saldo (1). Du *Grisaldo* à l'*Orientes*, on peut noter plus de discrétion, peut-être, dans la caractéristique (comparer, par exemple, au portrait d'*Orientes*, tel que nous l'avons esquissé, celui de *Grisaldo*) (2) et, s'il n'y a pas plus de modération dans l'âme du héros principal, on peut se demander dans quelle mesure le poète se solidarise avec lui. *Orientes* lui-même est un « *Stürmer* » pur-sang, comme *Grisaldo*. C'est, dans les deux pièces, le même type de héros, de « *Kraftgenie* » qui nous est présenté, mais dans deux situations totalement différentes, l'un à l'apogée de la gloire et du triomphe, l'autre exposé à tous les coups de l'adversité. A ces destinées diamétralement opposées correspondent les attitudes extrêmes d'une même personnalité géniale : modeste dans le bonheur, fièrement raidie devant l'épreuve. Ainsi le « *Trotz* » d'*Orientes* n'est que la contrepartie agonale de la « *Grisaldische Sanftmut* ». Dans la première posture, le *Stürmer* nous était montré, en quelque sorte, au repos ; dans la nouvelle, au contraire, il nous est présenté en pleine action. Mais n'y a-t-il pas, entre les deux pièces, d'autre différence que le passage de l'étude statique à l'étude dynamique d'un même type ? Ce type est resté identique à lui-même, mais le regard qui le scrute, après treize ans d'expériences, a peut-être plus de pénétration. Aussi, tandis que le *Grisaldo* incarne, à n'en pas douter, l'idéal klingérien et symbolise, en une naïve et enthousiaste apologie, le génie du Goethe de Weimar (3), il est permis de supposer que Klinger, disgracié et loin de son maître, a voulu d'abord esquisser une protestation en faveur du « génie méconnu », mais qu'en fait l'auteur dépasse maintenant son héros et traite son sujet avec une certaine objectivité. Son indifférence plus grande, son manque d'élan expliquent, à notre avis, le caractère « construit », artificiel, de sa tragédie et l'aveu significatif de Klinger, se plaignant de son « allure pénible » (4). D'autre part, les conflits sentimentaux se sont simplifiés ; il n'y

(1) Cf. Vermeil, op. cit., le chapitre : le *Simsons Grisaldo* et l'évolution morale de Klinger. (2) Vermeil, 18-19. (3) *Ibid.*, 89-90. (4) Voir *Briefbuch*, 17 et supra 57 et note 1.

a plus de « problèmes » d'amour sensuel, d'amour héroïque, d'amour normal, mais seulement le fait de l'amour légitime et régulier. Il y avait déjà, dans la personnalité héroïque de Simsone, à côté des puissances de développement et de conquête, une force de régulation et de mesure (1) dont Orientes semble, en quelque sorte, chargé de faire prospérer le legs. Aussi ne le voyons-nous pas se déchirer lui-même ni entrer en rivalité avec des êtres qui l'aiment. En se soumettant pleinement à la règle du mariage, il a fait, pour une bonne part, sa paix avec la société. Mais c'est pour reporter plus loin, et de plus belle, toutes ses ardeurs combatives contre elle; il n'envisage plus seulement l'individu considéré en lui-même, ni le groupe familial, mais bien la société, sous une forme infiniment plus complexe et plus large : l'Etat. Entre le *Grisaldo* et l'*Orientes* il y a toute la distance du Klinger de 1776 à celui de 1790.

Certes, les thèmes chers au « Sturm und Drang », l'héroïsme, l'amitié, le cœur opposé à la raison, tiennent, nous l'avons montré, encore une large place dans l'*Orientes* (2), mais il est incontestable qu'ils ne se développent plus au même plan que dans les premiers drames, et que l'auteur a évolué. Il semble avoir moins foi dans les hommes et davantage dans les idées; ses expériences personnelles paraissent l'avoir détourné de l'expérimentation et ramené des tâtonnements du pragmatisme à la solide rampe des grands principes généraux. Orientes conserve de l'amitié, par exemple, l'idée la plus haute mais, en fait, ses amis d'enfance le lâchent et le trahissent, alors que, dans *Otto*, nous était décrite, en la personne du docteur, une incarnation parfaite de l'ami idéal et que, dans *das leidende Weib*, nous voyions un être dépravé réhabilité par son attachement fidèle à un compagnon favori (3). Même conversion du poète en ce qui concerne les liaisons amoureuses. On a pu, sans doute, soutenir avec raison que *das leidende Weib* est une pièce morale,

(1) Cf. Vermeil, 32 sq. (2) Cf. p. 39, le portrait du « Löwe »; p. 77, l'expression « Freund meiner Jugend », l'antithèse « Pflicht-Herz » et tout notre chapitre I. (3) Cf. *Kl. in der Sturm- und Drangperiode*, 53, 55-56.

que la femme coupable meurt, le cœur brisé, et que son séducteur se suicide, tandis que le Geheimrat, son gendre et son fils, vertueux époux et pères, trouvent tous trois leur récompense dans leur bonheur domestique (1). Il n'en est pas moins vrai que le poète y montre trahie la fidélité conjugale, tandis qu'il y fait une apologie de l'amour libre en exaltant le couple Franz et Julie. Dans le fragment dramatique suivant, Pyrrhus abandonne son épouse et tombe amoureux de Bircenna la servante (2). Dans *die neue Arria*, Julio et Solina sont encore des amants libres (3). La courbe morale remonte bien dans le *Grisaldo*, mais le mariage y demeure considéré comme solution particulière du problème de l'amour (4), et la lecture du *System der Natur* de Holbach, l'exemple de Goethe à Weimar et certains de ses écrits n'étaient point faits pour assagir le fougueux disciple, aussi prompt à concevoir en théorie les émancipations extrêmes qu'à les mettre résolument en pratique (5). La fantaisie *Prinz Seidenwurm* marque à ce point de vue plutôt un recul par rapport au *Grisaldo*, et les personnages du *Schwur gegen die Ehe* ne croient guère à la vertu féminine (6). Dans *Oriantes*, par contre, elle n'est même plus discutée ni mise en cause. C'est que dans l'intervalle, en 1788, Klinger s'est marié et, dans le portrait que nous fait le poète de la fidèle Arsinoé, on peut voir un hommage de reconnaissance de l'homme à la compagne récemment installée à son foyer (7). Sans doute, le bonheur qu'il goûte auprès d'elle n'a point l'exaltation de la félicité jadis rêvée lors de ses fiançailles de Vienne, si tragiquement suivies de la mort subite de la bien-aimée, mais il retrouve, du moins, dans le mariage la paix du cœur, ce

(1) *Ibid.*, 50, 54, 58, 70.

(2) Cf. *Ibid.*, 109 et *Oriantes*, 74. On ne trouve qu'une allusion laconique à la mère d'Oriantes « morte de douleur », bien que, nous le verrons plus loin, le modèle historique ait été une épouse répudiée.

(3) Cf. M^{me} Barasch-Haas, op. cit., 89.

(4) Cf. Vermeil, op. cit., 91-114.

(5) Cf. *Kl. in der Sturm- und Drangperiode*, 141-142, 190, et *Briefe* XIV, XVII, XVIII et XX.

(6) *Kl. in der Sturm- und Drangperiode*, 249. et *Kl. in seiner Reife*, 42-48.

(7) *Kl. in seiner Reife*, 143-147.

calme et cette égalité d'humeur qu'il puisait autrefois uniquement dans l'affection de sa mère, de ses sœurs et de ses amis d'enfance et de jeunesse (1).

L'imagination et la sensibilité de Klinger, que ne sollicitent plus les mêmes enthousiasmes qu'à l'époque de ses premiers drames, reportent leur ardeur sur d'autres problèmes. Rationaliste, à présent, et d'une sagesse toute bourgeoise quant à la conception de l'amitié et de l'amour, il semble bien que le Stürmer se soit dédommagé par des spéculations mystiques ou sociologiques. Rieger remarque judicieusement que le merveilleux gagne du terrain de *Medea in Korinth* à *Oriantes* et d'*Oriantes* à *Medea auf dem Kaukasos* (2). Mais c'est surtout dans le domaine politique et social que la fantaisie du poète se donne maintenant libre cours.

Certes, dès ses premiers drames, il est aisé de découvrir les directions qui devaient aboutir aux théories de l'*Oriantes*. La *neue Arria*, comme le *Hofmeister* de Lenz, montre le danger des modes du bel esprit pour la santé morale de la femme; Klinger y donne raison au magister qui flétrit la frivolité littéraire de son temps et oppose aux jeux pervers des dilettantes la sincérité de sentiment d'une œuvre comme le *Laocoon* (3). Dans *Pyrrhus* nous voyons les musiciens et les danseuses du roi de Macédoine congédiés au moment de la guerre contre Lysimache (4). Quant à l'auteur de *die neue Arria*, le critique lui fait un reproche capital « de toujours faire du sentiment et de ne jamais penser » (5). Cependant, nulle part, Klinger n'aborde de front le problème sociologique et ne le traite aussi systématiquement que dans l'*Oriantes*. Il y met au point ses opinions, prend délibérément parti, cesse de flotter entre l'optimisme et le pessimisme, et met, une bonne fois pour toutes, aux prises la civilisation et la nature, les forces de despotisme et de hiérarchie et les aspirations à l'état d'indépendance autonome que de nos jours on a dénommé autarchie. De deux points de vue opposés,

(1) Cf. *ibid.*, 10-19 sq.; 32 sq. et lettres du 29 août 1789 et du 2 avril 1818.

(2) *Kl. in seiner Reife*, 159; 165 sq.

(3) *Kl. in der Sturm- und Drangperiode*, 50, 53.

(4) *Ibid.*, 108. (5) *Ibid.*, 127 sq.

Oriantes et Agathokles formulent la même sentence et déclarent que ce qu'on appelle civilisation n'est qu'une façade caduque lorsque l'intelligence entreprend de faire table rase d'une originalité vigoureuse et d'édifier ses constructions sur des plans improvisés et arbitraires (1). De plus, le père et le fils, dont les projets de réformes s'inspirent de méthodes diamétralement opposées, ont en commun, nous l'avons vu, leur tempérament excessif, mais d'autre part, aussi, un sens impérieux de la règle et de la discipline. On peut même dire qu'ils ne les dépassent que par le zèle et l'élan même qu'ils mettent à les appliquer. Car, au fond, ce que le roi de Thrace veut saper de sa « lourde hache », c'est l'esprit de rébellion ; ce qu'il rêve d'établir, c'est l'ordre — et de son côté, Oriantes n'aspire qu'à un ordre qu'il conçoit supérieur au précédent, celui que n'impose aucune autorité transcendante et despotique, mais que réalise un effort immanent et spontané. « Que celui qui veut former des hommes commence par lui-même » (2). Il ne croit point au succès des révolutions violentes, mais attend toute amélioration profonde et durable du cours normal et organique de l'évolution et il reproche au roi son père de vouloir récolter aussitôt après avoir semé (3). Disposition d'esprit remarquable au cours même de la Révolution française, alors que manquait tout à fait à Klinger ce recul qui, quelques années plus tard, permettra à Goethe d'embrasser d'un seul regard toute une période historique et d'en dresser le bilan (4).

Nous constatons, en somme, à propos de l'*Oriantes*, tant dans l'individualisme de Klinger que dans sa doctrine sociale, toute une série de tendances hétérogènes et parfois antithétiques. L'idéalisme dualiste proclamant la souveraineté de l'âme libre dans le corps vulnérable (5) n'est pas sans analogies avec celui auquel Schiller donnera bientôt sa formule classique dans *das Ideal und das Leben* et, d'autre part, en proclamant la faillibilité de l'intelligence et la priorité du sentiment et de l'intuition, Klinger anticipe les

(1) Cf. *Oriantes*, le prologue, les pages 26, 45, 51-52 et *Kl. in seiner Reife*, 159-160. (2) *Oriantes*, 150. (3) *Ibid.*, 49-51.

(4) Cf. « *Hermann und Dorothea* », sechster Gesang : « *das Zeitalter* ».

(5) Cf. *supra*, 15 et 20 et notes.

théories romantiques des Schlegel, Tieck, Wackenroder, Novalis. Sa sociologie demeure dans la tradition en ce qu'elle reprend l'antithèse d'Antigone, telle que la font revivre, après Sophocle, les grands classiques modernes, Shakespeare et Goethe, et, d'autre part, son culte véritablement mystique de la nature et ses diatribes contre la civilisation font songer au romantisme de Jean-Jacques Rousseau. N'oublions pas, d'ailleurs, qu'à côté d'Orientes, qui s'est nettement fait le champion du cœur, les personnages d'Agathokles et du roi trahissent de la curiosité, sinon de la sympathie, pour le rationalisme kantien et l'éthique de la « période des lumières ». Ainsi donc, XVII^e et XVIII^e siècles, « Aufklärung » et « Sturm und Drang », classicisme et romantisme, tous les courants essentiels de la littérature allemande se heurtent ou se confondent dans l'inspiration de ce drame où, nous venons de le montrer, le poète utilise mainte donnée de sa déjà longue expérience de la vie et du théâtre, modifie certains de ses points de vue et entreprend de nouvelles luttes. Cependant l'étude, même la plus détaillée, de sa vie et de ses œuvres ne nous renseigne point complètement sur la genèse de sa tragédie et il nous faut maintenant en examiner directement les diverses sources.

CHAPITRE III

SOURCES ET INFLUENCES LITTÉRAIRES

I

En matière de lectures et d'imitation plus ou moins consciente, nul ne poussa plus loin que Klinger l'éclectisme. Il nous confesse lui-même, dans ses *Betrachtungen*, « qu'il a lu tout ce que les Grecs, les Romains, les Italiens, les Anglais, les Français et les Allemands ont écrit de bon, en prose et en vers » (1). On a, de plus, établi, à propos du *Simsons Grisaldo*, que les légendes de l'Espagne médiévale et les romans espagnols des XVII^e et XVIII^e siècles ne lui étaient pas étrangers (2). Enfin, comment l'auteur d'*Oriantes* ignorerait-il les choses de Russie après avoir passé dix années au service du grand-duc Paul ? Aussi trouverait-on, dans son œuvre, à considérer dans leur totalité les fruits de son abondante inspiration, une sorte de compendium des sujets et des motifs de la littérature européenne de son temps. Le difficile n'est donc pas de lui découvrir des « sources », mais bien de les définir avec exactitude, de circonscrire, pour chacun de ses drames, le domaine des emprunts.

Au moment où Klinger compose son *Oriantes*, nombre d'éléments importants pour la compréhension de ses pièces antérieures sont passés à l'arrière-plan. De ses modèles et compétiteurs de jadis qui se trouvent maintenant dépassés, citons le groupe frivole : Lenz, Leisewitz, Wieland, Heinse ; et le groupe sérieux : Plutarque, Lessing, la Bible (3). De toutes ces influences, nul vestige dans

(1) *Betrachtungen und Gedanken über verschiedene Gegenstände der Welt und der Literatur*. 3 Teile, Köln 1803, St.-Petersburg 1805 ; *Werke* XI et XII, *sämtliche Werke* XI et XII, n° 589. (2) Cf. Vermeil, 138-150.

(3) Cf. *Kl. in der Sturm- und Drangperiode*, 47, 50, 52, 87, 89, 111, 122 ; *Kl. in seiner Reife*, 17, 51 ; Barasch-Haas, op. cit., 81 ; Vermeil, op. cit., 131 sq.

l'Oriantes. Deux autres n'y ont laissé que des traces légères; d'une part, la lecture du *Prince* de Machiavel et de l'*Antimachiavel* de Frédéric II (1); d'autre part, l'inspiration shakespearienne. *L'Oriantes* est, de tous les drames de Klinger, celui qui se ressent le moins de l'influence de Shakespeare. Ce n'est peut-être pas par oubli que Jacobowski omet de le mentionner dans le parallèle qu'il poursuit entre le théâtre de Klinger et les tragédies et comédies shakespeariennes au point de vue de la caractéristique, des motifs et des situations (2). Si nous reprenons les cinq rubriques à propos desquelles ce critique aperçoit une analogie essentielle entre les deux poètes, et que nous les appliquons, l'une après l'autre, à *l'Oriantes*, voici ce que nous pouvons constater : 1^o l'antipathie de Klinger à l'endroit de la tragédie française classique y est moins accusée que dans les précédentes pièces; 2^o la règle des trois unités y est plus étroitement observée; 3^o quant à la manière du drame historique shakespearien (fréquent changement de scènes et de décor; monologues parfois extrêmement courts; comparses très nombreux), nous en sommes beaucoup plus loin dans *l'Oriantes* que par exemple dans *Otto, das leidende Weib, Sturm und Drang, Simsone Grisaldo, Stilpo und seine Kinder, die falschen Spieler* (3); 4^o le naturalisme s'y réduit à des déclarations de principe et à des développements qui trahissent, comme nous le verrons, l'influence de Rousseau : pas de descriptions complaisantes de scènes brutales et repoussantes, comme dans *l'Otto* (IV, 8); pas de confessions cyniques touchant certaines dispositions sexuelles, comme dans *das leidende Weib* (III, 2); pas de brusque alternance, au cours de la même scène, d'élé-

(1) Cf. *Oriantes* p. 43-44, les tirades idéalistes du roi et p. 53 sq. les paroles astucieuses d'Agathosiles.

(2) *Klinger und Shakespeare. Ein Beitrag zur Shakespearomanie der Sturm- und Drangperiode*. Dresden und Leipzig 1891; cf. p. 24 sq.

(3) Pour *Otto et das leidende Weib*, outre les rapprochements de Jacobowski : *Kl. in der Sturm- und Drangperiode* 43-44, 47, 50, 53, 59; pour *Simsone Grisaldo*, le chapitre de Vermeil, op. cit., 153 sq.; pour l'ensemble de l'œuvre de Klinger : Hettner, *Geschichte der deutschen Literatur im XVIII, Jahrh.* III, 1, 257, et l'article d'Otto Brahm : *Archiv für Literaturgeschichte*, XI, 625.

ments tragiques et comiques, comme dans *Sturm und Drang* (V, 2 et 3) et, une fois même, dans *Medea in Korinth* (I, 1 et 2); pas de mélange de ces mêmes éléments hétérogènes dans un même caractère, comme le Pomponius de *Stilpo* ou le Ballona de *Simsons Grisaldo*. Klinger évite ici scrupuleusement le domaine du laid. Il ne rappelle Shakespeare que lorsqu'il nous laisse apercevoir ce qu'a de convulsif, d'explosif et d'élémentaire la passion; encore garde-t-il, même alors, assez de mesure pour qu'il soit exagéré et même injuste d'appliquer à *Orientes* la caractéristique que tente Jacobowski de la peinture de la passion dans Shakespeare (1); 5° En ce qui concerne enfin « les autres particularités techniques et emprunts de détail », Klinger se montre encore beaucoup plus discret que par le passé. Il se borne, dans son imitation de Shakespeare, à souligner symboliquement les calamités dramatiques qu'il veut nous dépeindre en représentant, parallèlement ou antérieurement à elles, des phénomènes naturels ou psychiques significatifs : visions et pressentiments, coups de tonnerre, éclairs (2).

II

Est-ce à dire qu'il nous va falloir chercher aux antipodes de Shakespeare et déclarer l'auteur de l'*Orientes* poète hellénisant ? Tout son théâtre antérieur témoigne, il est vrai, d'un culte assidu de l'antiquité. La critique a déjà précisé les emprunts faits par Klinger à la mythologie et à l'histoire grecque et romaine depuis les fragments de *Pyrrhus* et *die neue Arria* jusqu'au *Simsons Grisaldo* (3) et le seul examen des motti suffit à attester l'influence antique dans la majorité des pièces, du *Grisaldo* à l'*Orientes*. Pas de motto dans l'*Orientes* et, en fait de locutions trahissant des réminiscences latines, à peine

(1) Op. cit., 13.

(2) Cf. *Orientes*, 7-8, 13-14, 129-130, 132. Il faudrait s'exposer au reproche de subtilité pour découvrir dans un ou deux passages isolés de l'*Orientes* des réminiscences de *Roméo et Juliette*; cf. *Orientes*, 91 et 113, les phrases concernant l'élévation du soleil au-dessus de l'horizon et le célèbre dialogue des amants dans le drame shakespearien.

(3) *Kl. in der Sturm- und Drangperiode*, 199, *Kl. in seiner Reife*, 151; Barasch-Haas, op. cit., 93; Vermeil, op. cit., 136-138.

deux tournures, rappelant ou parodiant les adages : « Graecia capta... » et « quidquid delirant reges... » (1). En revanche, d'importants emprunts à la littérature grecque, en particulier à Hérodote et à Euripide.

Les allusions historiques et géographiques de l'*Oriantes* sont assez vagues. Klinger se contente de nous dire : « L'action se passe en Thrace ». Il ne nous indique pas l'époque, mais, à réunir les notations éparses relevées tout au long de la pièce, il est évident qu'il nous faut supposer la période des guerres persiques et nous représenter la carte du monde correspondant exactement aux données de l'histoire d'Hérodote. Nous y trouvons l'Haemos aux flancs escarpés, aux sommets environnés de lourds et sombres nuages (2). Il nous est dit que « la puissance et la ruse du roi se font sentir de l'Haemos jusqu'au Tanaïs » (3). La montagne dont il est si souvent question dans l'*Oriantes*, qu'il soit fait allusion aux Thraces qui l'habitent, vêtus de peaux de bêtes et préférant le grondement du tonnerre aux accents langoureux des flûtes, ou que le poète évoque les contreforts rocheux et déchiquetés qui viennent se heurter à la mer, c'est toujours l'Haemos (4). Il est au centre du royaume de Thrace, que baigne à l'Ouest le Pont Euxin et au Sud l'Hellespont, qu'un passage du drame mentionne expressément, en même temps que la rivalité des Grecs et des Perses (5). Au Nord s'étend l'immense empire des Scythes, bien disposés pour les anciens Thraces, mais réfractaires à l'influence et à la civilisation grecques. Ça et là, quelques allusions, à propos d'Arsinoé, aux Scythes, à leurs vertus ou à leur barbarie, à leurs coutumes et à leur roi (6). C'est chez le roi des Scythes, nous le savons, qu'Oriantes est allé choisir la compagne de sa vie ; c'est chez lui qu'il

(1) Cf. *Oriantes*, 20 : « der Unterdrückte beherrscht den Günstling der Grösze und des Glücks » et 23 : « Lasz die Könige rasen ; der freye Grieche spiegelt sich daran. »

(2) Cf. *Oriantes*, 3, 65, 91, 96. (3) *Ibid.*, 12, cf. Hérodote, IV, 47.

(4) *Ibid.*, 8, 41, 59, 82-83, 88, 114. (5) *Ibid.*, 24.

(6) Les Scythae regii sont établis au Nord-Est du Pont Euxin jusqu'à l'embouchure du Tanaïs. Pour la délimitation de la Thrace, cf. *Herodote*, IV, 99 ; sur les relations entre Scythes et Thraces, *ibid.*, IV, 80 ; cf. *Oriantes* 15, 17, 36, 44 sq., 60, 70.

a cherché un refuge. Il a, nous dit la pièce, poussé jusqu'au Caucase, puis « s'est enfui vers le Tanais pour y exciter les ennemis de son père et l'attaquer des deux côtés à la fois » (1). Les allusions mythologiques à Latone, à Zeus, aux dieux de l'Olympe, au sombre Erèbe, sont sans grande importance (2).

Mais, en dehors de ces indications générales, Rieger (3) a relevé un certain nombre de traits particuliers empruntés directement à Hérodote. Nous n'avons eu qu'à les contrôler en nous reportant aux sources. Déjà le nom du héros paraît n'être qu'une réminiscence imparfaite de celui du roi des Scythes Ariantas que mentionne Hérodote (livre IV, chapitre 81). Au même auteur Klinger emprunte le motif de cet autre roi des Scythes qui, après avoir adopté les coutumes grecques, voit la foudre s'abattre sur sa demeure (4). Enfin, Hérodote fournit encore maint détail caractéristique et pittoresque : le culte de l'épée, en honneur chez les Scythes et les Thraces (5); les Gètes décochant leurs flèches contre les nuages menaçants (6); les sacrifices humains en Tauride (7). Et le biographe eût pu multiplier ces références (8).

Quant au parallèle établi entre l'*Oriantes* et l'*Oreste* d'Euripide, il nous paraît tout à fait insuffisant. Rieger se contente d'indiquer que Klinger emprunte au drame grec le conseil d'Electre (9). Sans doute, le passage où Agathokles, s'adressant au roi, fait une allusion directe à ce conseil et le cite, constitue le rapprochement le plus frappant entre les deux tragédies. « Suis le sage conseil d'Electre, fille d'Agamemnon. Voici ce qu'elle conseilla à son frère et à son fidèle compagnon d'infortune : Pour vous

(1) *Ibid.*, 83-84. (2) *Ibid.*, 17, 34, 38, 47. (3) *Kl. in seiner Reife*, 161-162.

(4) *Herod.*, IV, 78-80 ; cf. encore, au sujet de la répulsion des Scythes pour les coutumes étrangères, *ibid.*, IV, 76 et 77.

(5) Cf. *Herod.*, IV, 62, et *Oriantes*, 100.

(6) Cf. *Herod.*, IV, 94, et *Oriantes*, 46. Sur la bravoure des Gètes et des Thraces, cf. encore *Herod.* IV, 93-94.

(7) Cf. *Herod.*, IV, 103, et *Oriantes*, 44-45, 48-49, 70. Sur les dieux des Scythes, cf. *Herod.*, IV, 49.

(8) Cf., outre les détails que nous avons ajoutés précédemment, le chapitre 46 du livre IV, où sont décrites les mœurs des Scythes, habiles à tirer de l'arc et à monter à cheval... (9) *Kl. in seiner Reife*, 162.

venger de Ménélas, assassinez dans votre maison Hélène, son épouse, cause des malheurs des Grecs. Puis emparez-vous d'Hermione, sa fille, dirigez l'épée tranchante vers la gorge délicate de la jeune fille et menacez de la tuer. Vous contraindrez ainsi le père par la terreur à ne pas venger le meurtre d'Hélène et à se porter garant pour vous que le peuple ne vous lapide pas pour matricide ». Agathokles conclut : « Le sage conseil de la vierge sauva les désespérés ». Un Thrace ajoute : « Et Apollon ne blâma point cette entreprise, Euripide l'a récemment montré aux Athéniens » (1). Assez peu nous importe que la traduction d'Agathokles ne soit pas textuelle, mais elle est vraiment trop libre pour nous renseigner immédiatement sur telle ou telle source précise. La bibliothèque de Klinger à Dorpat ne possède, en fait d'œuvres d'Euripide, qu'une édition ultérieure à l'*Oriantes* (2). Aucun des textes qu'il pouvait avoir sous les yeux avant d'écrire sa tragédie n'autoriserait la traduction précédente (3). Il a donc, évidemment, cité de mémoire. Les ressemblances de détail entre les deux tragédies n'en sont pas moins beaucoup plus nombreuses que ne le laisse entendre Rieger.

Si nous nous efforçons de les grouper autour des personnages principaux, nous considérerons en premier lieu le rôle de la Némésis que Klinger avait déjà une première fois incarné dans le « Schicksal » et dans les Euménides de sa première *Medea*. Le modèle commun est incontestablement fourni par ces Euménides que le chœur invoque, au premier acte de la tragédie d'Euripide. Sans doute, la part de l'immanence est plus considérable chez le poète allemand (4). Mais de la conception de l'ἄβρις à l'interprétation immanente du destin, la distance n'est pas in-

(1) *Oriantes*, 123 à 124. (2) *Euripides Werke, verdeutscht von F. H. Bothe*, 5 Theile 8°, Berlin, 1800-1803.

(3) En 1778, avait paru à Oxford l'édition d'Euripide par Musgrave ; en 1779, à Strasbourg, celle de l'*Oreste* par M. Brunck. Les changements apportés par ces deux éditions à la traduction de la pièce avaient été insérés dans le *Journal de Lecture* n° XXVIII, avant que ces éditions eussent été publiées. Nous avons consulté également les *tragédies d'Euripide traduites du grec* par M. Prévost, professeur et membre de l'Académie Royale des Sciences et des Belles-Lettres de Berlin. Paris, Pissot, 1782.

(4) Cf. *Oriantes*, 80.

franchissable et ce que la Némésis de Klinger définit « üppiger Verstand » ne diffère pas sensiblement de la notion hellénique (1). Quant aux dissertations morales et aux gestes transcendants de la divinité chez les deux auteurs, l'analogie est complète (2).

Elle s'étend, d'ailleurs, à presque tous les personnages et à mainte situation. Le roi de Thrace a quelque chose du caractère de ce Ménélas qui, dans la pièce d'Euripide, déclare qu'il ne fait qu'obéir aux ordres d'Apollon et qu'Apollon seul est coupable : « J'obéis aux dieux, quels que soient les dieux ». La différence est que le premier est mené par une idée fixe, tandis que l'autre est sous l'obsession d'un sentiment religieux, ou du moins en fait le parangon de son instinctive lâcheté (3). L'apologie que le roi de Thrace fait de la paix a son pendant au dénouement de l'« *Oreste* » dans le conseil que donne Apollon : « Allez et honorez la paix, la plus belle des déesses ! » et l'on trouve dans l'une et l'autre tragédie une discussion du problème des sentiments qui doivent unir le fils à son père (4). Nous trouvons dans la bouche de Ménélas et du chœur le couplet sur la Nécessité que débite Agathokles dans l'*Oriantes* (5), tandis que le réquisitoire du Stürmer contre l'intrigant rappelle le portrait de Diomède que trace le messager à l'acte III de l'*Oreste*. Electre, au moment de paraître devant Hermione, compose son visage, de même que la reine de Thrace avant d'aborder l'époux qu'elle veut duper (6).

(1) Cf. le Prologue de l'*Oriantes* et *ibid.*, 118. A un autre endroit, le terme : « Ueppigkeit » est employé dans l'acception d'abondance, superflu de richesse (*ibid.*, 49).

(2) Cf. les discours de la Némésis dans l'*Oriantes* et les confidences d'Electre au chœur à l'acte III de la pièce d'Euripide ; cf. encore à l'acte IV le « tuez ! massacrez ! égorgez ! » d'Electre, les commentaires du traducteur Prévost, à la page 116 de son édition, et *Oriantes*, p. 118 : « auf ! ich schlage, vernichte ! » et 129-130 : « rettet ! rettet ! » — enfin le dénouement de l'*Oriantes* et les prodiges qu'accomplit l'intervention divine aux actes IV et V de l'*Oreste*.

(3) Cf. dans Euripide les deux premières scènes de l'acte II et supra 30.

(4) Cf. *Oriantes*, 42-43 et dans l'*Oreste* la scène 2 de l'acte II.

(5) Cf. *Oriantes*, 22, et dans l'*Oreste* la scène 2 de l'acte II et les sentences du chœur au début de l'acte V.

(6) Cf. *Oriantes*, 27, et dans l'*Oreste* la rencontre d'Electre et d'Hermione, à l'acte IV.

Les rapprochements de détail peuvent se multiplier encore, si l'on compare les caractères et les situations des personnages principaux. Oreste sait, comme Orianthes, que ses concitoyens se disposent à le faire périr et, comme Orianthes, il est prisonnier et gardé à vue (1). Condamné à mort, il proclame, comme Orianthes, qu'il préfère se suicider que de se livrer à ses bourreaux (2). Même prière suprême dans les deux pièces : « Mon frère, implore Electre, fais que je meure de ta main et non de celle des Grecs ». Nous songeons à Orianthes suppliant son père d'ordonner lui-même sa mort afin de lui éviter un trépas ignominieux (3). La sensibilité des protagonistes du drame grec et celle du couple thrace s'affirment presque identiques. Oreste cherche à relever le courage d'Electre désespérée et Orianthes s'efforce de consoler sa compagne; mais les héros n'ont point le cœur endurci, et de même qu'à un autre instant Arsinoé invite Orianthes à laisser libre cours à sa douleur et pleure avec lui, les larmes d'Electre attendrissent Oreste (4). D'un bout à l'autre de la pièce, on peut poursuivre le parallèle des situations. C'est Electre qui, selon la formule qu'illustrera plus tard Horace, déclare à son frère qu'elle veut suivre son ami dans la mort, comme, dans le drame de Klinger, Arsinoé son époux (5). C'est encore Electre, devinant les paroles fatales du messager avant qu'il ne les ait prononcées, de même que l'intuition de l'épouse d'Orianthes excelle à lire dans ses yeux et sur son visage les événements récents et imminents (6). C'est la même Electre, souhaitant de rejoindre son aïeul Tantale et se servant, dans son effusion de désespoir mystique, presque des termes qu'emploiera Orianthes pour exprimer un vœu

(1) Cf. *Oreste*, le début de l'acte II.

(2) Cf. *Oreste*, la 2^e scène de l'acte III et la 1^{re} de l'acte IV. Dans les deux pièces encore, proclamation du message condamnant les protagonistes à mort, cf. *Oreste*, 2^e scène de l'acte III, et *Orianthes*, 90-91.

(3) Cf. *Orianthes*, 87, et dans l'*Oreste* le début de l'acte IV, et un peu plus loin, dans la même scène, les paroles de Pylade : « un esclave, qu'est-il pour combattre un homme libre ? »

(4) Cf. *Orianthes*, 96, 98-100, et dans l'*Oreste* le début de l'acte IV.

(5) Cf. *Orianthes*, 98; dans l'*Oreste* la scène 3 de l'acte I et la scène 4 de l'acte II; et le vers d'Horace : « Tecum vivere amem, tecum obeam libens. » (*Hor. Carm. L. III, ode 9.*)

(6) Cf. *Oreste*, acte III, scène 2 et supra, 42 et note 3.

identique (1). C'est Oreste et Electre abandonnés par leur oncle Ménélas devant l'assemblée du peuple, comme Orientes se voit abandonné devant ce tribunal par son oncle Armandes et Arvas, son ami d'enfance (2). C'est Oreste dissuadant Pylade de mourir avec lui, lui conseillant de vivre pour son vieux père et complotant la vengeance, de même qu'Orientes demande à Arsinoé de lui survivre afin de veiller sur leur fils qui le vengera (3).

On remarquera, à propos de ce dernier motif, que la pièce de Klinger se rapproche davantage encore de l'*Andromaque* de Racine que de l'*Oreste* d'Euripide. La tirade d'Orientes : « Tu dois vivre pour mon fils, souffrir pour mon fils, jusqu'à ce qu'il me venge et transforme ta honte en joie », ne rappelle-t-elle pas le fameux : « Si tu vivais pour moi, vis pour le fils d'Hector ! » de la pièce française ? Et dans la scène précédente, la reine de Thrace ne fait-elle pas directement allusion à « la malheureuse épouse d'Hector ? » (4). Mais les rapprochements textuels ne manquent pas non plus entre la pièce de Klinger et son modèle grec. Citons, outre ceux que nous avons déjà énumérés, les expressions « Rächter der Gerechtigkeit », « Rächter des Unrechts » qui, dans l'*Orientes*, correspond tout à fait au « δίκης σέβας » d'Euripide (5), et le passage où Pylade proclame indissoluble la trinité qu'il veut former avec Oreste et Electre, de même que nous avons déjà entendu Orientes proclamer indissoluble la trinité qu'il forme avec Arsinoé et Thoas (6).

On voit, sans insister sur les analogies qui pourraient

(1) Cf. *Orientes*, 114, et ce passage de l'acte III d'*Oreste* : Electre : « Que ne puis-je m'élancer sur le rocher détaché de l'Olympe qui, suspendu à des chaînes d'or, vole emporté comme un tourbillon au sein des airs ! Que ne puis-je y faire éclater mes plaintes auprès du vieux Tantale, l'auteur de ma famille, le père de mes malheureux ancêtres ! »

(2) Cf. *Orientes*, 74, et *Oreste*, début de l'acte IV.

(3) Cf. *Orientes*, 98-99, et *Oreste*, acte IV, scène 1.

(4) Cf. *Orientes*, 94 et 99, et l'*Andromaque* de Racine, acte IV, scène 1.

(5) Cf. *Orientes*, 100 et 111, et le passage de l'acte IV d'*Oreste*, où Jupiter est invoqué comme : « vengeur de l'équité » (traduction du Père Brumoy).

(6) Cf. pour l'*Orientes*, supra 19 et note 4 ; pour l'*Oreste*, outre un passage du conseil d'Electre, déjà cité, cette invocation de Pylade, à l'acte IV : « Justice, que la lumière environne, fais-nous triompher tous trois, car le sort unit en ce jour les destinées de trois amis. Ils vivront ou mourront ensemble. »

n'être que de simples coïncidences (1), qu'il est possible de pousser beaucoup plus loin que ne l'a fait Rieger le parallèle entre l'*Orientes* et l'*Oreste*. On aurait tort, toutefois, d'en conclure que la tragédie d'Euripide est la source essentielle de celle de Klinger. Il est remarquable, en effet, que presque tous les rapprochements que nous venons d'établir ne concernent que l'affabulation ou l'analyse psychologique, sans pénétrer jusqu'à l'âme même du drame klingérien. Les détails empruntés à la pièce d'Euripide se réduisent à la valeur de réminiscences classiques, tout comme les « larmes » qu'Arsinoé veut mêler au « sourire » de son fils nous font songer au fameux *δακρύονες γέλυσσας* d'Homère (2). Rien de plus ! Ces emprunts contribuent à la couleur locale et composent le déguisement hellénique dont l'auteur avait besoin pour mieux sauvegarder son incognito. Derrière le modèle grec, qui ne fournit, somme toute, que le décor, se dissimulent les deux influences essentielles que nous allons maintenant examiner : d'une part, la source historique, qui permit au poète de substituer à la fiction antique des faits réels et proches de lui ; d'autre part, la source philosophique, qui seule nous rendra compte de la genèse véritable des problèmes posés dans l'*Orientes*.

III

L'affabulation de l'*Orientes* est, en réalité, comme l'indique bien Rieger (3), une simple transposition poétique de l'*Histoire de la Russie sous Pierre le Grand*, par Voltaire (4). Le biographe se contente, toutefois, de signaler un rapprochement textuel, en citant le passage : « Il paraît que Pierre fut plus roi que père » (5). Nous pou-

(1) Par exemple, le procédé du cri de la victime que, dans les deux pièces également, nous entendons dans la coulisse, cf. *Orientes*, 417, et *Oreste*, acte IV, scène 3.

(2) Cf. *Orientes*, 15 : « Komm, dasz ich meine Thränen, in Dein Lächeln mische! », et *Iliade*, chant VI, v. 484.

(3) *Kl. in seiner Reife*, 154.

(4) La bibliothèque de Klinger, à Dorpat, contient les *Œuvres complètes*, Kehl, 1785-1789, in-12 ; 92 vol. et les *Œuvres complètes*, nouvelle édition, Paris, 1818, 8°, 42 vol. Nous avons consulté, pour notre part, les *Œuvres complètes*, de l'imprimerie de la Société littéraire typographique, 1785, tome XXIV.

(5) Cf. *Kl. in seiner Reife*, loc. cit. ; *Orientes*, 11 : « laut schwur er, er sey König bevor er Vater sey », et 36 : « ich war König bevor ich Vater war. », et Voltaire, op. cit., 316 ; cf. encore *Ibid.* 320 sq.

vous nous étendre davantage sur les analogies, si nombreuses et si précises, entre les deux textes. A l'appui, par exemple, de la formule précédente, on trouve le même commentaire, chez Voltaire, dans la bouche de Pierre le Grand, chez Klinger, dans celle du roi de Thrace (1). L'admiration que la personnalité de Pierre le Grand inspirait à Klinger lui a suggéré les traits par lesquels il idéalise le caractère du roi, et ces traits, Rieger les a parfaitement discernés (2). Mais la ressemblance ne s'arrête pas aux personnages principaux et aux motifs essentiels. Non seulement Orientes ressemble trait pour trait à Alexis (3); mais le petit Thoas rappelle le fils d'Alexis, tandis que l'avorton de la reine fait songer aux chétifs rejetons de Catherine de Russie (4); mais la reine doit quelque chose au caractère de Catherine et le rôle d'Agathokles a maint point de contact avec celui du favori Mentschikoff; mais le nom même d'Arsinoé n'est qu'une déformation et presque un anagramme du nom de la compagne historique d'Alexis : sa maîtresse Afrosine (5). Presque tous les moments du drame réel reparaissent dans la tragédie de Klinger, dans leurs moindres péripéties : la scène où Orientes croit retrouver son père réconcilié (6), les préliminaires et les circonstances de l'exhérédation (7) la genèse de l'accusation de révolte contre père et roi; nature et patrie (8), les procédés dont se sert le roi pour faire revenir le transfuge et s'emparer de lui (9), l'insistance que met le souverain à suivre une procédure légale (10), les griefs réciproques que forment les deux adversaires (11), la condamnation à

(1) Cf. Voltaire, 289-290 et 305-306; *Orientes*, 87.

(2) *Kl. in seiner Reife*, 156; *Orientes*, 63 et supra 27.

(3) Cf. *Orientes*, 11 et Voltaire, 234, 288, 407-408.

(4) Cf. Voltaire, 259, 267, 270, 289-290.

(5) Cf. Voltaire, 293, 300, 407-408.

(6) *Orientes*, 40; Voltaire, 294 et 410.

(7) *Orientes*, 43, 57; Voltaire, 290, 296 sq., 410.

(8) *Orientes*, 53, 76, 83; Voltaire, 302-304, 308, 371-377.

(9) *Orientes*, 74; Voltaire, 292-294; Klinger se contente de remplacer la duplicité des prêtres, qui, chez Voltaire, joue dans l'intrigue un rôle primordial, par la trahison des Thraces : *Orientes*, 77; Voltaire, 288, 300-301, 307-309, 317-319, 408, 411.

(10) *Orientes*, 72, 88; Voltaire, 305, 310.

(11) *Orientes* (p. 74) mentionne sa mère « morte de chagrin », alors que, d'après l'histoire, c'est Alexis qui a fait mourir de douleur son épouse (cf. Voltaire, 289). Klinger a déchargé le fils pour charger le père, qui, du reste, dans l'histoire également, sévit contre son épouse; cf. Voltaire, 295, 407.

mort, publique en apparence, mais obtenue, en fait, à l'aide de preuves secrètes, d'allégations, d'indices, bref par un procès de tendances, n'observant de la justice que les dehors (1); la même requête suprême d'Oriantes suppliant son père de lui épargner la sentence infamante, de la prononcer au moins lui-même, (2), enfin le motif de la mort du second héritier et de la fureur du roi en apprenant la nouvelle (3).

Pour ce qui est des différences entre les deux textes, il n'y a rien à ajouter aux indications de Rieger. Tout au plus peut-on les compléter par une ou deux remarques qui se trouvent, du reste, chez le biographe, mais détachées des développements concernant la façon dont le poète a utilisé sa source historique. Pierre le Grand n'est point dupe de son ministre comme le roi de Thrace l'est d'Agathokles (4). Klinger nous montre, de plus, le roi sous l'influence d'une épouse qui se joue de lui, au lieu que, d'après Voltaire, Catherine reste étrangère aux dissensions qui séparent le père et le fils (5). Rieger suppose judicieusement qu'en dehors de l'économie même de son drame les mémoires de Lamberti, que cite Voltaire, ont pu suggérer à Klinger ces modifications (6). Il remplace, en outre, le modèle historique Mentschikow par un Grec, compatriote de la reine (7); et la maîtresse du Csarévitch déjà veuf, par l'épouse d'Oriantes. Tandis qu'Afrosiné accompagne le fugitif, Arsinoé demeure auprès de son jeune enfant et permet au héros d'invoquer la protection de son beau-père, de même qu'Alexis se réclame auprès de Charles VI des liens de parenté qu'avait établis son alliance avec sa défunte femme (8). Tandis que le chef du Saint Empire Romain Germanique se contente d'accorder l'hospitalité à Alexis, le roi des Scythes mobilise

(1) *Oriantes*, 81-82; Voltaire, 301, 304, 308.

(2) *Oriantes*, 88; la genèse de ce motif est assez complexe; Klinger a combiné les éléments que nous trouvons chez Voltaire aux pages 312, 313-315.

(3) *Oriantes*, 132; Voltaire, 290, 317. (4) Cf. *Kl. in seiner Reife*, 138.

(5) Cf. Voltaire, 311-312, 316-317.

(6) Cf. *Kl. in seiner Reife*, 134, et Voltaire, 313 sq. L'historien cite, en outre, les mémoires de Bassewitz, *ibid.*, 311.

(7) Cf. Voltaire, 314-315, 407.

(8) Cf. Voltaire, 289, 292-295, 300, 407-408.

son armée pour servir la cause d'Orientes (1). Tandis que Pierre le Grand rédige lui-même la lettre perfide qui décide le transfuge à rentrer, confiant, dans sa patrie, le poète dramatique nous explique que cette lettre est écrite à l'insu du père, par les soins de l'intrigant grec et des familiers abusés (2). Voltaire ne dit rien de précis sur la mort de l'héritier condamné et il se contente d'enregistrer, sans prendre parti, les bruits d'assassinat et d'empoisonnement que certains auteurs mettent à la charge de la marâtre; Klinger laisse de côté toutes ces hypothèses et nous montre Orientes prévenant par le suicide l'œuvre du bourreau (3). Aucune expiation n'est ménagée, au dénouement de l'histoire d'Alexis, sauf pourtant la mort du second fils, sur laquelle l'historien n'insiste guère et qui, dans le drame, est en somme le véritable châtiment des criminels. Celui-là périt un an seulement après la mort d'Alexis, au lieu que le fils de la Grecque est foudroyé, aussitôt après le crime, par un arrêt de la vengeance divine (4).

Ainsi Klinger en prend à son aise avec la vérité historique et applique avant la lettre le mot de Hebbel : « l'art est l'histoire suprême » (5). Rieger semble, à ce propos, reprocher à Klinger de n'être pas allé jusqu'au bout de la liberté qu'il s'arrogeait ainsi et de n'avoir pas suffisamment modernisé son héros : « Il est bien évident, nous dit le critique, que la figure sans caractère de l'Alexis historique ne pouvait, telle quelle, convenir au drame; il fallait la douer de quelque noblesse innée, attribution qu'eussent rendue possible l'épisode de l'amour du prince pour la jeune pêcheuse finnoise, le fait de ses penchants idylliques et même, à la rigueur, la bigotterie du pauvre homme. Immermann a réussi par ce moyen,

(1) Cf. Voltaire, 292, 293-295 sq., 299, 302-304. Voltaire, il est vrai, ne nous montre pas l'empereur Charles VI intervenant les armes à la main, mais du moins le motif de la promesse de marche à main armée se trouve dans une des sources de Voltaire, la relation du boyard Nestesuranoy. cf. Voltaire, 302

(2) Cf. *Orientes*, 73-75, et Voltaire, 292-293.

(3) Cf. Voltaire, 312-317, 411.

(4) Cf. Voltaire, 313, et *Kl. in seiner Reife*, 159.

(5) *Vorwort zur Maria Magdalene*, 1844, historisch kritische Ausgabe besorgt von R. M. Werner, XI, 58.

dans son *Alexis*, à créer un caractère en contraste saisissant avec la puissante figure du père » (1). Mais la trilogie d'Immermann est déjà tout à fait dans la manière du drame historique moderne et il ne s'agissait pour Klinger, en première ligne, ni de composer un drame historique, ni d'anticiper beaucoup sur l'avenir. Sa tragédie ne l'annonce qu'en tant que le XVIII^e siècle porte en lui les germes du XIX^e et l'on peut, en ce qui concerne l'*Orientes*, soutenir la contre-partie de ce que remarque un critique à l'occasion du *Grisaldo* : il est parfaitement exact que, dans cette dernière pièce, les représentants de la nature qui sont mis en scène nous rappellent bien plutôt le Huron de Voltaire que l'idéal de primitif que se faisait Jean-Jacques, mais nous allons voir, inversement, que dans l'*Orientes* Voltaire ne fournit guère que le canevas historique et que le véritable but du poète est de s'instituer porte-parole de la morale et de la philosophie de Rousseau (2).

IV

On pourrait s'attendre chez l'auteur de l'*Orientes* à une recrudescence de rationalisme, alors que son drame est composé à la fin de la décade même où paraissaient les chefs-d'œuvre de Kant (3). Mais nous avons vu qu'à part quelques traits par lesquels le poète paie son tribut à l'Aufklärung, la morale de la pièce entière n'est guère qu'une protestation contre elle au nom des droits de l'instinct, de l'intuition et du sentiment (4). La liberté dont il s'agit dans l'*Orientes* diffère singulièrement des notions de libre arbitre et d'impératif catégorique, telles que nous les trouvons chez l'apôtre de Königsberg. C'est dans les ouvrages des philosophes français de la première moitié du XVIII^e siècle que le Klinger de la maturité puise son

(1) *Kl. in seiner Reife*, 134-5 : « Ein Moderner hätte hier Gelegenheit, aufs Geschichtliche noch genauer eingehend, eine den interessanten Haut-gout atmende morsche Halbnatur herzustellen, neben der man an dem robusten Unmenschen Peter noch eine Art moralischer Erquickung fände. »

(2) Cf. Vermeil, op. cit., 186, et Rieger : *Kl. in seiner Reife*, 160, 162.

(3) La *Kritik der reinen Vernunft*, en 1781 ; la *Kritik der praktischen Vernunft* en 1778.

(4) Cf. *Orientes*, 39, 54, 77 et supra, 11, 72, 75 ; cf. encore O. Erdmann : *Ueber die Stellung Klingers zur Kantischen Philosophie* (*Altpreussische Monatsschrift*, XV, 57).

inspiration. De même que son *Damocles* offre, à l'instar de Montesquieu (1), une conception de la liberté à la fois austère et sublime et, au dénouement d'une intrigue de caractère nettement pessimiste, une morale d'idéalisme parfaitement optimiste, de même l'*Oriantes* marque l'apogée, dans son œuvre, de l'influence de Jean-Jacques Rousseau (2). « Laissez-moi mon Shakespeare et mon Homère, s'écrie Franz-Klinger dans *das leidende Weib* (acte II, scène III); nous resterons ensemble jusqu'à la mort ». Mais c'est le nom de Rousseau et non celui d'Homère qu'il faut ajouter au nom de Shakespeare si l'on veut résumer les deux influences qui agirent le plus fortement sur lui et, dans le drame même que nous venons de citer, on trouverait d'évidentes et mêmes d'expresses allusions au philosophe genevois (3).

Nous n'insisterons pas sur les innombrables témoignages de la critique concernant l'influence de Rousseau sur Klinger. Contentons-nous de renvoyer à la caractéristique bien connue qu'en donne Goethe dans *Dichtung und Wahrheit* (4) et à une excellente étude toute récente et résumant les principaux jugements émis sur cette question depuis Goethe jusqu'à nos jours (5). L'aveu du poète lui-même nous suffit : « Entre tous les écrivains, écrit-il à Schleiermacher, le 10 avril 1790, que Rousseau soit ton meilleur ami. Il l'est toujours pour moi et surtout depuis que, dans toutes ses confessions, il a mis à nu, de façon si hardie et originale, le cœur de l'homme » (6). On n'a, du reste, qu'à parcourir l'œuvre de Klinger pour être fixé sur cette admiration. Pas un drame, sauf peut-être le premier, pas un roman qui ne témoigne de son culte

(1) Cf. *Kl. in seiner Reife*, 29, 126-128.

(2) La bibliothèque de Klinger, à Dorpat, comprend plusieurs éditions des *Œuvres complètes* de Rousseau.

(3) Cf. *das leidende Weib* (acte III, scène 1). Franz dit à propos de la *Nouvelle Héloïse* : « Schilt mir das Buch nicht. Es ist das einzige von den vielen — und ist von meinem Rousseau. »

(4) 3^e partie, livre XIV, le paragraphe : « Einem solchen Jüngling mussten Rousseaus Werke vorzüglich zusagen, etc. »

(5) F. A. Wyneken : *Rousseaus Einfluss auf Klinger* (University of California, publications, 9 octobre 1912, Berkeley). Cf. *Einleitung*, p. 1-7.

(6) *Briefbuch*, 14.

fervent pour Rousseau. Très souvent, son nom et ses écrits sont formellement mentionnés (1). Quant aux multiples points de contact entre les théories du poète allemand et la doctrine de son auteur favori, nous n'entreprendrons point de les relever tout au long du répertoire dramatique et épique de Klinger et nous nous bornerons, de ce côté encore, à renvoyer aux critiques qui ont déjà fait consciencieusement cette analyse (2).

Pour nous en tenir à l'étude de l'*Orientes* et l'examiner au point de vue de l'influence de Rousseau sur Klinger, appliquons à ce drame, l'une après l'autre, les rubriques qu'adopte Wyneken dans son étude d'ensemble. Si nous partons de la distinction fondamentale qu'établit Rousseau entre l'amour de soi et l'amour-propre (3), nous commencerons par rapprocher des déclarations de l'*Emile* cette profession de foi d'Agathokles : « le premier cri du cœur, c'est de suivre son instinct de conservation » (4). Aucun rapprochement textuel ne peut, il est vrai, étayer le second point : problème de la mesure, distance qui sépare « vouloir » et « pouvoir », mais la pièce tout entière n'agite-t-elle point cette question ? (5). Il en est de même de la façon dont est envisagé le rôle de l'imagination et de l'intuition dans notre vie profonde (6). Pour ce qui est de l'importance comparée du cœur et de la raison, Wyneken n'a point eu de peine à découvrir dans l'*Orientes* de nombreux passages à rapprocher des développements de

(1) Cf. Wyneken, op. cit., 7-12 : *Ausdrückliche Bezugnahme auf Rousseau in Klingers Werken*.

(2) Cf. pour *das leidende Weib*, l'édition de Jacobowski (*Einleitung*, 5, 8-9) ; pour *die neue Arria*, M^{me} Baräsch-Haas, op. cit., 49, 53-54, 82 ; pour *Simone Grisaldo*, Vermeil, op. cit., 184-188 ; pour l'ensemble de l'œuvre de Klinger, Rieger : *Kl. in der Sturm- und Drangperiode*, 44, 50, 89, 111, 153-155, 177, 192, 210, 275, 278, 281, 283-285, 290-294, 299, 309-310, 316, 319-320, 323-325, 332, 359-361 ; *Kl. in seiner Reife*, 38-40, 48, en particulier les développements concernant *der goldne Hahn*, *ibid.*, 53-61, puis *ibid.*, 60, 66-7, 70 sq., 129, 137, 306, et surtout le chapitre de Wyneken, op. cit., 12-84 : *Rousseausche Anschauungen bei Klinger*.

(3) Cf. Harald Höfding : *Rousseau und seine Philosophie*, Stuttgart, 1902, p. 103 sq.

(4) Cf. *Orientes*, 23, et Rousseau, édition Pourrat frères, Paris, 1838-1844, *Emile*, IV, 7 sq.

(5) Cf. notre chapitre premier et *Emile*, II, 118, 128-130, 325.

(6) Cf. *Emile*, II, 119, 312, 419, et notre même chapitre, passim.

la *Nouvelle Héloïse* (1). Nous avons vu que ce problème est, au fond, l'âme de la tragédie qui nous occupe. Quant à « the joy of grief », Wyneken ne lui découvre aucune illustration dans l'*Orientes* (2). On peut cependant rappeler la scène où Orientes et Arsinoé s'abandonnent ensemble dans la prison à la volupté des larmes (3). De même, il est possible de rapprocher un passage du drame de Klinger des citations de Rousseau groupées sous la rubrique : « Livres et sagesse livresque ; philosophes et médecins » (4). Après avoir flétri, comme il convenait à un bon disciple de Rousseau, la civilisation, ses pompes et ses œuvres, nous avons vu l'auteur de l'*Orientes* chanter un hymne enthousiaste à la gloire de la nature. Nous en avons déjà cité, en analysant l'action et les caractères, tous les couplets dont Wyneken retrouve l'origine chez Rousseau (5). Le même critique, poursuivant au point de vue des pédagogies son parallèle, se contente de noter les conseils de sage évolution que Klinger nous donne, d'abord par la bouche de la Némésis, puis par celle d'Orientes, enfin par le dénouement même de sa tragédie (6). Mais qui ne voit que tout le programme d'éducation du petit Thoas et l'enseignement qui se dégage de la pièce tout entière sont toujours conformes à l'esprit et parfois à la lettre de la doctrine de l'*Emile* ? (7). C'est que le poète lui-même se l'était organiquement assimilée et que ses expériences personnelles avaient transformé en convictions fermes ce qui pouvait d'abord n'avoir été chez lui que prédispositions, tendances et affinités

(1) Cf. *Orientes*, 3, 26, 47, 49, 69, 73, 108, 118-119, et *Nouvelle Héloïse*, I, 91 ; IV, 187, 194, 198, 272, 278 ; V, 127, 133, 219.

(2) Cf. op. cit., 32-34. *Nouvelle Héloïse*, I, 193, et III, le début de la 18^e lettre ; et les *Confessions*, livre IX.

(3) Cf. *Orientes*, 95-97.

(4) Cf. *Nouvelle Héloïse*, II^e partie lettre 10, p. 371, et lettre 17, p. 432 ; 2^e Préface, p. 37. *Emile* I, 36, 59, 61 ; II, 208 ; III, 372, 423 ; IV, 142, 229, 238, 252 ; V, 231, et *Orientes*, 47, toute la tirade d'Orientes.

(5) Cf. Höfding, op. cit., 76 sq. *Nouvelle Héloïse*, I, 180 ; IV, 184 ; V, 22, 63, 139 ; *Emile*, I, 72 ; III, 383, 401 ; IV, 345 ; *Orientes*, 6, 11, 23, 39, 41, 45, 74, 88, 108 et supra notre chapitre I.

(6) Cf. Wyneken, op. cit. 67 ; *Orientes*, 1 et 80.

(7) Cf. supra notre chapitre I et dans l'*Emile*, en particulier, I, 48, 52, 79 ; II, 150 ; III, 400 ; IV, 15, 17, 291 ; V, 88.

littéraires (1). Nous avons déjà fait la même constatation au chapitre précédent en étudiant l'évolution des idées de Klinger sur l'importance et le rôle social de la femme et du mariage. Nous retrouvons dans *das leidende Weib, die Zwillinge, die neue Arria, Stilpo, Orpheus, die falschen Spieler, der Schwur gegen die Ehe, Medea in Corinth, Damokles, die zwei Freundinnen*, les théories de Rousseau sur la compagne modeste et dévouée de l'homme et ses diatribes passionnées contre les bas-bleus et les prétentieuses reines du bel-esprit. En 1778, Klinger se marie et son *Oriantes* apporte à tous les développements antérieurs les conclusions définitives (2). Nous nous attendons à ce que cette tragédie fournisse encore son tribut de citations au moment où Wyneken arrive à sa subdivision : Politique. Et de fait, l'*Oriantes* est bien mentionné en premier lieu, mais par simple lapsus de l'auteur, qui entend évidemment parler de *Damokles* (3). Il suffit cependant de comparer les passages qu'il extrait du *Contrat Social* et l'analyse détaillée que nous avons faite plus haut de l'*Oriantes* pour discerner immédiatement des analogies multiples (4). On peut pousser jusqu'au bout le parallèle (5) et rapprocher du célèbre apophtegme de Jean-Jacques, déclarant que tout est bien au sortir des mains du Créateur, l'apologie que fait *Oriantes* de la félicité primitive des Thraces (6). Une autre source

(1) Cf. l'article de Heuer : *Klinger zu seiner 150-jährigen Geburtstagsfeier* (Jahrb. d. f. d. Hochstifts, 1902, p. 318) : « Auch im *Oriantes* finden wir die Anknüpfung an Rousseaus Ideen, aber seine Kulturfeindschaft ist hier auf die Aufdeckung der Schäden eingeschränkt, die eine überhastete, tyrannisch aufgezwungene Kultur im Gefolge hat. Klinger hatte ja genug Gelegenheit gehabt, zu sehen, wie dünn dieser Kulturfirniss auf dem Russen lag, wie er nicht veredelnd, sondern demoralisierend wirkt. »

(2) Cf. supra, notre chapitre I, en particulier les pages 41-45 et notre chapitre II, en particulier les pages 67-71, et, dans Rousseau, l'*Emile*, préface, 21, 23, seconde préface, 39 ; I, 34, 41, 57 ; IV, 5, 138, 291 ; V, 4, 6, 13, 22, 53, 77, 128, 131, 210, et *Nouvelle Héloïse*, II, lettre 76. et IV, p. 258.

(3) Cf. op. cit. 80 : « Das Trauerspiel *Oriantes* erinnert uns stellenweise an den *Contrat Social* » ; les développements qui suivent (p. 80-81) montrent bien qu'il s'agit, en réalité, de *Damokles*.

(4) Cf. supra, notre chapitre I et *Contrat Social*, livre II, p. 85 ; livre III, chap. 4 et 5.

(5) Wyneken ne cite encore pas l'*Oriantes* dans la dernière partie de son ouvrage : p. 83 : *Kleinere Uebereinstimmungen*.

(6) Cf. la première page de l'*Emile* et l'*Oriantes*, p. 48.

rousseauienne, enfin, que Wyneken ne mentionne pas, peut être indiquée pour la genèse de la sociologie de l'*Orientes* : le *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité*. Les considérations du roi de Thrace sur le despotisme éclairé et la tirade si importante d'*Orientes* sur l'évolution naturelle, normale, organique nous en ont rappelé maint passage (1).

On pourrait être tenté de croire, à lire la tragédie suivante : *Medea auf dem Kaukasos*, que Klinger finit par s'écarter de Rousseau, ou du moins qu'il s'empresse de rechercher chez Rousseau les théories qui pourraient être opposées à celles que développe l'*Orientes*. Nous apprenons dans le *Contrat Social* que, sous un certain rapport tout au moins, l'« homme policé » est supérieur à l'« homme sauvage » : « Quoiqu'il se prive, dans cet état, de plusieurs avantages qu'il tient de la nature, il en regagne de si grands, ses facultés s'exercent et se développent, ses idées s'étendent, ses sentiments s'ennoblissent, son âme tout entière s'élève à tel point que, si les abus de cette nouvelle condition ne le dégradent souvent au-dessous de celle dont il est sorti, il devrait bénir sans cesse l'instant heureux qui l'en arracha pour jamais, et qui d'un animal stupide et borné, fit un être intelligent et un homme » (2). Médée dans le Caucase demande : « Zeus n'a-t-il créé l'homme que pour en faire un esclave de ses sens et le raver ainsi à la terre ? », et le Destin lui répond : « Il en a fait une créature qui ne se comprendra jamais elle-même et que tu ne saurais changer... » ; « tu guériras une maladie naturelle et lui en donneras en échange mille factices » (3). Jusqu'ici, c'est toujours le point de vue de l'*Orientes*, mais, si Klinger ne croit point à la supériorité absolue de la civilisation sur l'état de barbarie, il n'est pas convaincu davantage de celle de « l'homme

(1) Cf. d'une part, *Orientes*, 32-33, 36-37, 69, 88, 120, et *Discours sur l'inégalité*, édition Lefèvre, Amsterdam, 1755, in-8°, t. IV, p. 172, 179, 186 ; d'autre part, *Orientes*, 2, 26, 45, 47, 49, et *Discours*, IV, 186 : « L'homme sauvage et l'homme policé diffèrent tellement par le fond du cœur et des inclinations que ce qui fait le bonheur de l'un réduirait l'autre au désespoir. »

(2) *Contrat social*, édition Dreyfus-Brisac, Paris, in-8°, 1896, I, 1, chap. VIII.

(3) *Medea auf dem Kaukasos*, édition de 1791, p. 192-93.

naturel » sur le civilisé et, tandis que, dans l'*Orientes*, il éclaire d'un jour cru les lacunes de ce dernier et insiste sur les qualités de l'autre, dans la seconde *Medea*, au contraire, il nous montre la noblesse d'un être de culture plus haute et l'oppose à la grossièreté et à la rudesse de la « horde » (1). La lettre à Schleiermacher du 24 mars 1791 contient un passage qui pourrait illustrer la transition de la thèse de l'*Orientes* à celle de « *Medea auf dem Kaukasos* » (2). Nous dépasserions les cadres que nous impose cette étude en retraçant, même dans ses grandes lignes, l'évolution de la pensée morale et de la philosophie de notre auteur après l'*Orientes* jusqu'à ses « *Betrachtungen und Gedanken* », et cette analyse seule nous permettrait de formuler des conclusions générales sur l'influence de Rousseau sur Klinger. Contentons-nous de noter, pour conclure au sujet de son influence sur l'*Orientes*, que jamais le poète allemand ne poussa la révision de ses idées rousseauiennes jusqu'au persiflage voltairien de la lettre du 30 août 1755, où il est question de « marcher à quatre pattes ». Au total, il demeure bien plus près de Rousseau que de Voltaire, sans aller aussi loin que le philosophe genevois dans son mépris de la civilisation. Il est, dans l'*Orientes*, très éloigné de toute idée de synthèse pantragiste, telle que le drame de Hebbel l'incarnera plus tard, et bien qu'un passage de l'histoire de la Russie par Voltaire eût pu en suggérer l'application à son sujet de drame (3). Mais il convient de ne pas anticiper : Voltaire est, somme toute, bien plus moderne que Rousseau (4), et personne, en dernière ana-

(1) Il emprunte cette expression aux ouvrages de Boulanger, cités par Rieger (*Kl. in seiner Reife*, 164) : « les recherches sur l'origine du despotisme oriental », ouvrage posthume de M. B., 8°, 1761 ; et *l'antiquité dévoilée par les usages*, etc... Amsterdam, 1777.

(2) *Briefbuch*, 18 sq. La même lettre cite les deux sources indiquées dans la note précédente ainsi que les « *Nachrichten von den Pelew-Inseln aus dem Tagebuch Wilsons von Keate und aus dem Engl.* », von G. Forster, 1789.

(3) Dans son *Histoire de la Russie sous Pierre le Grand*, op. cit., p. 310, Voltaire indique une solution analogue à celle dont Hebbel tirera systématiquement parti, plus tard, en montrant aux prises deux adversaires également intéressants et ayant raison chacun à son point de vue, le père et le fils : « On ne savait, dit-il, qui il fallait plaindre le plus. »

(4) La critique de la pédagogie rousseauienne, par exemple, n'inspire-t-elle pas de nos jours encore les romanciers. Cf. André Lichtenberger : *Kaligouça, le cœur fidèle*, Paris, Calmann-Lévy, 1913. Pour la mise au point des rapports de Klinger avec Voltaire et Rousseau, cf. surtout Rieger : *Kl. in seiner Reife*, 249-253, 263-271, et Wyneken, op. cit., 55-56.

lyse, de moins « moderne » que Klinger, si l'on considère, non point tel ou tel de ses aperçus isolés, telle ou telle de ses boutades, mais l'ensemble de sa personnalité et de son œuvre. Aussi ne saurait-on établir de meilleure mise au point de son humanisme qu'en le localisant et en le datant, autrement dit, en le comparant à celui de ses compatriotes et de ses contemporains.

V

Nous n'insisterons pas, toutefois, sur la comparaison avec les classiques français. De l'*Andromaque* de Racine, Klinger n'a guère imité que le passage que nous avons cité plus haut (1), et on ne saurait soutenir qu'il y ait dans l'*Orientes* des réminiscences de l'*Horace* de Corneille. Sans doute on relèverait des analogies : il y a conflit, dans les deux pièces, entre le père et le fils, entre le groupe familial et un horizon plus vaste. Mais, à pousser plus loin le parallèle, toute la différence d'inspiration et de manière se manifeste : chez Corneille, il s'agit d'opposer deux sentiments : le patriotisme et l'amour filial ou conjugal ; chez Klinger, le conflit psychologique et moral se complique d'un problème de sociologie ; dans la tragédie française, des abstractions sont aux prises, dans le drame allemand, il y a déjà un souci tout romantique de caractériser le milieu, de le colorer historiquement. Il y a, entre les deux pièces, la distance des deux siècles et, plus encore, celle de la nationalité des auteurs. C'est donc aux classiques allemands qu'il faut comparer Klinger, à Schiller et surtout à Goethe.

Dès ses premières pièces, Klinger s'était inspiré de Schiller : *das leidende Weib* rappelle par certains motifs *Cabale und Liebe*. A mainte reprise il continua, non point de l'imiter, mais bien de rivaliser avec le jeune auteur dramatique si rapidement célèbre, et *die falschen Spieler, der Günstling, Roderico* ont pu être rapprochés des *Räuber* et de *Don Carlos* (2). Etant données les analogies de sujet, on pourrait s'attendre à ce que l'auteur

(1) Cf. supra, 83.

(2) *Kl. in der Sturm- und Drangperiode*, 60 ; *Kl. in seiner Reife*, 11, 129 sq. et Emil Neubürger, op. cit., 17.

de l'*Orientes* ait mis plus particulièrement ce dernier drame à contribution, hypothèse renforcée du fait que Klinger le trouvait expressément mentionné dans cette *Histoire de la Russie* que nous venons de le voir utiliser de si près (1). Mais, prenons-y bien garde, Voltaire insiste précisément sur les différences entre les destinées de Don Carlos et d'Alexis. Une autre divergence, tout aussi essentielle, sépare encore la tragédie de Klinger de celle de Schiller : *Don Carlos* marque dans la carrière dramatique de son auteur, l'étape par laquelle il prend résolument congé de ses errements juvéniles et s'achemine nettement vers les chefs d'œuvre classiques de sa maturité; *Orientes*, par contre, est encore, nous l'avons vu, tout imprégné de l'esprit du Sturm und Drang; loin de célébrer le triomphe de l'idée cosmopolite, c'est le sentiment qu'il oppose à la raison, c'est le particularisme et l'individualisme qu'il exalte. Par là, l'*Orientes* est bien plus proche des premiers drames de Schiller, sans que du reste, il soit nécessaire, ou même possible, de pousser la comparaison jusqu'au détail des textes. Quant à la solution indiquée dans l'*Orientes* (2) du problème des rapports de l'éducation individuelle et du progrès social, de la réforme des cœurs et de celle de l'Etat, elle procède si peu de Schiller qu'au contraire elle le précède. Les *Briefe über die ästhetische Erziehung des Menschen* sont de date ultérieure à l'*Orientes* et si l'on objectait que Klinger connaissait du moins d'ores et déjà les pièces lyriques de l'*Anthologie*, il suffirait de répondre que l'humanisme allemand d'alors n'était point l'apanage de tel ou tel poète, mais que ses idées flottaient dans l'air depuis des années; témoins, le traité de Lessing de 1780 : *Über die Erziehung des Menschengeschlechts*, le *Lienhard und Gertrud* de Pestalozzi, de 1781, les *Ideen zur Philosophie der Geschichte der Menschheit* que Herder avait commencé à publier en 1784.

Mais, si la part de l'influence de Schiller sur Klinger auteur de l'*Orientes* est, en somme, négligeable, pourrait-on en dire autant de celle de Goethe ? Nous ne referons

(1) Cf. op. cit., 311 et 411. (2) Cf. en particulier p. 49-50.

point l'historique des relations du maître de Weimar et du plus intéressant, peut-être, de ses disciples. Il nous suffira de renvoyer pour cette étude aux pages célèbres de *Dichtung und Wahrheit* (1) et aux principales mises au point critiques qui en ont été données (2). En ce qui concerne les années de la vie de Klinger antérieures au *Simson Grisaldo*, nous nous rallierons aux conclusions générales de l'étude française qui précède la nôtre et que nous avons eu l'occasion de citer fréquemment (3). Il est bien vrai que le commerce, l'amitié, l'exemple et les œuvres de Goethe eurent sur le jeune Klinger une influence considérable et décisive, modifièrent en particulier sa conception du problème de l'amour et fortifièrent, en pleine exubérance de son individualisme, ses prédispositions au renoncement, à la maîtrise de soi, à la discipline, à l'activité organisée et limitée. Il nous semble, toutefois, que le critique ne tient point un compte suffisant de la rechute que va faire Klinger aussitôt après le *Grisaldo* (4).

Consommée sa rupture avec Goethe, loin de Weimar, Klinger va reprendre de plus belle sa vie errante et désordonnée. Il s'engage d'abord dans la troupe ambulante de Seyler et la conversion du *Stürmer* est, en 1776, si peu définitive que, la même année, l'auteur-acteur compose et représente son *Sturm und Drang*, la plus excentrique de ses pièces. La vie de l'homme est à l'image des conceptions du poète : rien de moins discipliné, de moins régulier, que cette existence improvisée, en quelque sorte, au jour le jour et au hasard des villes traversées, que ces liaisons amoureuses, engagées, interrompues et dénouées sans la moindre contrainte (5). Cependant Klin-

(1) 3^e partie, livre 14, le passage : « Wenn Redner und Schriftsteller », etc., jusqu'à... « nicht verschmähte ».

(2) Cf. Oskar Erdmann : *über F. M. Klingers dramatische Dichtungen*, Königsberg. 1877, p. 2-3 et notes ; Neubürger : *Goethes Jugendfreund*, déjà cité ; Rieger : *Kl. in der Sturm- und Drangperiode*, 9, 18, 22, 26, 145-147, 156, 164-178, 237 ; *Kl. in seiner Reife*, 206-208, 220-222, 521-523, 528-536, 563, 643 ; Heltner : *Geschichte der deutschen Literatur im XIX. Jahrhundert*, III, 228-229, et surtout *Goethe-Jahrbuch*, 1882, III, 248-276.

(3) Vermeil, op. cit., 80-131.

(4) *Ibid.*, 129. Cf. cependant, conclusions : 188-190. Voir aussi l'article de M. Henri Lichtenberger dans la *Revue universitaire* du 15 décembre 1913 et celui de M. Piquet dans la *Revue germanique* de mars-avril 1914.

(5) Cf. *Kl. in der Sturm- und Drangperiode*, 180-220.

ger ne va pas jusqu'à brûler impitoyablement tout ce que récemment encore il adorait : il a perdu en Goethe son ami le plus cher, son guide le plus sûr ; il lui reste, outre le souvenir des temps heureux vécus auprès de lui, le commerce de ses œuvres, dont il s'inspire encore. Tel passage du *Verbannter Göttersohn* nous rappelle *Prometheus* et le *Derwisch*, de 1779, a pu être rapproché du *Grosskophia* (1).

Dès cette époque et sous l'influence de Schlosser (2), l'ami commun de Goethe et de Klinger, un nouvel assaïssement s'est produit. Klinger s'engage dans un corps de volontaires. La discipline militaire achève la cure. Déjà la lettre à Schleiermacher, écrite d'Emmendingen, au printemps de 1780, respire l'optimisme, et exprime un parfait équilibre de joie et de modération (3). Et, au mois de septembre, Klinger entre au service du grand-duc Paul de Russie qui, cinq ans plus tard, le fait entrer au corps des cadets. En 1786, la même année que l'*Iphigénie* de Goethe, paraît la *Medea in Korinth* qui, nous l'avons vu, marque une nouvelle étape de Klinger vers l'idéal classique et ses grands principes de juste mesure et de normalité (4). Parmi les pièces du *Neues Theater*, enfin, *Aristodymos*, en 1787, offre certaines analogies, non seulement avec l'*Iphigénie* de Goethe, mais encore avec son *Faust* (5). Dans cette décade de 1780 à 1790, deux événements saillants ont encore achevé de mûrir Klinger : l'épreuve cruelle que lui impose la mort subite de la fiancée dont il était follement épris, et son mariage, en 1788 (6). Quoi d'étonnant, donc, à ce que l'année même

(1) Cf. *ibid.*, 235-300.

(2) Schlosser est l'original du derviche, tandis que Klinger s'est incarné dans Derbin, moins « Stürmer », du reste, qu'Oriantes. Sur l'influence de Schlosser sur Klinger, cf. *Kl. in der Sturm- und Drangperiode*, chapitres V et VI et en particulier les pages 257, 303 sq., 306-307, 339 sq., 362-366.

(3) *Ibid.*, 426 sq., lettre LV.

(4) Cf. la déclaration du baron de Ungern-Sternberg en 1786 : « Mit Klinger habe ich sehr angenehme Stunden in Petersburg zugebracht. Dieser rastlos stürmende Geist stimmt sich allmählig zur wirklichen Welt herab, etc. » (*Kl. in seiner Reife*, 97).

(5) Cf. *Kl. in seiner Reife*, 115-117.

(6) *Ibid.*, 18-19, 32 sq., 109 sq. et *Briefbuch*, 199 sq. la lettre du 2 avril 1818 à Fanny Tarnow.

où Klinger compose l'*Oriantes* soit celle de la réconciliation entre le maître et le disciple ? Depuis 1779 déjà, Goethe avait été mis au courant par Schlosser des basses intrigues qui avaient surpris sa bonne foi et hâté sa résolution d'en finir avec Klinger. Cependant, il s'était toujours refusé à un rapprochement. Klinger, de son côté, bien qu'il n'eût pas un instant cessé d'aimer et de vénérer Goethe, ne se décidait pas à lui écrire, ignorant l'accueil qui serait réservé à une démarche de ce genre. Dans une lettre du 29 août 1789, il finit par faire part de ces sentiments à Schleiermacher et, grâce à son entremise, obtint, le 11 décembre 1789, une réponse favorable (1). Il faut noter, toutefois, que leurs rapports sont loin de redevenir aussi cordiaux que par le passé et, dans la suite, se refroidissent encore, cessent, une nouvelle fois, complètement, pour ne reprendre que vers la fin de la carrière et de la vie de Klinger (2).

Si, maintenant, nous reprenons le texte de l'*Oriantes* et l'examinons au point de vue des ressemblances de détail qu'il contient par rapport aux œuvres de Goethe, il est aisé d'en découvrir de multiples. D'abord quelques passages, çà et là, rappellent certaines poésies lyriques du maître. Nous avons indiqué déjà un rapprochement avec la célèbre élégie *an den Mond*, de 1778 (3). La tirade mélancolique du roi de Thrace : « früh erfuhr ich, reine Freude umglänze nie das Haupt, das eine Krone drückt », peut faire songer à la célèbre chanson du harpiste, composée en 1783, et qui devait consoler plus tard Louise de

(1) Cf. *Briefbuch*, 8 sq. la lettre à Schleiermacher et dans le *Goethe-Jahrbuch*, 1882, III, p. 273, les passages concernant l'attitude de Goethe.

(2) *Kl. in seiner Reife*, 206-208, et d'une façon générale les documents que nous avons indiqués plus haut, supra 96 et note 2. Pour Goethe, ajouter : H. Loiseau : *l'évolution morale de Goethe. Les années de libre formation* (1749-1794). Paris, Alcan, 1914, en particulier le livre III, p. 158 sq. ; sur Goethe et le Sturm und Drang, cf. encore Weissenfels : *Goethe im Sturm und Drang*, Halle, 1894 ; sur Goethe, Rousseau et le sentiment de la nature, Erich Schmidt : *Richardson, Rousseau und Goethe*, Jena, 1873, et encore Loiseau, op. cit., 79-80, 83-85, 91-95, 111-114, 136-140, 150-151, 171-175, 227 sq., 267-271, 280-311 ; voir encore tout le chapitre : L'homme d'Etat. La troisième éducation. L'apprentissage du renoncement à l'école de la vie ; *ibid.*, 315-367 ; enfin, dans les chapitres suivants, les pages 387-396, 464-479, 484-487, 570-605 et 769-778.

(3) Cf. *Oriantes*, 6, et supra 7, et note 1.

Prusse : *Wer nie sein Brot mit Thränen ass* (1). La tirade suivante du roi contient un écho de *das Göttliche* dont l'origine remonte à 1780 :

König :
Nie hatten sie gehndet, dasz
die Götter die Menschen zu edlen
Zwecken auf die Erd'gestreut ha-
ben (2).

Gœthe :
Edel sei der Mensch, etc...
Der edle Mensch
Sei hülfreich und gut !
Uermüdet schaff'er
Das Nützliche, Rechte,
Sei uns ein Vorbild
Jener gehandeten Wesen !

On ne saurait pousser le parallèle jusqu'à affirmer que Klinger se soit souvenu du dernier vers de *das Veilchen*, composée en 1773 ou 1774, lorsqu'il fait dire à son Orian-tes : « Vernichte mich durch Deinen eignen Ausspruch, und lasz mich Deinen Sohn, nicht durch den Mund Deiner Slaven fallen ! Soll ich sterben ?... Schlage ! Räche ! Vernichte, Nur thue es selbst ! » (3). Mais ne trouve-t-on pas dans l'« *Oriantes* » des emprunts au *Prometheus* de 1774, non seulement le motif du « Trotz », mais des échos textuels ? :

Oriantes, 42 :
Ich habe für Menschen nie ge-
bebt ; was stärker ist als Du, ist
Dein Meister, wie der meinige.

König, 53, et Oriantes, 77 et 78 :
Hier steh'ich,...

Oriantes, 62 :
Sink in den Staub, weine Thrä-
nen, deren er nicht achtet ; etc.
(pour l'inspiration, toute la tirade).

Oriantes, 98 :
Ich musz... dich verlassen in
dem Licht, zu leiden, nach mir
zu weinen...

Prometheus :
Hat nicht mich zum Manne ge-
[schmiedet]
Die allmächtige Zeit
Und das ewige Schicksal,
Meine Herrn und deine ?

Prometheus :
Hier sitz' ich, forme Menschen
Nach meinem Bilde,
Ein Geschlecht, das mir gleich sei,
Zu leiden, zu weinen,
Zu geniessen und zu freuen sich
Und dein nicht zu achten,
Wie ich !

On pourrait, de même, relever quelques réminiscences

(1) Cf. *Oriantes*, 69, et *Wilhelm Meisters Lehrjahre*, livre II.

(2) *Oriantes*, 70, et *ibid.*, 109 : « Das Schlechte musz nie der Mensch ! »

(3) Cf. *Oriantes*, 87-88.

d'*Iphigénie*(1); Rieger ne mentionne ce drame qu'à propos de *Medea auf dem Kaukasos* (2). Mais, outre qu'on trouve, communs à la tragédie de Goethe et à celle de Klinger, le nom de Thoas, les allusions aux sacrifices humains (3) et aux descendants de Pélops (4), deux détails nous frappent au passage :

Arsinoë. 8 :
Ich stand am Gestade des Meers,
lauschend, ob die fernern Wogen,
mir den Edlen wiederbringen
würden (5).

Oriantes, 52 sq. :
Aber wozu das all; ich seh
was Du beschlossen hast.

Iphigénie (acte I, scène 1) :
Und an dem Ufer steh ich lange
[Tage],
Das Land der Griechen mit der
[Seele suchend ;

Iphigénie (acte I, scène 3) :
Man spricht vergebens viel, um
[zu versagen],
Der Andre hört von allem nur
[das : Nein !]

Et de plus, n'est-ce pas un peu dans l'esprit de l'*Iphigénie* de Goethe que la reine de Thrace demande à Agathokles : « O lehre mich Mässigung ! Lehre mich mit Mitleid auf das Unglück meiner Feinde sehen ? » (6). Là se bornent, toutefois, les ressemblances et nous avons vu que, par ailleurs, l'humanisme de l'*Oriantes* est aux antipodes de celui d'*Iphigénie*, et le Klinger de 1790, beaucoup plus proche de Rousseau que des Grecs (7).

On retrouve aussi dans l'*Oriantes* un certain nombre

(1) La première version d'*Iphigénie* était achevée en 1779, l'*Iphigénie* remaniée, publiée en 1787. Pour l'interprétation de cette tragédie, voir Loiseau, op. cit., 420-461, 475 sq., 534-563.

(2) Cf. *Kl. in seiner Reife*, 165 : « Sie kam zugleich in einen, vielleicht nicht unbewussten pessimistischen Gegensatz zu Goethes *Iphigénie*, der bei edel angelegten Barbaren die Abschaffung der Menschenopfer gelingt. »

(3) Cf. *Oriantes*, 36, 44-45, 70. (4) *Ibid.*, 21, 123.

(5) Le passage peut évoquer du même coup la légende de *Lohengrin* ; un peu plus loin, c'est le sujet de *Medea auf dem Kaukasos* qui nous est indiqué (*ibid.*, 8) : « Dann stand ich wieder einsam und verlassen auf jenen furchterlichen Felsen, ... »

(6) *Oriantes*, 94, et Goethe, *Zueignung* (6^e strophe) et surtout les vers célèbres à Frau von Stein :

« Tropftest Mässigung dem heissen Blute,
Richtetest den wilden, irren Lauf,
Und in Deinen Engelsarmen ruhte
Die zerstörte Brust sich wieder auf. »

cf. les développements de Loiseau, op. cit., 411-416, 476.

(7) Une autre pièce de Klinger *Aristodimos*, a pu être, à plus juste titre, sous ce rapport, rapprochée de l'*Iphigénie* ; cf. le jugement de Huber dans l'*Allgemeine Literaturzeitung*, 1791, I, p. 230.

de motifs d'*Egmont* (1) : le sentiment de liberté qui dilate la poitrine du héros emprisonné (2) ; les réflexions sur la mort imminente (3) ; enfin, la philosophie fataliste qui s'exprime en longues tirades de mélancolie grandiloquente :

Oriantes, 25 :

« Rolle, Rad des Glücks ! Wer sieht es ab, und wen du würgest und wen Du hebst. »

Königin, 94 :

« Trotzende Tugend, halte das zerschmetternde Rad des Glücks in seinem Lauf nicht auf ! »

Agathokles, 75-76 :

« Doch sieht der Mensch voraus, was auf den Schritt erfolgen mag, den er vorwärts thut ? Wir wandeln im Dunkeln und das Schicksal spottet unsrer Absicht. »

Egmont

(acte II, Egmonts Wohnung) :

« Wie von unsichtbaren Geistern gepeitscht, gehen die Sonnenpferde der Zeit mit unsers Schicksals leichtem Wagen durch ; und uns bleibt nichts, als, muthig gefasst, die Zügel festzuhalten und bald rechts, bald links, vom Steine hier, vom Sturze da, die Räder wegzulenken. Wohin es geht, wer weiss es ? Erinnert er sich doch kaum, woher er kam ! »

Egmont (acte V, Gefängnis) :

« Es glaubt der Mensch, sein Leben zu leiten, sich selbst zu führen ; und sein Innerstes wird unwiderstehlich nach seinem Schicksale gezogen. »

Ailleurs, c'est le *Faust* de Goethe qui nous est rappelé, notamment lorsqu'Oriantes exalte le sentiment sincère et profond et lorsqu'il déclare que le langage est impuissant à exprimer ce que le cœur éprouve (4). Un passage, surtout, évoque immédiatement à notre esprit deux des plus célèbres scènes du chef-d'œuvre gœthéen, dont une est antérieure à l'*Oriantes*, l'autre, d'inspiration analogue :

(1) Tragédie publiée en 1788 ; cf. Loiseau, op. cit., 475-476, 556-560.

(2) Cf. *Oriantes*, 16, et la dernière scène d'*Egmont*.

(3) Cf. *Oriantes*, 66, 87, 113 et le dernier acte d'*Egmont*, passim. La scène des adieux de Klärchen et de Brackenburg, au dernier acte, contient un passage qui semble annoncer le dialogue entre Oriantes et Arsinoé (98-99). On peut rapprocher également de la dernière scène d'*Egmont* la tirade d'Oriantes (114-115) : Dort will ich Dich etc. . .

(4) Cf. supra notre chapitre I et *Oriantes*, 47 : « O dass ich mein Herz dir zeigen, meine Gesinnungen Dir hörbarer, sichtbarer machen könnte, als es meine Zunge vermag », et *Faust*, 1^{er} dialogue avec Wagner, les passages : « Wenn ihr's nicht fühlt, ihr werdet's nicht erjagen... etc. . . » ; plus loin : die wenigen, die was davon erkannt... etc. Cf. encore, *Schüler scene* : « da seht, dass ihr tief sinnig fasst... etc. » et enfin, le jugement de Gœthe sur Lavater : lettre de Gœthe à Schönborn, du 4 juillet 1779.

Oriantes, 55 :

Du, wer Du auch bist, im Him-
mel, auf Erden, in der Tiefe, der
Luft, wer Du auch seyst, der
mich bisher erhalten, . . .
— wie Du Dich nennst —
Geist — Zufall — Gott — Sonne
— Welt — ... etc...

Wald und Höhle (1790) (1) :

Erhabner Geist...
Du führst die Reihe der Leben-
[digen]
Vor mir vorbei und lehrst mich
[meine Brüder]
Im stillen Busch, in Luft und
[Wasser kennen ?]

Martens Garten :

Nenn es dann, wie du willst,
Nenn's Glück ! Herz ! Liebe ! Gott !
Ich habe keinen Namen
Dafür. Gefühl ist alles ;
Name ist Schall und Rauch,
Umnebelnd Himmelsglut (2).

Dans la suite, Klinger s'intéressera assez vivement à *Faust* pour en traiter le sujet à sa manière dans deux de ses ouvrages.

Enfin, nous avons relevé dans l'*Oriantes* la théorie de l'évolution lente et progressive, une formule saisissante de cet organicisme qui, dès l'instant où Goethe se met à étudier, à Weimar, les sciences naturelles, et en particulier Linné, devient la doctrine même du maître (3). Mais n'oublions pas qu'auparavant déjà, à l'époque où Klinger compose *das leidende Weib*, et antérieurement, il

(1) On sait que Goethe remania, en 1788, à Rome, cette scène qui n'avait, dans l'*Urfaust* de 1775, ni la même place, ni la même teneur ; cf. *Goethes Faust in ursprünglicher Gestalt* hrg. von Erich Schmidt, Weimar, 1905, p. 33-44. Mais, en 1787 déjà, Herder avait fait paraître sa rapsodie panthéiste : *Gott*, qui n'est point étrangère à la genèse des vers goethéens. Herder avait, de plus, traduit pour la cour de Weimar la célèbre devise de Batrihari, celle-là même que Caroline von Günderode, avant son suicide sensationnel, s'était choisie pour épitaphe :

Erde, du meine Mutter, und du mein Vater, der Lufthauch,
Und du Feuer, mein Freund, du mein Verwandter, der Strom,
Und mein Bruder, der Himmel, etc.

(2) Cf. E. Lichtenberger : *Etudes sur quelques scènes du Faust de Goethe*. Paris, 1899, p. 1-18 (l'émotion, source de vérité) et Ch. Andler : *Interprétation nouvelle de la scène de la profession de foi dans le Faust de Goethe* (*Revue germanique*), mai juin 1905, p. 312-319.

(3) Cf. *Oriantes*, 49 : « Wenn es dem Menschen eigen ist, etc. » *Ibid.*, 50, la fin de la tirade d'Oriantes ; *ibid.*, 51 : « Und warum willst Du schon die Früchte erndten, die Du kaum gesäet hast ? » ; pour Goethe, cf. *Geschichte meiner botanischen Studien*, ed. Hempel, XXXIII, p. 61, et lettres à Frau von Stein du 30 octobre 1779 et du 8 novembre 1785.

expose, lui-même, ou par la bouche de ses personnages, des théories analogues (1). Pour ce point particulier, il est donc bien évident qu'il faut rechercher l'origine de la conviction klingérienne dans l'ambiance même de son époque et que le commerce et les œuvres de Goethe ne sont, aux yeux du disciple, que la mise au point et la synthèse la plus intéressante des idées qui flottaient, en quelque sorte, éparées dans l'air.

Au total, c'est bien moins l'esprit du Goethe de Weimar que l'on retrouve dans l'*Oriantes* que l'esprit du jeune Goethe, fervent disciple de Rousseau, du Goethe qui écrivait en juillet 1772, à Herder : « Depuis que je connais la force des mots *σπῆρος* et *πρῶπιδες*, un monde nouveau m'a été révélé, en moi-même; pauvre homme, celui qui n'est que cerveau ! » (2).

(1) Cf. *das leidende Weib* (acte I, scène 6), Geheimrat : « In der Welt geschieht nichts durch Sprünge », et la lettre de Klinger à Kayser de l'été 1774 : « Kannst Du, willst Du Sprünge machen, geht was im Sturm... Nun sieh lieber, da wir das alles nicht können,... so geh denn langsam... » (*Kl. in der Sturm- und Drangperiode*, 371).

(2) Ed. de Weimar, II, p. 43, lettre 88.

CHAPITRE IV

LANGUE ET STYLE

Si, dans l'*Orientes*, l'inspiration nous rappelle le jeune Goethe, à plus forte raison encore la langue et le style. Mais, comme le remarque judicieusement le critique du *Simsons Grisaldo*, tandis qu'il y a lieu de distinguer, au point de vue formel, la correspondance et les œuvres du jeune Goethe, la forme est aussi négligée dans les drames de Klinger que dans ses lettres (1). Cette négligence même donne à l'*Orientes*, comme au *Simsons Grisaldo*, « la valeur d'un document précieux pour l'étude de la langue que parlaient, dans la vie courante, les Stürmer de Francfort. On a ici la matière brute d'où Goethe fait sortir l'œuvre d'art à la fois riche et classique, populaire et raffinée, matière brute dont Klinger, dans le *Simsons Grisaldo*, est encore l'esclave impuissant » (2).

Ajoutons, toutefois, qu'il y a moins d'irrégularités et d'excentricités dans l'*Orientes* que dans le *Grisaldo* et qu'il convient de constater, à ce point de vue, un progrès de l'art du Stürmer vers la simplicité et le naturel, quelle que soit la distance qui l'en sépare encore.

I. — ORTHOGRAPHE

1. — L'APOSTROPHE :

Les cas d'apostrophe sont bien plus fréquents que dans le *Grisaldo* (3).

a) Aux exemples d'élision sans apostrophe que nous avons signalés, il convient d'en opposer un grand nombre où ce signe orthographique est employé. La forme la plus fréquente est hab'ich (7, 7-53, 14, etc... 11 cas). Voir encore :

(1) Cf. la lettre de Klinger à Boie du 13 janvier 1776 (*Kl. in der Sturm- und Drangperiode*, 381), et la lettre à Schleiermacher du 14 juin 1789 précédant celle où il est fait mention de l'*Orientes* (*Briefbuch*, 7).

(2) Cf. Vermeil, op. cit., 196, et H. Loiseau : *Contribution à l'étude de la langue du jeune Goethe d'après sa correspondance de 1764 à 1775*. Paris, 1911.

(3) Cf. Vermeil, 221.

hab'ein : 86,19 — hab'in : 6,7 — hab'euch : 71,8 — hätt'ich : 83,6 et 84,18 — hätt'euch : 70,19 — hätt'unternehmen : 80,12. Autres auxiliaires : möcht'ich : 17,19 et 85,17 — muszt'ich : 53,5 et 88,11 — sollt'ich : 125,21 — werd'ich : 107,14-113,12-125,1 — werd'ein : 15,10 et 111,8 — wollt'er : 4,17 — würd'ich : 80,13-84,19-124,13. Avec d'autres verbes, il faudrait citer encore 28 cas d'élision devant ich, 9 devant es, 5 devant ihn, 5 devant und, 3 devant auf, 3 devant euch, 2 devant in, 1 devant er, 1 devant im et 3 devant divers mots : 57,9-83,4 et 85,11. A noter un certain nombre d'exemples où l'emploi de l'apostrophe est incorrect : 22,22 : erfuhr'ich (cf 69,14 : erfuhr'ich) — 55,9 : hub'es — 69,8 : zertrat'ich — 69,10 : empfang'ich — 71,9 : zählt'euch (présent) — 127,13 : wüthet'in (présent).

b) Apocope avec apostrophe : 14,16 : hab'den — 37,14 : ich rühm'mich — 41,2 : zeigt'mir — 59,8 : ich seh'der — 63,16 : eh'diese — 66,14 : freu'sich — 70,9 : Erd'gestreut — 73,16 : Spinn'die — 76,4 : Aug'das — 109,15 : ich verliehr'den — 120,4 : ich fühl'nun — 128,2 : im Staub'mich. Cas douteux : 71,16 : wählt',sollen (pré-
térît ou présent ?)

c) Syncope de l'e de flexion non final avec apostrophe : 4,19 : Weh's — 45,7 : Bär'n — 89,9-98,14 et 116,6 : Tod's (cf. 132,11 : Tods et, plus haut, les formes pleines);

d) Contraction de es avec apostrophe : après Du : 18,3 — après Dir (46,5-110,1-127,5) après er (20,17; deux cas — 33,3-76,8-83,21-109,15) — après ich (58,19-73,21-80,13-126,18) — après ist (40,16-121,6 et 15; cf 129,21 : ist es) — après mir : 41,3 — après sie : 3,6 — après des formes verbales (20,19-29,12; deux cas — 47,3-74,2 et 98,3);

e) Contraction de das : 2,15 : in's Herz — 12,3 : in's entfernte Asien — 19,21 : in's Licht — 47,6 : in's Dunkle — 112,13 : auf's Schwerd. Il serait oiseux d'énumérer les nombreuses exceptions.

2. — DÉSIGNATION GRAPHIQUE DES VOYELLES LONGUES :

a) *gémination* : 1^o de l'a (Haare : 56,10 — Saamen : 21,2 — Staat : 53,20-57,16, etc... 5 cas; cf. Scham : 63,2); 2^o de l'e (Heerden : 6,18-48,20-70,13 — leer : 32,12-52,19 — Seegen : 36,4 — Seele : 8,14-90,5, etc... 9 cas — seeligen (1) : 117,17 — Speer : 46,21); 3^o de l'o (Loos : 69,11-89,10 — Schoos : 118,17);

b) *l'h d'allongement*. Nous n'avons pas à relever les très nombreux cas conformes, sinon à l'orthographe moderne, du moins à l'usage récemment réformé. Signalons, par contre : Bothe : 119,5 et 124,5 — Bothschaft : 12,12-91,4 et 119,12 — Todesbothe : 90,12 — gebähret : 3,11 — geböhren : 16,2 — mahlte : 48,17 (cf. Malerey : 48,8) — stöhren : 34,4 — zerstöhren : 25,12 et 98,3 — zerstöhrt : 70,4 — Zerstörung : 38,9 et 79,9 (cf. zerstören : 17,17 et 36,9 et zerstörende : 45,15) — verliehr : 41,7 et verliehr' : 109,15 (cf. verliert : 46,2) — verlohr : 6,16 — verlohren (6,8-6,16-7,7-11,19-30,18) — die Verlohrnen : 123,20. Notons, d'autre part : stralen : 30,9 (cf. Strahl : 7,22) et Höl' : 104'16.

c) *l'e d'allongement après l'i*. A remarquer seulement : empfieng : 43,11 — Gefielden : 117,17 et 21 (cf. 128,13 : Gefilde) — gieng : 124,16. Nous venons de voir les formes de verlieren. Geben et ses composés donnent : gieb, giebt, vergieb. A noter : Mine : 41,2. La différence entre l'adverbe wieder et la préposition wider est constamment observée (2) : voir d'une part : 7,5-8,3 et 14-34,18-65,3-105,2 et 7-117,7-120,9; d'autre part : 10,22-60,13-63,13-69,9-82,11.

3. — DÉSIGNATION GRAPHIQUE DES VOYELLES BRÈVES :

Il arrive à Klinger de ne pas redoubler la consonne après une voyelle brève. Ex. : vortrefflicher : 29,6 — treflich : 39,16 — raft : 115,2 — bewafnet : 130,8 (3). Il peut s'agir, du reste, dans tous ces cas, d'une simple négligence d'impression.

(1) Cf. Barasch-Haas, 96, Loiseau, 40 et Vermeil, 209.

(2) cf. à ce sujet l'assertion de M^{me} Barasch-Haas, 96 et la réfutation de M. Vermeil, 210-211.

(3) On trouvait dans le *Grisaldo* les formes öfne et öfnet, warrlich et warlich; cf. Loiseau *op. cit.*, 54, et Vermeil, *op. cit.*, 197 et 212. On ne trouve plus dans l'*Oriantes* que les formes régulières : öfnen (112,5-129,11) et wahrlich (39-12-68,5-74,18 83,7-104,12).

4. — MÉTAPHONIE ET GRAPHIES DIVERSES :

a) Le signe employé pour la métaphonie est toujours *e* pour les minuscules (1) et *e* après la majuscule au début des mots : 3,12 : Aeltern — 26,5 : Ueberlegung — 52,9 et 79,17 : Aeuszerungen — 65,2 : Aermste. On ne relève pas dans l'*Oriantes* de phénomène d'orthographe archaïque, comme l'omission arbitraire de l'inflexion dans la langue du jeune Goethe (2). — b) Notons *ä* pour *e* dans gränzt : 67,18 — et *e* pour *ä* dans deucht : 99,12 (3). — c) *y* remplace constamment *i* dans ey, sauf dans theilen et ses composés. Nous renonçons à citer nos références pour les formes dont les exemples fourmillent, comme : bey, frey, seyn et leurs composés. Indiquons seulement : Barbarey (45,13-50,13) — beyde (24,4-96,4-106,12), cf. : beide (32,19) — bleyerne : 92,16 — Male-rey : 48,8 — Schleyer : 104,20 — Schmeicheley : 41,17 — Schrey (95,1-97,1-117,15) — Schreyen : 33,14 — Ver-rätherey : 85,5 — zwey (25,7-87,5-120,6) et ses composés : Zweyter : 39 — entzweye : 31,14. Noter la forme : (die) Hayde : 48,15.

5. — CONSONNES :

a) *doubles consonnes*. — Pour l'*n*, on relève les formes : Göttinn : 2,8 — Königinn : 15,22 et worinn : 23,8, mais aussi les formes régulières : Göttin (3,14, etc.. 4 cas) — Königin (27,3, etc... nombreux cas) — worin (43,2-80,9). Voir encore : Fürstin (4,14-9,11) — Gattin (116,7-117,22-118,1) — Gemahlin (6,5-24,1-28,10) — Griechin : 108,16 et 20. — Pour le *t* et le *d*, on remarque la gémiation : Schwerdter : 48,6 et Schwerdte 104,7; le nominatif singulier est toujours Schwerd (86,2-100,15, etc... 19 cas) — la gémiation : todt (107,2-132,3); tödle : 62,22 — tödten (4,9-66,8) — Todten (113,12-121,20) — tödtliche : 1,7 — Noter : Beredsamkeit : 12,17. — Les graphies *k*, *ck* et *kk* sont toujours conformes à l'usage moderne (4).

(1) Dans le *Grisaldo*, *e* dans le corps du texte et (") dans les membres de phrase entre parenthèses (cf. Vermeil, 222). Cette différence n'existe pas dans l'*Oriantes*. Nous avons employé constamment le signe moderne (") pour les minuscules. (2) Cf. Loiseau, 24. Quant à l'inflexion considérée comme phénomène de phonétique, elle ne donne lieu dans l'*Oriantes* à aucune remarque.

(3) Cf. Loiseau, 16, 17 et 24, Barasch-Haas, 101 et Vermeil, 211.

(4) Cf. pour le *Grisaldo*, Vermeil, 213-214.

b) *alternances et graphies consonantiques*. — 1° Rien à remarquer à propos des labiales et des gutturales. — 2° Dentales : noter la forme : erndten (2,10-4,10-36,21-51,4). Quant au th, son emploi est, dans l'*Orientes*, comme dans le *Grisaldo*, tout à fait régulier et Klinger ne le supprime jamais (1). — 3° *Sifflantes* : s pour sz (heiszt : 74,2 — Schoos : 118,17) — sz pour s (aufgelöszt : 2,6 — gelöszt : 47,5 et 72,9 — Greisz : 15,21 (cf. 106,5 et 115,4 : Greis) — Schmausz : 48,4 — raszt : 48,15; (cf. 57,9 : ras'allein et encore 19,25-28,19-64,4 et 86,17) — Le suffixe nis est toujours en nisz (1,6-2,7-13,20-43,11-51,9-71,15-113,8-114,16). — sz pour ss (voir plus haut les nombreux exemples cités à propos de la syncope de l'e interne); ajouter les cas d'élision et d'apocope : hasz ich : 51,10 — hasz den : 82,14 (cf. 82,16 : ich hasse) — ich lasz (2) dich : 54,1 et les formes : kúsze : 127,20 — Weiszagung : 95,2; cf. 61,11 : Weissagung. — ss pour sz (reissen : 2,13-30,22-31,18-53,7 et 12 et ses composés : durchreissen : 3,9 — entreissen : 25,4 et 85,11 — weg-reissen : 73,9 — zer-reissen : 99,17; cf. cependant : reissen : 62,20. — Voir encore : Füssen : 62,15 et rapprocher : Geiseln : 43,5 et Geissel : 50,7). Remarquer enfin l'emploi de l's long dans Despot : 24,18 et 26,14 — Hellespont : 24,8 et Weis' : 83,4). — z pour tz (gestuzt : 45,5 — jezt (3) : 54,19; (cf. les formes : jelzo : 30,19-67,10 et jetzt : 91,22) — sezt : 70,21 (4). — tz pour z (Ehrgeitz : 51,2).

c) *consonnes épenthétiques* (5). Voir seulement : ahnden : 26,4 — ahndest : 5,20 et 15,6 — ahndete : 13,12 — Ahndung : 8,13 et 9,9 — geahndet : 70,7.

6. — MAJUSCULES ET MINUSCULES :

Tous les substantifs ont régulièrement la majuscule; de même, tous les adjectifs substantivés, très nombreux dans l'*Orientes*. Avec was, etwas et so viel on trouve :

(1) Cf. Vermeil, 215.

(2) Le verbe lassen à la 2^e personne du singulier de l'impératif et à la 1^{re} personne du singulier du présent donne régulièrement : lasz (5,2-13,8-17,8 etc... 10 cas), cf. verlasz : 15,2.

(3) Cf. Barasch-Haas, 95, et Vermeil, 216. (4) Cf. 28,17-41,9-46,16.

(5) Cf. Loiseau, 65-66, et Vermeil, 216.

10,3 : etwas groszes — 12,9, 10 : Was bringst du Schreckhaftes ? — 29,15 : so viel Groszes — 41,9 : etwas schrecklichen — 47,16 : etwas anders. Le pronom personnel de la 2^e personne du singulier et l'adjectif possessif correspondant ont toujours la majuscule. On rencontre cependant : 3,13 : du Licht — 3,16 : in deinem — 4,9 et 16,7 : dich. Les autres pronoms personnels ont la minuscule, sauf pourtant : 2,1-5 : Ihr et 2,14 : Euch. Les pronoms indéfinis einer, keiner, jeder, nichts, etwas sont toujours écrits avec une minuscule. De même, les adverbes (1). Au début des membres de phrases entre parenthèses, il y a hésitation, ainsi qu'après les parenthèses (2).

7. — ORTHOGRAPHE DES MOTS COMPOSÉS ET DES MOTS ÉTRANGERS :

A. Voici la liste des mots étrangers :

a) Noms propres : Zevs (1,12-2,19-3,19-34,2) — Lato-na (16,17) — Hektors (94,9) — Nemesis (117,22-130,9, etc) — Elektras (123,6) — Agamemnons (123,7) — Euripides (123,3) — Helena (123,10) — Apollo (124,2).

b) Noms géographiques ou mythologiques : Håmos (16,12-91,9-96,13) — Hellespont (24,8. N. B. l's est long) — Olympos (38,7) — Erebos (47,6) — Kaukasus (83,13-84,12) — Tanaïs (12,3-84,12). Sur les noms communs géographiques, rien à remarquer, sauf, pourtant, la forme : den Atheniensen (123,3-4).

c) Noms communs : Akt — Dämon (8,18-81,2-94,13) — Scene (15,1) — Diadem (22,5-132,16) — Despot (24,18-26,14) — Genius (29-4) — Mine (41,2) — Fantasie (3) (46,18-70,6) — Sophisten (86,8) — Triumph (117,16) — Palast (4) (130,10). On a l'alternance : Slav (47,2) et Slave (6,21-49,5-81,21).

B. L'orthographe des mots composés est, en général, normale. Voici les exceptions :

a) Götter Leitung (1,11) — Menschen Schicksal

(1) Voir par exemple : 93,10 : in kurzem ; 74,7,8 et 103,7 : vor kurzem.

(2) On pourrait relever aussi les minuscules après un point d'exclamation. Exemple : 73,3.

(3) Cf. *Beiträge zur Kenntnis von Klingsers Sprache und Stil in seinen Jugend-Dramen* von Richard Philipp, Freiburg, 1909, p. 109.

(4) Cf. la forme : Pallast dans le *Grisaldo* (Vermeil, 212).

(1,15-16) — so genannter Menschen-Beszung (39,14-15) — Menschen-Erleuchtung (40,3) — Menschen-Geschlecht (103,9-10) — Menschen-Achtung (108,3) — Jugend-Feuer (63,4-5) — Busen-Freund (74,13) — Bluts verwandten (78,10); cf. Blutsverwandten (98,11) — Vater-und Muttermord (81,6) — Kriegs-Gefährten (82,1) — Feuer-Geist (82,2-3) — Sonnen-Untergang (101,21) — Rache Göttin (117,5). On notera le fréquent usage du tiret, auquel Klinger n'a jamais recours dans les mots composés du *Simsons Grisaldo* (1).

b) Klinger persiste dans sa tendance à séparer la particule de son verbe : 7,5 : wieder geben — 82,10 : wieder blühen — 12,5 : zurück geführt — 15,12 : zurück gekehrt (cf. 12,17 : zurückgekehrt et 5,19 : zurück-zukehren) — 74,4 : zurück kehrte — 75,11 : zurück zu kehren — 30,4 : zurück stossen — 43,7 : zurück lockte (inversion, cas normal) — zurück lassen (105,3-4) — 59,21 : hierher gezogen — 103,13 : hierher geschleudert cf. 77,1-2 : hierhergelockt) — 61,7 : hinüber fliege — 71,17 : herunter stürzen — 76,2 : vorwärts thut — 83,3 : wohl gemerkt — 111,6 : selbst erworbener — 122,21 : entgegen gehen — 123,2 : entgegen eilen — 126,1 : auf wachsen.

c) Voir encore les cas de disjonction (2) : eben so : 21,19 — so eben : 91,7 — gegen einander : 25,6 — unter einander : 70,18 — gleich viel : 17,15 (cf. gleichwohl : 121,21) — seines gleichen : 34,19 et 49,2 — seit dem : 10,6 et 47,14 (cf. ehdem : 46,19) — so lang : 32,30 — so lange : 96,2.

8. — PONCTUATION :

Nous renonçons à produire ici la liste des virgules omises. Nous en avons compté 86. Deux fois, l'absence de ce signe de ponctuation équivaut à un véritable contresens : cf. 90,15, après Barbaren et 124,7, après mehr. Dans l'immense majorité des cas, les virgules paraissent, au contraire, superflues : nous n'en avons pas relevé moins de 646 que l'on pourrait, ou même que l'on devrait sup-

(1) Cf. Loiseau, *op. cit.*, 66, et Vermeil, *op. cit.*, 219.

(2) Cf. Loiseau, 172, et Vermeil, 236.

primer, en comptant, il est vrai, celles que Klinger emploie avant la conjonction und (1). Parfois la virgule est employée au lieu du point-virgule ou inversement et, bien plus souvent, le point-virgule au lieu de la virgule (2). Rien de plus fréquent que ces rôles intervertis. Le tableau suivant montrera jusqu'où Klinger pousse l'arbitraire dans sa ponctuation : Virgule au lieu de point d'exclamation : 15,17-36,17-40,19-74,18-77,4-94,12 et 21-104,16. Virgule au lieu de tiret : 78,6. Virgule au lieu de point : 130,5. Point-virgule au lieu de point d'exclamation : 19,6-91,15-93,20-112,15. Point-virgule au lieu de point d'interrogation : 52,21. Point-virgule superflu : 35,13-46,10-48,15-102,9-105,20. Point d'interrogation omis : 112,7. Point d'interrogation au lieu de virgule : 87,22. Point d'interrogation au lieu de point d'exclamation : 76,22. Point d'exclamation au lieu de point d'interrogation : 24,12-25,17-29,17-30,6-109,3-130,2. Point d'exclamation au lieu de virgule : 30,20-53,15 (deux cas) 53,20-55,1,4-56,10-58,25-130,16. Point d'exclamation omis : 89,7,9-91,9-97,20-104,18-112,22-114,2. Point omis : 124,16-103,1. Point au lieu de deux points : 27,10-97,19. — Fréquent emploi des deux points pour annoncer quelque déclaration solennelle ou quelque vérité importante : 7,14-11,11-43,7-49,11-65,5-69,11-71,3-89,11-94,9-97,1-118,10-124,19. Parfois le poète écrit en gros caractères les mots ou les phrases sur lesquels il désire attirer l'attention : 2,14-11,11 et 12-49,11 et 12-65,6 et 7-97,1 et 2-105,14-118,10. Usage, et même abus du tiret (3). Enfin, même allure hachée que dans le *Grisaldo*, la proposition complétive pouvant être séparée de la principale par un point (4).

(1) Il arrive rarement que la conjonction und ne soit pas précédée de la virgule ; cf. 14, 17-60,7-100,22-112,16-124,19. Voir, par contre, les pages typiques : 108, 111, 124, 129.

(2) Cf. d'une part : 3,10-4,17-6,13-14,19-23,2-32,10-69,8-127,6 ; d'autre part : 4,9-12,3-27,11-28,20-32,20-34,2-35,9-39,10-40,14-41,2-60,19-61,4-64,15-68,8-70,20-74,2-91,3,20-100,3-101,11-112,6-133,12.

(3) Nous en avons relevé plus de 100 cas ; voir, en particulier, les pages 13, 55, 58, 60, 77, 102, 104. Rare est, au contraire, l'omission du tiret ; cf. 57,5-78,8.

(4) Cf. Vermeil, *op. cit.*, 224 et *Oriantes*, 107,20 et suiv. Relevons ici la syllabe mal coupée : Kōni-glich : 73,3 et 4.

9. — FAUTES D'IMPRESSION OU NÉGLIGENCES :

Voici d'abord une liste de fautes d'impression certaines que nous n'avons pas jugé à propos de reproduire dans notre texte : au tableau des personnages, ligne 6, on lisait : Coty's au lieu de Cotys — 10,6 : arbietet pour arbeitet — 38,5 : wnen pour wenn — 67,3 : erhabenem pour erhabenem — 75,7 mir pour wir — 132,22 : Vre- pour Ver-. Mais nous avons laissé subsister tous les cas douteux, c'est-à-dire ceux où il peut y avoir aussi bien faute d'impression que négligence de l'auteur, ou même anomalie volontaire : cf. 1,6 : goldne pour goldner — 1,16 : Schicksal pour Schicksale (cas d'apocope de l'e au génitif pluriel?) — 67,3 : seinen pour seine — 68,22 : den pour der (1) — 85,22 : dasz pour das — 90,7 Zweifel pour Zweifeln — 101,21 : zur pour zum — 126,5 : Götter pour Göttern.

II. — PHONÉTIQUE

1. — VOYELLES DES SYLLABES ACCENTUÉES :

A noter seulement, au point de vue de la qualité, les formes : Gebürge (2) (28,8-48,5-82,5-88,14-113,19); würkt, wirken (3) (12,2-48,2) — Wirkung (54,18-78,7-79,22) et l'alternance fréquente entre o et ü dans für - vor : 12,4-40,16-42,5-49,11-77,11-102,8-108,15-111,15 (2 cas) — wofür - wovor : 92,3.

2. — EMPLOI DE L'E DANS LES SYLLABES NON ACCENTUÉES :

A. *l'e du datif singulier* :

Même hésitation que dans le *Grisaldo* entre l'emploi de l'e et son omission. Même absence de principe directeur que dans la langue du jeune Goethe. Même influence probable du dialecte de Francfort (4). Nombreux cas con-

(1) On rencontre également dans le *Grisaldo* des fautes de cas : cf. Vermeil, 235.

(2) Vermeil (*op. cit.*, 498) cite, à propos de cette forme, Loiseau, 49, Grimm, IV, 1775-1778, et H. Lichtenberger, *Histoire de la langue allemande*. Paris, 1895, p. 177.

(3) Cf. H. Lichtenberger, *op. cit.*, 421 et suiv., et I. Barasch-Haas, *op. cit.*, 101.

(4) Cf. Vermeil, 199, et Loiseau, 25.

tradictioires comme : Augenblicke (53,12) et Augenblick (7,12-9,1); cf. Blick (19,22-20,5-126,10) et Anblick (85,17) — Geiste (9,7-46,12-67,13) et Geist (8,14-32,4-82,22,etc... 9 cas), etc., etc. Au total, 37 cas où l'e est employé. Mais nous n'avons pas relevé moins de 192 omissions, en ne comprenant pas dans ce chiffre les exemples où le substantif n'est pas précédé d'un article ou d'une flexion déterminative.

B. *Elision de l'e final* :

1^o *Substantifs* : 48,1 : Aug und — 55,1 : Aug er — 60,1 : Aug ist — 117,11 : Stirn erheitern (cf. 67,8 : Stirne und);

2^o *Verbes*. — Auxiliaires : 18,21 : hab auf — hab ich (28,10-81,22-98,12) — 28,22 : hab es — 83,8 : hab ein (1) — 121,22 : wär es — 68,4 : möcht er — 103,15 : muszt ich — Autres verbes. Les cas sont trop nombreux pour être tous cités. Indiquons seulement les cas typiques. Les plus fréquents sont les élisions devant ich : 2,21-4,18-31,11-32,13-40,4-52,10-58,7 et 18-59,5-64,14-95,1-104,7-118,11 et 16-120,1-130,3 et 4. Viennent, en second lieu, les élisions devant auf : 60,21-63,15-72,11-78,6-86,21-113,15. Citons enfin les élisions devant an : 44,2-50,9; devant es : 100,1-102,9; devant ihn : 66,14-100,13; devant in : 62,5-65,3; devant auch : 116,16;

3^o *Adjectifs ou adverbess* : 32,20 : so lang er (2) — 62,7 : grad und — 73,6 : heut allein — 117,4 nah ! Erbebe.

Au total, cependant, il y a moins de cas d'élisions que de cas d'hiatus et, tandis que dans le *Simsons Grisaldo* on a pu relever 220 environ de ceux-là pour 30 de ceux-ci (3), dans l'*Oriantes*, au contraire, nous ne trouvons guère qu'une cinquantaine des premiers contre une centaine des autres.

C. *Apocope de l'e final* :

1^o *Substantifs* : Aug (1,12-11,19, etc., 6 cas; 76,1 : Aug' das) — Erd (70,22; cf. Erde : 95,10-103,7 — Erd'

(1) Nous ne donnons, dans la liste précédente, que les cas d'élision sans apostrophe. Nous rencontrerons plus loin la forme : hab'ein (86,19) et d'autres analogues. (2) Cf. 3,5 : lange schon. (3) Cf. Vermeil, 200-201.

gestreut : 70,9 et auf Erden : 55,17) — Freud (99,4 cf. Freude : 58,4 et 7) — Ruh (122,2 ; cf. Ruhe : 1,4-123,1) — Unruh (122,7) — Ursach (4,18-34,15 ; cf. Ursache : 42,21-105,16). Nombreux cas sans apocope : non seulement, 4,12 : am Ende, mais : 96,11 : der... Hirte ; 10,1 : Leibwache, et toujours : Stirne (30,13-31,18-49,17-86,21). Au génitif pluriel, nous trouvons la forme : der Menschen Schicksal : 1,15 et 16. Mais il peut s'agir également ici d'une faute d'impression ;

2^o *Verbes* : Voici les exemples typiques : bring mir (14,7-102,7) ; ich bring Dir (102,17) — Sag mir (47,14-58,18) ; sag denn (103,13) — seh den (14,5-51,19) ; seh zu (28,2) ; voir encore : 2,21-4,18-20,21-48,11-54,1-61,5-62,1-82,14-88,8. Exceptions : 3,17-4,8-19,6-54,10-60,19-82,16 96,17 ;

3^o *Noter* : heut (63,15-126,6 ; cf. heute : 3,6-57,12) — nah, non seulement : 56,12 : nah ist — 95,17 : nah und — 117,4 : nah ! Erbebe (élision possible), mais : 67,18 : nah gränzt.

D. Syncope de l'e de flexion non final :

1^o *Substantifs au génitif singulier* : Bluts (91,21) — Geists (62,16-99,16 ; cf. Geistes : 28,2-68,14-104,13) — Gerichts (90,13-119,8) — Geschlechts (70,10) — Glücks (78,5-94,11 ; cf. Unglücks : 7,2-95,2) — Jünglings (3,20-117,17) — Labyrinths (23,17) — Königs (1,5-3,19-6,20, etc. 10 cas) — Meers (8,2-9,16-11,6-127,15) — Mitleids (93,12) — Rechts (61,21 ; cf. 111,22 : Unrechts) — Reichs (11,16-23,16-36,14, etc..., 12 cas ; cf. Reiches : 33,3) — Ruhms (25,3-32,11) — Selbsts (38,1) — Sohns (3,20-62,18-63,4, etc..., 10 cas ; cf. Sohnes : 130,17) — Staats (122,13) — Sturms (11,7) — Thiers (59,22) — Throns (124,20) — Vaterlands (18,20-76,14-123,4 ; cf. Landes : 1,10) — Volks (29,7-47,19, etc..., 5 cas) — Weibs (48,8-103,3 ; cf. Weibes : 115,9) — Werks (11,8) — Zorns (126,10). Pour les exceptions, voir, outre les cas contradictoires : 43,3 : Anhangs — 129,8 : Blitzes — 55,19 : Mannes — 4,10 : Mordes — Voir surtout : Stolzes (20,2-94,15) — Todes (113,8-115,2-116,2) et Verstandes (2,3-9,8, etc..., 6 cas) ;

2^o *Adjectifs*. a) Après l ou r : andern : 24,21 et

80,17; anders : 47,16 — dunkeln (30,12-80,14; cf. 76,3 : im Dunkeln) — finstern : 25,8 — innern (90,4 et 11-108,4-116,17; cf. 68,1 : in seinem Innern) — tapfern : 100,21 — unserm (91,6-102,6-109,22); unsern : 128,22 — unsers (7,2-38,1) — unsichern (80,14). *b*) Au comparatif : Aeltern : 5,11. — Pour les pronoms, noter seulement la forme pleine : Keines (31,1);

3^o *Verbes*. Nous ne relèverons ni les nombreuses formes syncopées de la 3^e personne du singulier, de la 2^e personne du pluriel de l'indicatif présent et du participe passé, ni des infinitifs comme entwickeln (5,4) — Erinnern (9,22) — tadeln (75,18) ou wandeln (76,2). Notons seulement : 14,6 : geschehn — 20,21 : zündst Du — 7,14 : sahst — 33,19-63,3 et 94,8 : sehn (cf. 94,18 : sehen). Les formes pleines sont aussi très fréquentes : 28,6 : äffest — 62,18 : anflehen — 60,20 : bebest — 4,16 et 129,7 : bebet (cf. 123,13 : hebt) — 82,10 : blühen — 64,4 : drohest — 55,3 : durchspähest — 35,14 : entflammet — 34,16 : entflammet — 8,20 : entfliehen — 9,20 et 60,12 : fliehen — 131,2 fliehet (2 cas) — 116,5 : flieszet — 4,1 : freuen — 73,6 : fühlst (cf. fühlst : 78,6) — 18,7 : fürchtet — 3,11 : gebähret — 129,7 : glühet — 123,13 : greifet — 116,15 : heilet — 122,19 : heulet — 48,13 : jauchzet — 119,17 : klaget — 39,11 : lauschet — 96,13 : lechzet (cf. lechzt : 96,12) — 44,15 : murret — 55,21 : nennest — 127,5 : nützet — 64,4 : rasest — 96,19 : rollet — 130,8 : schwebet (cf. schwebst : 128,16) — 62,8 et 86,20 : stehen — 61,20 : trotzet — 78,9 : verdammet — 62,19 : vertheidiget — 55,4 : wägest — 1,10 et 116,15 : wähnet — 116,13 : webet — 32,10 : weichet — 60,13 : widerstehen — 87,10 : wisset — 54,19 : zeigest — 1,7 : zeuget (cf. 3,11 et 10,8 : zeugt). Participes passés : 27,5 : ausgesäet — 7,14 : begleitet — 12,7 : erleuchtet — 132,4 : gereizet — 59,4 : gesäet — 126,2 : verbannel.

E. Syncope de l'e interne :

1^o *Adjectifs et pronoms* : andre : 9,21 — andrer : 67,18 — äuszre : 41,13 (cf. 22,22 : äusserer) — bezre : 50,2 — bezren : 17,20 — dunkle, dunklen : 3,13-5,19-8,5, etc..., 8 cas (voir plus haut les formes apocopées) —

düstre (9,7-118,14; cf. 7,20 düstere) — düstren (14,5-117,21-126,9) — düstrer : 8,17 — düstres : 67,7 — edle, edlen, edler, edles, de très nombreux exemples (cf. 4,14-5,7-8,3-14,22, etc, 38 cas) — edlerer : 71,4 — ehrne : 14,18 — eigne, eignem, eignen, eignes (13,3-38,1-50,2-56,7-80,18-87,20-118,6-119,9) — eitles : 85,16 — erhabne : 16,16 — finstre, finstren, finstrer (28,7-55,6-64,22) — frühsten (15,4-52,10) — goldne, goldnen (1,6-3,17-4,4-29,8-39,7-117,6) — grad (62,7-82,13-107,20) — der Jüngre : 3,12 — innren : 23,2 — innrer : 20,10 — Innres : 53,6 (voir plus haut les formes apocopées) — seltne : 23,12 — stärkres : 52,2 — trocken : 96,13 — unsre, unsren, unsrer (7,5-8,8-26,5-48,20 et 22-73,1-76,3 et 6-87,7; cf. 48,22 : unsere et voir plus haut les formes apocopées) — euer donne régulièrement : eure, euren, eurer (1).

2° *Verbes*. a) Formes syncopées : ausgesogne : 73,18 — ausgestandner : 9,12 — bedauren : 34,12 — beklommnem : 64,15 — beschlosznen : 3,19 — bewundre : 62,12 — feszle : 35,2-117,20-118,3 — gefallenen : 121,6 — lächle : 109,11 — neugeschaffnen : 73,3 — opfre : 117,1 — schüttle : 44,20 et 78,7 — trunknem : 111,12 — umsäusle : 87,1 — verlasznes : 74,6 — diese Verlasznen : 114,11 — die Verlohrnen : 123,20 — Vermeszner : 21,19 — verwandle : 99,4 — verworne : 7,20 et 51,7 — wandle : 3,16 — zerrisznen : 118,13 — zittre : 12,4 — zögere : 101,20. b) Formes non syncopées : aufopfere : 36,22 — beklommener : 18,4 — blühenden : 15,17 — erworbener : 111,6 — erzittere : 51,17 — fordere (100,22 et 128,18-19, 3 cas) — schleudere : 54,21 — drohende : 71,6 — versichere : 75,2 et verstorbenen : 74,14;

3° *Substantifs* : Beszrung : 96,19; cf. Menschen-Beszrung : 39,7 — Rachgeist : 8,19 et 15,20 — Versicherung : 43,7 — Verwundrung : 49,9 — Verzweiflung : 117,5 — Wehklagen : 4,14 et 129,18 (cf. l'adverbe : ehdem : 16,19). Exceptions : Entwicklung : 28,1 — Erinnerungen : 9,11 — Eroberer : 45,15 — Veränderungen : 49,20.

F. *L'e dans le préfixe ge* : Nous venons de voir les

(1) Cf. Loiseau, 37-38; Vermeil, 203 et l'*Orientes* : 2,4-67,7 et 8-79,19 et 20-81,9-82,24-86,14, etc.

formes syncopées de grad (gerade); genug n'apparaît que sous sa forme régulière (53,5-72,16).

3. — CHUTE DE VOYELLES AUTRES QUE E :

Assez fréquente chez le jeune Goethe et dans le *Sim-sone Grisaldo* (1), la syncope de l'a dans les composés avec da est très rare dans l'*Orientes*. Nous ne relevons que : drauszen (113,21). Cf. les formes non syncopées : daran : 25,20 (2) — darauf (24,21-119,5) — darin (13,17-75,21) — darum : (5,14-6,12-21,1, etc..., 8 cas).

4. LA CONTRACTION :

a) la contraction de es est assez rare sans apostrophe, tandis qu'en étudiant l'apostrophe nous en avons rencontré de nombreux cas. Il ne nous reste à citer que : 75,20 : wirs et surtout : 93,16 : machts man. Pour les exemples de contraction sans apostrophe indiqués dans le *Grisaldo* (3), on ne peut relever dans l'*Orientes* que des cas de non-contraction : dues : 58,14 — mir es : 97,17; sie es : 18,1 — weil es : 34,13 — wenn es : 24,18-37,8-49,19-89,12 (2 cas) — wie es : 30,15 — wir es : 75,21 — um es : 69,8. Nous renonçons à citer les exemples, par trop nombreux, où es est précédé d'une forme verbale sans se contracter.

b) la contraction de das n'offre aucun cas sans apostrophe avec des pronoms ou des verbes, mais avec les prépositions on a : ans (55,13-72,14-85,7-91,22) — aufs (69,7 et 17-88,13-112,5); cf. auf das (69,7-94,18-101,2 et 11-112,3) et durch das (103,4). Voir encore : ins (2,15-31,19-57,3-100,4); cf. in das (89,7-93,7-106,14) — fürs (30,9-121,9); cf. für das : 17,12.

c) la contraction de dem, rare dans le *Grisaldo* (4), est assez fréquente dans l'*Orientes*. Nous trouvons : am (8,1-24,7-25,2, etc..., 8 cas) et, une seule fois : an dem : 50,19 — beym (34,11-82,21-122,16-123,17-131,11); cf. bey dem (28,3-53,9-131,14) — hinterm : 82,3 et 91,9 — im (2 16-3,7-8,4, etc..., 37 cas); cf. in dem (3,18-7,12-9,1, etc., 12 cas seulement) — unterm : 24,16-101,17 et 18; cf. unter

(1) Cf. Loiseau, 38, et Vermeil, 206.

(2) Cf. p. 59,7 la forme da antastet pour : daran tastet.

(3) Cf. Vermeil, *ibid.* (4) Cf. Vermeil, 208.

dem : 44,14 et 117,4 — vom (11,2-19,21-21,20, etc..., 11 cas) cf. von dem (8,9-10,13-19,18, etc., 9 cas) — zum (11,3-12,3-21,16, etc., 25 cas); cf. une seule fois, zu dem : 15,18 — zur (3,6-13,13-27,19, etc., 10 cas); cf. une seule fois, zu der : 93,4. Nous ne rencontrons que la forme : vor dem (20,3-26,14-108,14).

d) la contraction de *dieses* en *dies* est très fréquente pour le pronom : 19 fois *dies* et 8 fois seulement *dieses*. Pour l'adjectif, il y a hésitation : cf. *dieses* (19,12-24,21-26,2 - 30,21 - 32,19 - 56,4 - 126,2) et *dies* (22,5 - 31,17-132,14-102 20-106,12 et 20).

Pas une seule aphérèse dans l'*Oriantes*, bien que l'aphérèse, ou du moins l'affaiblissement du proclitique apparaisse couramment dans le dialecte de Francfort et que le jeune Goethe, par exemple, emploie souvent *was* pour *etwas* (1).

5. — L'E PARAGOGIQUE :

Courant dans la langue du jeune Goethe, et assez fréquent dans le *Grisaldo* de Klinger (2), l'e paragogique manque dans l'*Oriantes*.

6. — CONSONNES :

a) *Labiales*. Une seule forme à noter : *stäuben* pour *stäupen* : 82,8 (3). — b) *Gutturales* g devant t : *mögle* (49,2 et 95,14) — *mögtlen* : 76,12 — *mögtet* : 86,11 — *lhörigt* : 40,19.

III. — MORPHOLOGIE

1. — COMPOSITION DES MOTS :

Les composés syntaxiques sont assez rares : *Bluts-Verwandten* : 78,10 (cf. *Bluts verwandten* : 98,11) — *Kriegs-Gefährten* : 82,1 — *Sinnesart* : 76,12 — *Todesblässe* : 115,8 — *Todesbothe* : 90,12 — *Unglücksstifterin* : 123,11 — *Vorzugsrecht* : 36,11 — *Zwillingsbrüder* : 3,10 — Un seul cas d's métaplastique au féminin : *wehmuts-voll* : 117,18. — Un seul cas de génitif pluriel fort : *Götter Leitung* : 1,11. — Assez nombreux cas de pluriels en *en*; en dehors de ceux de *Augenblick*, trop fréquents

(1) Cf. Loiseau, 43-44, et l'*Oriantes*, 40,3-41,9-47,16.

(2) Cf. Loiseau, 46-47, et Vermeil, 208.

(3) Sur la prononciation du p dans le dialecte de Francfort, cf. Loiseau, 56.

pour être relevés, et des exemples cités plus haut pour leur orthographe, voir encore Riesenwerk : 50,19 et Griechenland (31,12-83,7, etc.). — La liste des composés asyntaxiques serait beaucoup plus longue que celle du *Grisaldo* (1). Nous en avons compté 75; voici seulement les plus curieux de ceux que nous n'avons pas encore cités : Doppelsinniger : 127,5 — Erdball : 77,4 (cf. Ball der Erde : 85,15 et 118,17 — Rund der Erde : 91,18 — Grund der Erde : 129,13) — Rachgeist : 8,19 et 15,20. — Wehklagen : 4,14 et 129,13) — Nous ne donnons pas non plus toutes nos références d'adjectifs composés. Notons seulement que les plus fréquents sont en voll (15 cas) et en los (6 cas). — Un seul exemple de composition analeptique : Vater-und Muttermord : 81,6.

2. — VERBE SIMPLE ET VERBE COMPOSÉ :

Nous rencontrons plusieurs fois dans l'*Oriantes*, comme dans le *Grisaldo* (2), l'emploi du verbe simple pour le composé : bilden pour umbilden (11,3-44,19; cf. 10,7) — danken pour verdanken (16,19-29,4); cf. au contraire verdanken pour danken : 87,10 — deuten pour andeuten : 10,3 — drängen pour bedrängen : 84,15 — fassen pour umfassen : 85,15 et 16 — flehen pour anflehen (11,14-83,13; cf. 124,15) — halten pour zurückhalten : (7,13-60,13) — leben pour verleben : 67,10 — machen pour ausmachen : 59,14 — ordnen pour anordnen : 86,6 — schlagen pour verschlagen : 70,15 — schmachten pour dahinschmachten : 63,22 — schwören pour heraufbeschwören : 65,19 et 20 — setzen pour versetzen : 80,9 — sinken pour niedersinken : 62,4 — springen pour hervorspringen : 78,17 — suchen pour versuchen : 80,15 — ziehen pour beziehen : 50,5 ou pour zuziehen : 121,11 (3). — Les cas les plus curieux sont ceux où le verbe simple est accompagné d'un complément dont la préposition devrait, en réalité, être la particule d'un verbe composé : cf. durch einen Kreis laufen=durchlaufen et l'accusatif : 49,19 et 20 — durch die Bande reizen=die Bande durchreizen : 62,20 — durch mein... Leben reizen=mein Leben durchreizen : 103,19 et

(1) Vermeil, 227. (2) Cf. Vermeil, 248-249.

(3) Une seule fois, au contraire, la particule est de trop; cf. 91,22 : schlägt ans Gewissen an.

20 — um dein Herz schweben = Dein Herz umschweben :
 90,10 — wand sich... um meine Knie = umwand meine
 Knie : 9,1 et 2.

3. — PRÉFIXES ET SUFFIXES :

Presque rien à remarquer, sauf la fréquence du préfixe *ge* (sa suppression est normale dans : *fühllosen* : 33,10), deux exemples du suffixe *igt* (40,19-42,16) et d'innombrables dérivés en *ung*. Dans les pronoms possessifs, nous rencontrons, employées indifféremment, les formes avec ou sans le suffixe *ig* : cf. d'une part : 26,8-42,6 et 7; d'autre part : 18,5-96,3 et encore 47,3-59,14-61,6-87,5.

4. — DÉCLINAISON :

Beaucoup moins d'irrégularités que dans le *Grisaldo* (1). A noter seulement le génitif : *Knabens* (60,17-103,4-115,9-118,5); les alternances, au datif singulier, de *Herz* (53,7) et de *Herzen* (54,21-59,7, etc..., nombreux cas), de *Dunkel* (2,19-76,5) et *Dunkeln* (76,3); cf. 7,21 : *dieses Dunkel*; enfin, l'archaïsme, courant aujourd'hui encore : *auf Erden* : 55,17. Les noms propres et les noms étrangers sont déclinés régulièrement : cf. 38,7 : *des Olympos* et 123,16 : *Helenens* (2).

5. — CONJUGAISON :

A signaler seulement les formes : *deucht* : 94,12 (cf. *dünkt* : 1,16-2,2) — *dräut* (65,13-128,22-133,2) — *dräute* (132,9) — *geuszt* : 71,2 (3) et celles où l'apostrophe est incorrecte. Signalons, de plus, la prédilection de Klinger pour les impératifs 2^e personne du singulier sans *e* : *fahr auf* (78,6) — *lasz* (5,2, très nombreux cas) — *verlasz* (15,2) — *sink* (61,5-62,5) — *umfasz* (128,11), (cf. *halte* : 66,8 et 94,10) — et aussi pour les impératifs faibles : *lese* : 72,11 — *nehme* : 54,8 — *treffe* : 130,16 — *sterbe* : 66,8 et 105,21 — *verberge* : 100,14. Notons, enfin, l'emploi de *ward* (6,19-52,10-110,22), le présent de l'indicatif : *einladet* : 74,1 et le maintien de l'u étymologique dans les prétérits : *hub* : 55,9 (4) — *entstund* : 8,11 — *widerstund* : 10,22 (cf. *stand* : 8,1 et 14) (5). L'accord en nombre du verbe et du sujet n'est pas toujours

(1) Cf. Vermeil, 229. (2) Voir plus haut toutes les références indiquées pour la phonétique. (3) Cf. H. Lichtenberger, *op. cit.*, 391-392. (4) Cf. H. Lichtenberger, 185, 397-398, et Loiseau, 18. (5) Cf. H. Lichtenberger, 398, et Vermeil, 232.

observé : cf. 1,8-12,2 et 5-36,9-73,10-92,14 et 15 (1). Voir cependant : Wort und Pflicht.. sind : 40,2; et encore : 44,3-72,8. — L'accord de la personne est parfois aussi arbitraire; cf. d'une part : 13,14 : ich bin nicht die erste, die ihn sehe — 47,6 : du und alle, die dir gleichen, sollen... wenn euer — d'autre part, 27,11-55,16 à 19-66,9.

6. — FORMES DIVERSES :

Noter, par ordre alphabétique : abermal : 129,6 (2 cas) et abermals : 10,14 et 15 — denn pour dann : 104,15 et 128,17 (2). Nous avons déjà rencontré les formes : jetzo (30,19-67,10); jezt : 54,19 et jetzt : 91,22. Rien à remarquer sur lange dans nicht lange : 125,9, ni sur längst : 10,5 et 70,20. Pour selbst, on trouve, outre selbst (26,10 et 19-55,20-63,12-66,4-88,3), les formes : selber (22,13 et 14-49,21-50,9) et selbst (50,3 et 63,19). On trouve aussi la déclinaison : unsers eignen Selbsts : 38,1.

IV. — SYNTAXE

Le lecteur nous excusera d'avoir fait figurer dans ce chapitre nombre de remarques sémantiques, ainsi, par exemple, en étudiant les prépositions et les adverbes. Pour les prépositions, il est bien évident qu'on peut les définir tour à tour dans leur signification intrinsèque et en tant que reliant un verbe à son complément. On peut également considérer l'adverbe comme élément syntaxique et, pour ne pas en scinder l'étude, nous avons préféré ne réserver pour l'examen du vocabulaire que les substantifs, les adjectifs, les verbes et certaines locutions. Qu'il nous soit permis de prendre le mot syntaxe dans un sens très large et de ne pas nous borner strictement à indiquer le rôle de liaison de tel ou tel mot, mais de préciser le sens d'un élément isolé en le rattachant étroitement au contexte.

1. — SUBSTANTIF :

Pour le genre, noter seulement les formes : den Scepter : 69,5 — der Waise (nominatif) : 20,12 et 17 — dieses Waisen : 114,10 — des Waisen : 116,8 — dem Waisen : 116,13.

Pour la détermination, il convient de distinguer 4 cas :

(1) Cf. Barasch-Haas, 115, et Vermeil, 234.

(2) Cas beaucoup moins nombreux que dans le *Grisaldo*. Cf. Vermeil, 260.

A. *Détermination par l'article*. a) défini. — Tendance à l'ellipse, parfois naturelle : Unglück war meine Schule : 110,22 (cf. 15,7 et 8) — schon deckt Dunkel (1) das Gebürg : 113,19 — rette mich vor Schande : 102,8 — mit Krieg : 83,17 et 85,8 — mit Untergang der Sonne : 91,8 (2) — in Raub und Krieg : 70,21 — in Finsternisz zurückzustoszen : 71,15 — in Gram verstorbenen : 74,14 — in Ungeduld : 81,12 — in Glücklichen : 111,3 — parfois l'ellipse est moins régulière : zu Verbrechen machst : 86,1 — stehst in Bund : 84,7 — Assez nombreux cas de in pour in den (il pourrait alors s'agir d'une contraction) : Komm in Kerker : 15,17 et 16,11 — (cf. im Kerker : 52,15) — in Staub hinsinken : 11,10-61,13 et 65,14 — in Staub zurück stossen : 30,3 — in Staub erniedrigen : 44,4 (cf. in den Staub : 31,3-62,2 et 5 — in Schoos (eil ich) : 118,17 — Suppression d'un ou de plusieurs articles régis par une même préposition : im Raub und Hasz : 44,12 — vom Affen, Bär'n und Menschen : 47,7 — Incorrection : im Geräusch des Meers und dem Gebrüll des Sturms : 11,6 et 7. — Ou bien un substantif est déterminé, l'autre ne l'est pas : im Elend, in Schmach : 98,5. — Défaut de concordance des déterminatifs dans une même apposition : ein Gegenstand des Hasses und der Furcht, das Ziel der Verfolgung : 110,22. A noter, enfin : ein Strahl von Wonne : 7,22. — b) avec l'article indéfini, les exemples sont moins frappants : tückische Ruhe : 1,4 — in Wildnisz verwandelt : 2,7 — um solchen Schmausz zu... : 48,3 — mit solchem Herzen : 88,11 — nennt der Grieche Glück fürs Vaterland : 121,9 — Heulen, Wehklagen et Winseln : 129,17-18 et 19. — c) suppression de l'article devant l'épithète précédée d'une préposition : voll kühnen Lebens : 56,13 — in spätem Alter : 63,19 — in schwarzem Nebel : 68,9 — in dunkler Wolke : 130,8 (il faudrait : dunkle).

B. *Détermination par l'adjectif* : à noter l'emploi d'un seul possessif au singulier pour deux substantifs coor-

(1) Cf. Goethe : *Willkommen und Abschied*, v. 7 : « Wo Finsternisz aus dem Gesträuche ».

(2) La forme zur Sonnen-Untergang (101,24) peut s'expliquer, soit par une faute d'impression (zur pour zum), soit par une contraction curieuse de la préposition et d'un génitif saxon au féminin ; Sonnen aurait alors la vieille forme faible, courante chez le jeune Goethe (cf. Loiseau, 100).

donnés et parfois de genre différent : cf. seinem Hasz und Neid : 19,4 — zu meinem gedrückten Weib und Sohn : 43,9 — sein Weib und Kind : 46,21 (cf. 74,9 et 103,8) — ellipse du possessif : 44,11-14.

C. *Détermination par une subordonnée relative*. Klinger distingue le genre grammatical et le genre naturel : cf. 17,1-30,10 et 11 : das Weib, die (cf. 52,3 : das Weib, das) — 42,5 et 6 : was stärker ist, als Du, ist Dein Meister, wie der meinige. Pour l'accord en nombre, cf. les formes : den Geist, das Herz mir zu erhalten, das du mir gegeben hast : 56,5 et 6 et dieses rohe Volk zu Menschen umzubilden : 25,1.

D. *Détermination par un autre substantif* :

a) apposition. On trouve des appositions incorrectes (1) à côté de cas réguliers : cf. d'une part : Ueber diesem Palast, ... goldne Wohnung : 1,5 et 6 — vor dem Tod, feiger Menschen grösste Qual : 4,2 et 3 — bei Schwerd und Wahrheit, meines Vaters Götter : 126,4 à 6 (cf. 112,14 : auf's Schwerd und bey der Wahrheit, meines Vaters und meiner Götter) et, d'autre part : 10,9 à 10-43,6-7 et 15-61,1-87,20-93,22.

b) génitif saxon. Les cas sont trop nombreux pour que nous puissions les indiquer tous. Nous n'en avons pas relevé moins de 111. Citons seulement plusieurs exemples où le substantif est déterminé à la fois par un génitif saxon et par un adjectif possessif : wenn es euer und des Vaterlandes Vorthail heischt : 18,19 et 20 — zu Deinem und der Griechen Slaven : 91,17 — mein und der Menschheit Rächer : 106,8 et 9 — für sein und seiner Mutter Leben : 133,6 et 7. — Notons aussi l'inversion à double génitif : des Königs der Scythèn Tochter : 83,19-108,21 et un cas où le substantif est encadré de deux génitifs le déterminant : der Schatten ruhige Gefilde jener Welten : 128,13 et 14.

Et cependant, en dépit de toutes ces anomalies, la détermination du substantif est, au total, plus régulière dans l'*Oriantes* que dans le *Grisaldo* (2).

(1) Il n'est guère vraisemblable que, pour tous les cas de notre listé, il ne s'agisse que de fautes d'impression.

(2) Cf. Vermeil, 235-237.

2. — ADJECTIF :

Notons d'abord le groupe des adjectifs substantivés au vocatif : Glücklicher : 6,10 — Kalter : 20,21 — Vermeszner : 21,19 — Furchtbarer : 30,6 — Wahnsinniger : 50,12 — Doppelsinniger : 127,5. Aucun de ces vocatifs n'est précédé du pronom.

Au nominatif et à l'accusatif pluriel, l'adjectif précédé de l'article défini, d'un démonstratif ou d'un possessif présente tantôt la désinence e, tantôt la désinence en. Cf. d'une part : die königliche Wachen : 14,3 — die drohende Völker : 71,5 — d'autre part, die lügenerischen Griechen : 57,6 diese widersprechenden Stimmungen : 87,17; — d'une part, Deine jugendliche Spiele : 15,2 — Deine weibische Thränen : 28,17 — meine barbarische Vorfahren : 32,6 et encore : 45,10-61,19-68,9-79,17 et 18 (3 cas)-81,19; d'autre part : seine blühenden Wangen : 15,16 et 17 et encore : 51,19-54,14-67,14-68,9 et 10.

Quelques exemples d'adjectifs non déclinés : mein thörigl Herz : 40,19 (cf. 44,2 et 94,16) — ein herrlich Ding : 73,14 — rasch Gefühl : 85,22 — kein feiger Thier (comparatif) : 91,19. — Ellipses usuelles : du scheinst dir der (rechte) Mann dazu : 46,13 — der bangen Mutter und Gemahlin : 6,3.

3. — PRONOM :

a) *Pronoms personnels*. Les ellipses sont nombreuses. Ellipse de ich (9,15-32,20-56,1-64,15-66,4-69,17-85,10 et 15-100,9-118,9-126,3) (1). Ellipse de du (37,17-61,20-73,6 deux cas -84,13-105,14 et 16; voir encore : 32,9-44,12-64,4). Ellipse de er. 1° dans le texte (11,2, 4 et 8-35,6-36,6-39,10-74,3-116,15-122,15); 2° entre parenthèses, dans les indications scéniques (40,11 et 19-62,4-89,5-105,20-107,17-115,2; cf. d'autre part : 59,17-88,20-104,19-113,3-133,9); 3° après la conjonction und (nous avons compté 14 cas); ellipse de sie (singulier) : 60,7-114,10-116,13-132,9 (cf. d'autre part : 15,1-61,22-96,21-97,19-132,16); — ellipse de sie (pluriel) : 70,11-93,9 (cf. 58,3); — ellipse de wir : 129,10 et 11; — ellipse de ihr : 24,4. — Noter, par contre, les deux exemples : Freude, sie regnet herab : 58,5 et :

(1) Nous ne relevons pas les ellipses de ich après la conjonction und. Nous n'en avons pas noté moins de 35.

nur er...er steht : 67,15 à 17. — Fréquent usage des génitifs *mein*, *dein*, *sein* avec la préposition *um...willen* (16,7-31,13-33,1 et 2-69,7-83,17-99,10-128,20-132,3). — Emploi de *sie* (pluriel) avec un sens vague : 10,14-109,16, et, dans un cas, après le collectif *Volk* : 29,7 (cf. 25,1). — Très nombreux exemples de pronoms personnels suivis d'une apposition : *Ich, Nemesis, der Rache Göttin* : 2,8 — *mich, der Ewigkeit Tochter* : 2,20 — *Ich, der Rache Göttin* : 3,14, etc. (1). — Nous ne relevons aucun cas d'emploi explétif de *mir*, *dir*, *uns*, *euch*; mais, en revanche, d'innombrables *es* explétifs que nous retrouverons en traitant de la construction.

b) *Pronoms possessifs*. A noter seulement la forme : *der Griechen ihrer* pour *der der Griechen* : 52,19 et 20.

c) *Pronoms démonstratifs*. 1° Rappelons d'abord les nombreux exemples de contraction de *dieses* étudiés plus haut. Dans la plupart de ces exemples, *dies* ou *dieses* équivalent à *das*. — cf. d'autre part : 102,22 et 107,14; 2° avec *all*, on a les formes : *alles dieses* : 54,19-85,6 — *alle diese* : 49,10 — *für allem diesen* : 108,15 — *dies alles* : 76,20-92,7 — *das all* : 52,21-103,1 — *mit allen den* : 83,1 — *von all den* : 103,5; 3° Notons les formes de *dieser*, pronom employé seul et toujours avec une minuscule : 62,7-66,4-77,16-84,15-87,15-94,2-115,5-126,10. — Dans le groupe *diese Sonne* (63,16), *diese* a le sens de : *die heutige*; 4° Souvent le démonstratif est immédiatement suivi d'un adverbe qui le précise encore : 34,6 : *diese hier* — 60,4 : *diesen dort* — 77,14 : *dieser hier* — 103,17 : *auf dieser Welt hier* — 127,9 : *von diesem hier*; voir encore : 65,20-117,20-125,18; 5° Cas divers : *dem* pour *diesem* : 9,1 *der* pour *er* : 44,15 — *die* pour *sie* (pluriel) : 83,6 — *das* pour *es* : 27,10-29,10 et 17 — *für das* pour *dafür* : 54,15 (cf. 54,16) (2).

d) *Pronoms relatifs*. — Klinger, dans l'*Orientes*, emploie toujours *der* et jamais *welcher*. — Il répète régulièrement le pronom personnel après le relatif dont il est

(1) Nous avons relevé 29 cas.

(2) La forme : *so ein*, très fréquente dans le *Grisaldo* cf. Vermeil, 243 manque dans l'*Orientes*. Voir, par contre, *solchen Schmausz* : 48,3 et *mit solchem Herzen* : 88,12.

l'antécédent : Ich, die ich : 127,21 — Du, der Du : 103,10 (voir cependant : mich, die : 131,21) (1) : cf. encore : 2,1 et 55,2 et 3. Noter la tournure : sie loben, die ich hasse : 17,8. L'antécédent de der relatif est ordinairement le démonstratif der : 21,12-23,10 à 12 et 16-38,9, etc. (21 cas). Parfois relatif et antécédent se confondent et der a alors la valeur de derjenige, der : cf. 17,21-47,5-63,15-92,20-93,2-132,3. — Ellipse de l'antécédent et du relatif : 73,4. — Was est employé le plus souvent sans antécédent (17,1 et 16-30,4, 16 et 17, etc... nombreux cas); voir cependant : das, was (59,13-63,8-71,20) — dem, was : 60,13 — das erste, was : 99,19 — alles, was : 52,6-82,14 (cf. 30,16 : was ich alles) — alles dieses, das : 54,19. — Cas divers : was pour das : 23,7 — welches pour was für ein : 65,6 (cf. was...für Ränke : 41,13) — an dem pour woran : 86,14 — aus dem pour woraus : 42,21 (cf. womit : 47,21-50,17, etc., 6 cas — worin : 80,9 — wofür : 92,3-103,14 — die Art wie : 105,15 — die Ursache, warum : 105,17).

e) *Pronoms interrogatifs*. — Was pour warum : 6,15-4,17 (sens intermédiaire : 40,4) — Welches pour was für ein : 65,6 (cf. was für Ränke : 41,13). — On remarquera que welcher n'apparaît jamais que comme interrogatif : cf. encore : 13,20-16,8-40,5 et 6 (2 cas).

f) *Pronoms indéfinis*. Emploi fréquent de einer (22,22-37,9-57,15 etc. 7 cas) et de keiner (6,13 et 14-9,20-23,13 etc. 9 cas). — Anomalies : niemand unterthan, als dem Gefühl : 49,7. — Andre comme second terme d'une antithèse dont le premier terme est jeder : 9,18 et 21. — Pour l'emploi de all, ajouter aux exemples signalés plus haut les cas suivants : formes fléchies : alles : 10,2 — alles, uner künstelte Gaben : 48,20 — aller Ohren (gen. saxon) : 79,1 — alle seine : 93,8 — alles Glück : 111,7 — aller Unruh : 122,7 — alles pour alle Leute : 131,9 — noter encore les formes : ein gleiches pour dasselbe : 69,18 — seines gleichen (34,19-49,2) gegen einander : 25,6 et 7 et unter einander : 70,18.

4. — VERBE :

a) *emploi des temps*. Présent pour futur : 61,16-

(1) Cf. dans le *Grisaldo*, édition Vermeil (84,17), la forme : ihm, der er...

66,15-81,12-109,4; noter, dans le même exemple, tour à tour l'emploi avec wenn du futur au lieu du présent, puis du présent pour le futur : wenn je ein Mord... beflecken wird, so ist es euer Werk : 81,8. — Nombreux cas de présents à valeur nettement potentielle ou conditionnelle ; cf. 11,20 et 21-14,18-18,11-42,2-55,6-101,8-111,7. — Subjonctif présent au lieu de l'imparfait du subjonctif : 22,15 et 16; voir inversement : 18,3 läge pour liege. Le conditionnel a souvent la forme périphrastique : cf. 2,5 à 7-6,2-8,3, etc..., mais plus souvent encore on a l'imparfait du subjonctif (1) cf. 6,5-11,11-17,12-18,3-34,5-36,13-38,8-53,19-56,18-57,2-64,20-72,21-75,4-79,22-93,18-109,3 et 7. Encore n'avons-nous pas énuméré dans cette liste les nombreux cas où des conditionnels de forme différente se succèdent; en général, Klinger emploie alors tour à tour les deux formes, tantôt la simple précédant la composée (50,16 et 17-57,2-79,19-84,18 à 20-86,13-127,6-7), tantôt inversement (cf. 64,18 et 19-72,21-73,17 à 19-84,18 à 20). Il n'y a pas toujours concordance des temps dans la même proposition : cf. 10,1 à 3-11,8 à 11-98,3 et 4.

b) *emploi des modes*. Les cas les plus intéressants sont : 1^o Indicatif : ich würde lügen, wenn ich sagte, du hast, etc. : 72,21 — wer du auch bist : 55,15 (cf. wie du dich nennest : 55,18); 2^o Subjonctif : verweile nun in..., bis der Zorn des Königs erkalte : 23,21 et 22 — nenne meinen Stand... wie es dir gefalle : 30,14 à 16. Nous renonçons à énumérer tous les cas d'indicatif et de subjonctif tour à tour avec ou sans dasz, et préférons indiquer un exemple curieux de brusque passage du style direct au style indirect : 74,1 à 5 sq. Nous renonçons aussi à citer les trop nombreux cas d'impératifs formés avec lasz ou laszt. Noter enfin l'impératif : wohl gemerkt : 83,3 (2).

c) *emploi des auxiliaires*. Nous en étudierons plus loin les fréquentes ellipses. Notons pour l'instant : gereift hat pour gereift ist : 27,5 et : von dir allein bin ich geliebt : 132,14.

(1) Cf. pour le jeune Goethe : Loiseau, 432; pour Klinger, Barasch-Haas, 110, et Vermeil, 246.

(2) Pour la concordance des modes, voir : 66,1 et 2.

d) *verbes transitifs et verbes intransitifs*. Aucun cas de verbe neutre employé transitivement. Par contre, nombreux exemples de l'emploi absolu de verbes transitifs : 2,20 et 21 : vernehmen, wachen, strafen — 15,9 : trag — 20,10 : entscheidet — 25,5 : dulden — 25,12 : zerstören — 42,2 et 61,14 : flehen — 46,1 : gewinnen — 55,6 : erhalten — 56,8 et 9 : fühlen, fühle cf. 73,5 et 6-82,18-94,9) — 57,9 et 17 : wähle (2 cas) — 61,20 et 65,7 : bittest, bitte — 66,8 : tödten — 68,19 : richten — 73,6 : denkst — 76,19 : beleidigen — 82,18 et 84,3 : empfinde, empfindet — 88,2 et 3 : schlage, räche, vernichte — 94,19 : vergessen 97,9 et 17 : gesprochen — 125,9 : drohen. Encore faudrait-il rattacher à ce groupe un certain nombre de verbes transitifs ayant un régime avec préposition mais sans régime direct : bitten für (37,12-63,3-64,12 à 14, 3 cas) — flehen um : 56,2 — sprechen für : 37,9. — Signalons enfin le gallicisme : wie du geändert hast : 59,1.

e) *régime des verbes*. — De ce côté, moins de bizarreries que dans le *Grisaldo* (4). Aussi n'aurons-nous point à rapprocher les expressions de l'*Orientes* des exemples d'Adelung et de Grimm et pourrons-nous nous borner à indiquer l'usage de Klinger.

1° *Compléments sans préposition* : achten, tantôt avec l'accusatif : 33,14, tantôt avec le génitif : 61,22 — abdringen avec deux régimes, l'un au datif, l'autre à l'accusatif : 111,4 et 5 (abringen serait meilleur) — arbeiten, régissant directement une proposition infinitive sans l'intermédiaire de daran : 10,6 — aufsparen avec le datif de la chose au lieu de l'accusatif avec für : 5,15 et 16 — aufopfern : même remarque : 44,10 — danken : tantôt avec l'accusatif d'objet : 16,19-29,4; tantôt avec seulement le datif de la personne : 104,6 — drohen, tantôt seulement avec le datif de la chose : 79,14, tantôt avec le datif de la personne et mit pour le complément d'objet : 83,17, tantôt avec le datif de la personne et l'accusatif de la chose : 39,9 et 10 — erflehen tour à tour avec l'accusatif de la personne : 65,8 et l'accusatif d'objet : 65,16 — erwerben avec le datif de la personne et l'accusatif d'objet : 94,19

(4) Cf. Vermeil, 250-254.

et 20 — fallen : das Opfer ou ein Opfer fallen au lieu de zum Opfer ou de als Opfer fallen : cf. 24,4-40,3-52,17 et 18-87,1 et 2-89,11 — fliessen avec le datif; par analogie avec gelten (97,6 et 8-121,7) — fürchten constamment avec l'accusatif : 10,18-14,16, etc. (nombreux cas) — gebären : accusatif et datif de personne et sans objet à l'accusatif : 101,9) — höhnen avec le génitif : 68,3-130,2 — nahen, tantôt avec la forme pronominale (nahte sich : 9,3), tantôt neutre avec le datif : 12,8 et 9 — scheinen avec datif et sans proposition infinitive : 33,11 et 12 — schonen tantôt avec le génitif : 93,15-106,2, tantôt l'accusatif : 107,21-22 — spotten avec génitif : 94,13 — sprechen avec accusatif : 38,5 — sterben : schmähhlichen Todes sterben : 101,19 et 20 — verderben, actif : 10,19-17,2 — warten avec accusatif au sens de pflegen : 36,15 — ziemen, seulement avec le datif : 62,13.

2^o *Compléments avec préposition* : antworten, avec à la fois le datif de la personne et le complément d'objet à l'accusatif avec auf : 72,19 — deuten avec deux compléments d'objet, l'un à l'accusatif, l'autre avec auf et l'accusatif : die du auf die Zukunft nicht deuten muszt : 9,12 et 13 (deuten a ici le sens de beziehen) — erklären (65,19) donne : sich zum Unwürdigen erklären au lieu de : sich unwürdig erklären — fesseln, tantôt avec un seul régime à l'accusatif : 11,13, tantôt avec deux régimes, l'un à l'accusatif, l'autre avec an et l'accusatif : 69,12-14 — greifen, noter l'expression : nicht nach dem Schatten für das Wahre greifen : 17,12 — lauschen auf, avec un complément de personne : 79,1 — ordnen, tantôt avec l'accusatif : 86,6, tantôt avec über et l'accusatif (sens de bestimmen, de verfügen) : 1,16 — schieszen, dans l'expression : schieszt mit dem Blick des Zorns nach Dir : 126,10 (pour : schieszt Zornesblicke nach Dir) — schweben an (1,13 et 67,11) avec le sens de abhängen von — voir encore schweben zwischen avec datif : 19,9 et avec accusatif : 90,6 et 7 (cf. zittern zwischen : 9,5) — schwören avec l'accusatif de l'objet et über et l'accusatif pour le complément de personne : 65,19 et 20 — sich spiegeln an, dans l'expression spiegelt sich daran : 25,19 — theilen, avec l'accu-

satif de l'objet et la préposition mit pour la personne : 15 3 et 4-17, 9-22, 14 et 15-23, 6 et 7-23, 16 — wenden avec auf et l'accusatif dans l'expression : sein ganzes Leben darauf gewandt : 20, 22 (il faudrait : daran gewandt ou darauf verwandt) — ziehen avec l'accusatif de l'objet et auf et l'accusatif pour la personne : 53, 15.

f) formes nominales du verbe.

1° *Le participe.* Fréquent usage du participe présent, évidemment dans l'intention de donner au style de la concision et de la rapidité. Il serait d'autant plus oiseux de relever les nombreux exemples que tous sont normaux, à l'exception de l'apposition curieuse : Dich, Bebende : 114, 18 — Autres appositions : 1, 17-3, 15 et 16-8, 2-39, 6-58, 11 et 12-60, 5-90, 7 et 8-107, 14. Pour le passé, rien à remarquer, sauf les nombreux participes substantivés : 2, 22-7, 14-20, 6-21, 19 - 73, 20 - 78, 10 - 81, 16 et 19 - 95, 9 - 98, 11 - 114, 11-117, 19-123, 20-124, 8 (1).

2° *L'infinitif.* Nous ne donnerons point la liste des nombreux verbes substantivés qui se trouvent dans l'*Oriantes*; nous en avons relevé 35 (2). — Le zu est rarement supprimé : cf. leicht ist es ihm entfliehen : 99, 18. Klinger l'emploie dans les cas suivants : 37, 20 et 21 : zu verderben helfen — 44, 20 et 21 : lehrte... zu verbinden — 99, 16 et 17 : zu zerreißen lehrt — 126, 2 : lernen... zu führen; cf. cependant : 25, 12-62, 2 et 7-92, 18-93, 14-94, 17 et 19-107, 4 et 110, 20. — Emploi régulier de wissen avec zu dans l'acception de sich auf etwas verstehen : 47, 21 et 22-78, 22-80, 3. — Fréquente suppression de um dans um zu : 2, 20-4, 7, 18 et 19-8, 20 et 21-9, 1 et 17 (2 cas)-24, 9-25, 11-74, 10-84, 14-85, 2-98, 13 et 16-118, 18-121, 13 et 14. — Notons la curieuse proposition infinitive : 30, 10 et 11 : Das Weib, die Du gewürdigt hast, Deinen Thron mit ihr zu theilen (il faudrait, en tout cas : mit Dir).

5. — PRÉPOSITION :

a) Emploi. Les remarques sémantiques que voici pourront compléter utilement notre étude des régimes du verbe. Bey est employé très souvent au sens de : par,

(1) On trouverait aussi de nombreux participes présents substantivés, cf. 107, 22-111, 14-113, 6-121, 19.

(2) Cf. Barasch-Haas, 112.

dans les formules d'invocation (17,19-28,3-53,9-73,1-92,17-112,13-126,4); cf. les autres cas : 4,4,5 et 16-10,9-20,6-34,1-70,13-85,17-122,16-123,17-131,11 et 14 — durch, au sens de wegen : 62,11 et sans article, dans : durch Verlust : 23,1 durch Verbrechen : 131,21 — für alternant avec vor (voir phonétique); sens de statt dans l'expression : nicht nach dem Schatten für das Wahre greifen : 17,11; sens de : an stelle : 49,10; sens de : zu gunsten von : 37,9, 12 et 20; sens de um (échange) : 46,20 et 22; enfin, remplaçant über dans : für den Frieden wacht : 45,13 et 14 — gegen indique seulement la direction (15,1-129,10-130,10) — wider, l'opposition : 82,11 — in au lieu de an (70,13 et 14-82,9); au lieu de auf (132,6 et 9); au lieu de bei (23,21-30,2 et 3); au lieu de vor (93,6); au lieu de zu (66,13); à noter enfin la locution : strafbar nur darin, dasz... pour darum, weil (75,20) — mit pour bei (16,22-86,12 et 91,8 : mit Untergang der Sonne; cf. 102,21 : zur Sonnen-Untergang) — mit au lieu de durch (52,8); au lieu de gegen (71,12); au lieu de unter (65,5) — dans l'expression : seit vielen Jahren her (28,19), her pourrait être supprimé — über pour gegen : 76,21 (noter : Richter über mich : 43,15) — sie fallen um seinen Hals entraîne : um seine Knie : 58,3 (zu seinen Knien nieder) — um pour um... willen : 36,21; au sujet de cette dernière préposition rappelons la prédilection dont nous avons parlé à propos des pronoms personnels et ajoutons à la liste donnée plus haut les exemples : 70,11-99,1 et 2-132,3. — Notons l'expression : o es ist ein herrlich Ding, um den kalten Verstand : 73,14 et 15 — unter au lieu de in et sans article (99,10-110,6-125,2) — von au lieu de von... an : 19,22 (1); au lieu de auf : 96,18 et 19; l'expression : von wilden Thieren zu Menschen bilden (44,19) équivaut à : aus wilden Tieren Menschen bilden. — Relevons enfin le gallicisme : ist sein Sohn von jenen Geistern (25,4 et 5) pour gehört zu jenen Geistern.

b) *Régime*. Auf avec le datif au lieu de l'accusatif : auf seinen Lippen springen (64,21 et 22) — in avec le datif au lieu de l'accusatif : verstrickt in ihrem Netz

(1) Barasch-Haas, 120.

(73,15 et 16) ; in der Mitte fassen (85,15) ; in dunkler Wolke gehüllt (130,8) ; neben, avec le datif au lieu de l'accusatif : neben der Mutter sinken (62,4) — zwischen avec l'accusatif au lieu du datif : theilen sich, zwischen mich und meinen Sohn (67,8 et 9 ; cf. 88,5, correct).

6. — ADVERBE. Dahin pour so weit : 109,16 — eben pour soeben : 51,8 et 90,11 (cf. 47,17, sens de : précisément) ; ellipse de eben dans ce dernier sens : 101,11 devant le démonstratif das ; cf. encore : so eben (91,7) eben so pour ebenso gut : 21,19 et nun eben pour soeben : 119,9 — ehdem pour früher : 46,19 — einst dans de très fréquents exemples, jamais dereinst (cf. 20,9-36,20, etc... nombreux cas) — erst pour zuerst : 126,12 — ferner pour weiter : 92,2 — genug ; à noter : des Unsinnns genug : 53,5 ; (cf. des Unsinnns mehr : 48,11) ; le cas d'ellipse : weil ich thörigt war,... zu : 42,17 ; et l'expression so königlich gesinnt,... zu au lieu de königlich genug, um .. zu (73,3 et 4). Notons hernach : 4,11 et rappelons les cas cités plus haut, avec les démonstratifs, de hier ; Klinger use et abuse de cet adverbe ; ajoutons les exemples : 59,6-73,21-74,11 à 13-77,19-78,1-95,12. — Immer pour immerhin, fort, weiter : 18,22. — Emploi normal de je : 119,13. — Ellipse de lang après Jahrhunderte : 47,3. — Emploi de mehr seul, dans mehr geliebt : 19,18 ; mehr entflammen : 24,17 ; mehr entspricht : 45,14 (on dirait mieux : besser entspricht) — noch, toujours seul, qu'il soit suivi ou non de la négation (cf. 92,12-119,21 - 120, - 122,2 - 128,12). — Prédilection de Klinger pour nun, souvent explétif (nous n'avons pas relevé moins de 38 cas) ; à noter : nun nicht (14,16) nun so : 43,16 — nur, sens de einfach : 78,19 — ellipse de nur devant la préposition zu : 23,1 et 2 (cf. devant l'adverbe zu : 51,20 : nur zu sehr) — ellipse de noch après nur : 70,3 — so pour ebenso devant leicht : 65,11 — voraus pour im voraus : 26,7 — vorher, pour zuerst : 89,10 weiter pour noch : 82,17 — nicht weiter pour nicht länger : 32,19-82,11 — emploi absolu de wenig : 18,7 (cf. 17,5, deux cas normaux). — Prédilection pour l'adverbe wiederum : 34,18-105,2-120,9 — emploi absolu de

wie viel : 59,11 (cf. 122,3 : der Freunde viel). — ellipse de wohl après was ist : 89,11. — Noter wohl gar : 81,3.

Il serait oiseux de dresser la liste complète des nombreux adjectifs employés adverbialement. Contentons-nous de citer quelques exemples curieux : so ausgezeichnet unglücklich : 55,13 — gelassen (exclamatif) : 68,19 — grosz gestorben, wie er lebte : 124,9 et 10 (cf. grosz zu handeln : 116,16 — wüthend weinen : 81,20 — eine zwiefach peinliche Bothschaft : 12,12.

7. — CONJONCTION :

Notons, par ordre alphabétique (1) : da pour als (55,14-76,7 et 15); pour wo : 7,12; pour woselbst : 62,18; pour anstatt dasz : 64,5 et, avec l'ellipse de doch, la forme : da sie dir erfreulich sein sollte — dasz a parfois le sens de so dasz (10,14-32,2) et souvent celui de damit (10,16-11,15-25,13-39,13-56,21-57,16-100,10-129,11); — un exemple de dasz pour weil : 28,20 — doch couramment pour aber (39,10-49,17-59,21-62,12-75,22) — nun pour nun, wo : 21,7 — und est très souvent employé après une virgule (exemples à toutes les pages), fréquente répétition de und (25,16 et 17-90,13 et 14-102,8 et 9-106,18-111,8, 9, 14 et 15-124,12 — wann pour wenn (2,9 et 127,5) — wenn pour wann : 39,12 — wenn pour selbst wenn : 38,6 et 7 (cf. wenn auch : 87,15-122,14 et 17) — wenn ja pour wenn je, wenn nun : 81,7 — wie pour als après un comparatif de supériorité : 34,6 — wie pour wie... auch : 55,21 — wie weit pour bis zu welchem Grade : 12,7 — au lieu de von wo, aus dem : 42,20 — wo pour während : 82,18 — wohin pour worauf... hin : 19,4.

A propos des locutions conjonctives, notons seulement les corrélations : dann... wann : 2,9 — darum... um : 5,14 et 15 (cf. darum... dasz : 21,1 et 2) — avec dasz : dahin..., dasz (pour so weil... dasz) : 37,18 et 19 — für das... dasz : 54,15 (cf. 21,11 et 54,19 : dafür... dasz) — so... dasz, avec le sens du latin : ita ut (21,15-16-88,1) ou de genug, um zu : 14,20-21 — was... dasz, et le

(1) La construction de auch avec l'inversion est tout à fait normale. Elle est toutefois particulièrement fréquente dans l'*Orientes*, cf. 30,16-48,3-50,6-121,19-124,2.

subjonctif : 10,17 — mehr... weil, pour : um so mehr, als : 19,18 — so... als pour ebenso... als : 18,12.

8. — INTERJECTION :

Les deux plus fréquentes interjections dans l'*Orientes* sont ha (88,16-90,5-93,20-113,7-127,16-129,4 et 12) et o (nombreux exemples); signalons seulement l'emploi de o suivi du génitif : o der schrecklichen Zukunft : 58,22 — o der schreckenvollen Weissagung : 61,11 — o der jammervollen Bothschaft : 119,12. Deux exemples de dasz exclamatif : 47,10 et 99,6 — citons encore weg ! au sens de fort ! : 94,21 — wie : 103,5 — willkommen : 104,16 et les impératifs : rette ! rette ! : 128,11 — rettet ! rettet ! 130,7 — fliehet ! fliehet ! : 131,2.

V. — CONSTRUCTION

Moins irrégulière et négligée que dans le *Grisaldo* (1), la construction est cependant assez libre encore dans l'*Orientes*.

1. — PLACE DU VERBE :

a) *L'inversion*. Emploi très fréquent. Il serait fastidieux d'en énumérer tous les exemples. Voici une liste de cas divers : inversion exclamative : 13,12 — inversions logiques, expressives ou destinées à donner de la vivacité au style : 18,10-22,9-22,14-67,13-68,21-72,16-73,11-81,11-109,20-115,5-121,17-126 19 à 21-130,16 et 17-132,21. Ailleurs, l'inversion est évitée, sans incorrection : 28,4-53,9 et 10-73,3-92,19. Mais parfois l'omission de l'inversion est incorrecte : 79,19-99,9-103,1.

b) *Le rejet*. Beaucoup moins d'anomalies que dans le *Grisaldo*. Notons seulement : 86,8 : dasz ich soll werden — 112,4 et 5 : das den Weg aus dieser Welt soll öffnen.

c) *Le participe présent ou passé devant son régime*. Nombreux exemples aux pages 58, 78, 90, 128. Voir cependant : 60,5 et 98,10 (cas réguliers). A noter l'accusatif absolu : diesen ausgenommen : 74,16.

d) *L'infinitif avant le complément final*. Nombreux exemples aux pages 65, 97, 98 et 99.

2. — PLACE DES COMPLÉMENTS :

a) pour les compléments pronominaux, notons la

(1) Cf. Vermeil, 263-270.

série suivante : 3,1 : wird Beben sie ergreifen — 8,16 : die über das Meer sich hinbeugen — 41,3 : zeigt mir es mehr — 52,5 et 6 : Dich als Vater mir nie gezeigt — 67,13 : sammelt die unzählige Menge sich — 77,8 : zur Rache mich entflammte — 93,16 : machts man ihm nicht leicht, et encore 97,17-99,9 et 10-101,2-108,14-119,19-120,11-125,3 et 4-127,5-128,2-129,1 et 2.

b) l'adverbe est placé arbitrairement : Voir la place de : erst : 74,7 et 8 — hier : 47,3 — mühsam : 111,5 — nie (41,5-52,6) — noch immer : 94,14 — nun (2,3-17,21) — nur (16,19-60,1-81,6 et 7-100,3 et 11) — selbst : 120,4. Pour la négation nicht cf. 86,20 : länger nicht pour nicht länger et encore 105,14 et 15.

c) A propos de la place de la particule séparable, notons : 86,11-12 : ich musz freilich weg von dieser Erde — 107,2 : da still und todt liegen — 131,15 : stehst du da erstarrt.

d) l'adjectif précède parfois son complément ; cf. 8,19 : gleich einem Rachgeist.

VI. — LE VOCABULAIRE

Ici encore, moins de bizarreries que dans le *Grisaldo* (1), mais nombre de vocables, d'expressions et de tours que ne suffit pas à expliquer l'usage de l'époque où Klinger écrit.

1) *Substantifs*. On peut dégager certaines tendances : a) emploi du singulier pour le pluriel et inversement : cf. d'une part les collectifs : Anhang pour Anhänger : 36,10 — Gefühl : 85,13 et 22 — d'autre part : meine Geister : 17,22-35,16 — die Mähnen : 39,6-7 — Jener Welten : 128,14 (le pluriel die Unruhen : 10,5 serait courant aujourd'hui encore) — cf. de plus, les deux expressions : Vorwurf schlechter Thaten : 40,16 et der Vorwurf meines zürnenden Geistes : 62,15. — b) Peu de formes archaïques. Post, au sens de Nachricht (116,15) (2); mais un certain nombre de termes qui trahissent l'influence biblique : Blösze (41,19-73,11) — Kleinmuth : 119,20 —

(1) Cf. Vermeil, 271-284.

(2) Quant à la forme Augenbraunen (68,40, Adelung déjà la signale comme spécifiquement « oberdeutsch ».

Urtheil au sens de Verurtheilung : 34,9. — c) Un seul cas, où l'infinitif substantivé tient lieu d'un substantif ordinaire : das Erinnern einer bösen That (9,21 et 22) pour : die Erinnerung an eine böse That (1), mais, inversement, tout un groupe où la forme concrète du substantif apparaît alors que l'infinitif substantivé serait préférable : Blüthe pour Blühen : 36,13 — Geräusch pour Rauschen : 11,6 — Hinterbringung pour Hinterbringen : 52,8 — Jammer pour Jammern : 103,3 — Opfer pour Opfern : 45,1 — Raub pour Rauben : 70,11 (cf. 78,18, sens exact de Raub) — Sturz pour Stürzen : 37,13 — Wuchs pour Wachsen : 46,16. — d) une assez longue liste de vocables présentant quelque particularité sémantique : Anzug (pour Gewand) : 41,20 — Augen (pour Blicke) : 93,11 — Aufwand (pour Anstrengung) : 17,5 — Blüthe (pour Schmelz) : 59,3 — Brut (pour Sohn) : 16,17 et 94,4 — Dank pour Dankespflicht) : 92,9 — Einstimmung (pour Übereinstimmung) : 91,6 — Gewalt (pour Macht) 11,20 et 12,2 — Grund (pour Hintergrund) : 119,2 — Natur (pour Veranlagung) : 26,11 — Rechnung (pour Berechnung) : 77,15 Ruf (pour Nachricht : 44,6, ou pour Stimme : 57,1) — Scene (pour Bühne) : 15,1 — Schauder (pour Schauer) : 115,1 — Sicherheit (pour sicherer Ort) : 35,8-74,10-77,1 — Ton (pour Stimme : 48,7, ou pour Worte : 61,19; cf. Getön pour Sprechen : 68,11) Triebe (pour Triebfedern) : 55,4 — Überlegungen des Verstandes (pour Resultate der Überlegung) : 25,5 et 6 — Unterwerfung (pour Gehorsam : 64,17) — Wartung (pour Pflege) : 26,8 — das Zagen (pour das Jammern : 116,7 ; cf. zagen hören : 130,19).

2) *Adjectifs*. Relevons, par ordre alphabétique : blutig (pour blutdürstig, blutrünstig) : 70,16 — dick (pour dicht) : 58,13 — eisern (pour ehern), 68,7 — erhaben (pour erhöht) : 67,3 — früh (pour frühzeitig) : 19,5 et 55,8 — gewaltsam (pour gewalttätig) : 91,20 et 97,15 — karg (pour geizig) : 77,6 — kindisch (pour kindlich) : 20,5; cf. l'acception normale du suffixe, dans weibisch : 28,17 — peinlich (pour schmerzlich) : 7,21-12,12-30,16-

(1) Au point de vue du régime, on peut rapprocher : 39,17 et 48 : durch der Griechen Umgang pour : durch den Umgang mit den Griechen.

53,15-117,11; cf. schmerzlich, dans l'expression : mit schmerzlichen Thränen : 65,5 — sittlich (pour gesittet) : 76,21 — üppig (adjectif favori dans l'*Orientes*, au sens de übermütig, vermessen) : cf. 46,19-83,1-112,18-118,12 et 49,4 : Ueppigkeit — verderbend (pour verderblich) : 36,5 — weich (pour weichlich, verweichlichend) : 82,21 — zwiefach (légèrement archaïque) : 12,12.

3) *Verbes et expressions*. äffen (mit) zum Narren halten : 28,5-6 — (das Leben) antasten : 81,4 — aufdorren (pour zu Grunde richten) : 66,1 — aufhalten (pour zurückhalten) : 62,4 — (das Gewitter) aufklären : 65,13 — aufrechtstellen (pour aufrichten) : 62,5 — des Todes dunkle Höl aufreissen : 104,15 et 16 — zur That aufschieszen (en parlant du sentiment) : 85,13 — auftreiben (pour zum Treiben bringen) : 50,6 — (sich etwas) bis zum edlen Zweck des Lebens ausschwärmen : 68,16 et 17 — (Netze) ausstellen : 15,5 — austrauern (au sens de vertrauern) : 81,3 — bedauern avec acc. de la personne (familier) : 19,19 — wenn sie sich berühren (gallic., pour wenn sie zusammentreffen) : 58,18 — meine Leiche bestellen (par analogie avec : mein Haus bestellen) : 44,8 et 9 — (Thaten) betreiben (pour verüben) : 23,2 et 3 — wenn es das Wohl. betrifft (gilt) : 37,8 — bezaubert (sens de umgarnt) : 52,3 — bricht in der Wurzel (pour entwurzelt) : 20,14 — sich darstellen (pour sich preisgeben) : 124,17 à 19 — drängt (pour flieszt) : 91,21 — durchreissen (pour durchbohren) : 3,9 — die Flut durchschneiden (poétique) : 8,4 — es ist edlen Herzen eigen (pour edle Herzen pflegen) : 29,13 et 14 — (Schmeichler) meines künftigen eingebildeten Glücks (elliptique, pour : wegen meines Glücks, wie ihr es euch einbildet) : 78,4 et 5 — entfalten (poétique, pour offenbaren) : 85,21 — entflammen (poétique; cf. 34,16 et 35,14) — das wir erleiden sollen (gallicisme : subir; pour das uns bevorsteht) : 62,14 — erleben (pour rühren; durch Flehen erweichen) : 62,2 — auf den Schritt erfolgen (pour folgen — on dit daraufhin erfolgen) : 76,1 — (in sein Schwert) fallen : 119,9 — fasst (pour ergreift ou packt) : 21,8 — fesseln (pour hemmen) : 117,20 — fliegen (pour eilen) : 4,17 — (bis der Gram dich zu mir)

fordert : 98,16 et 17 — (falsch) gefühlte (pour falsch verstandene) Grösze : 68,1 — gebähren avec datif et accusatif (biblique) : 16,2; cf. 65,21; cf. encore (dein mit der...) gezeugter Sohn : 33,17 et 18 — den wilden Strom aus meinem Herzen giesen (pour mein Herz ausschütten) : 102,15 et 16 — greifen (pour trachten) : 27,12 — dahin gelangen lassen (pour so weit kommen lassen) : 109,16 — hereilen (pour herbeieilen) : 4,18 — herabwürdigen (pour unterschätzen) : 36,6 — hervortreiben pour hervorbringen : 50,6 — sich hinbeugen über (expressif pour hinaushängen) : 8,16 — hinlassen (pour verlassen) : 110,6 — hoffe besser (pour habe bessere Hoffnung) : 100,7 et 109,10 — Klarheit sehen (pour klar sehen) : 76,5 — (von Frevel) leer (pour frei) : 52,19 — leiden (pour vertragen) : 47,7 — gelogene (pour geheuchelte) Kälte : 68,4 — (den Flammen) Luft machen : 37,17 — nach uns (pour nach unserem Blide) etwas malen : 48,17 — prédilection pour mögen employé dans les acceptions les plus diverses (cf. 21,19-26,8-30,6 et 21-32,17-45,3-51,19 et 20-65,11-68,22-75,1-76,12-79,22-80,18-85,4 et 15-86,11-92,8-94,15-121,20) — müssen pour dürfen : 81,11 — 'sich an die Knie niederwerfen (gallic.) : 97,19 — nehme für (gallic. pour halte für) : 107,17 — nimm uns mit dir (gallic.) : 110,17 — reichen (pour greifen) nach : 59,17 — (Wunden) reissen (pour schlagen) : 2,12 et 13 — sie wird dir sagen, wie... (gallic.) 110,20 et suiv. — (durch die Seele) schlagen (pour bis ins Herz treffen) : 60,16 — schlieszen wir uns in einen Knoten (pour unzertrennbar aneinander) : 66,13 (um solchen) Schmausz zu schmecken (gallic.) : 48,4 — schmelzen (gallic.) : 82,22 — sehen (pour blicken) : 62,11 — sein (sens de existeren) : 63,17 et 124,7 — um Selbsterhaltung (fortement elliptique pour : um sich selbst zu erhalten) : 31,14 et 15 — setzen (nombreux gallic. : cf. 46,16-50,14-70,20 et 21-83,15 et 16) — sink hierher (in meine Arme) : 61,5 — sollen (nombreux cas dans le sens du futur ou de l'impératif; cf. 32,22-35,8-36,21-38,6-94,8-101,13-103,3) — (sich von dem Herzen) sondern (pour dem Herzen entquellen) 8,9 et 10 — sprechen avec l'accusatif : 38,5 — springen (pour rennen) :

93,7 — (aus der Wurzel) stäupen : 82,8 — stehen (sens de sich behaupten) : 25,13 — (vor eure Augen) stellen (au lieu de : euch vor Augen stellen) : 62,5 — streuen (pour werfen) : cf. 20,13-70,9-88,14 — stimmen (dans gestimmt, pour veranlagt) : 80,15 et 16 — (den Thron mit dem Hirten) tauschen (wenn sie nur Unschuld, etc.) pour gegen die Unschuld des Hirten austauschen : 3,2 à 4 — (einen tiefen Blick in seine Seele) thun : 27,3 à 4 — (bis zum Verbrechen, bis zum Unsinn) treiben : 31,16 et 36,24 — (zur Reife) treiben : 3,6 — (den Zorn nach deiner Stirne) treiben : 49,16 et 17 (pour die Röthe des Zorns Dir in die Stirne treiben) — wie in trunknem Mut = wie betrunken : 111,11 et 12 — unerünstelte (pour ungekünstelte) Gaben : 48,21 — mich und diesen zum Uding schwören = uns die Daseinsberechtigung absprechen : 66,5 — (wir) verbinden (mit dieser Handlung die beste Absicht) : 75,9 et 10 — vernehmen (au sens absolu, pour horchen ou erkennen) cf. 2,20 et 130,3 — verschwören pour verschliessen : 82,14 — verstaten (archaïque) 5,5-17,21-23,22 — vorkommen pour zuvorkommen : 122,7 — es wagen mit (trivial) 37,7 — wägen pour richten : 67,18 — (von mir) weichen (biblique) : 32,10 et 11 — nach eurer Weis (pour auf eure Art) : 83,4 — zeigen (laut den Feind) zeigen ihn laut als Feind : 68,12 — zeigen (pour vorführen) : 124,4 — (in sich selbst) zerfallen = zusammenbrechen : 26,19 — zurückziehen (pour zurückhalten) : 62,15 — zögern (pour warten) : 101,20 — zurückschlagen (pour zurückfallen auf : 37,2.

En résumé, donc, beaucoup d'impropriétés et de gaucheries, quelques trouvailles expressives, çà et là des trivialités à côté de formes relevées et poétiques, des confusions dans l'emploi des particules, une tendance marquée à l'ellipse et surtout des traces de l'influence biblique et du dialecte de Francfort, expliquant les nombreux gallicismes (1).

(1) Nous avons relevé plus haut, en traitant de l'orthographe, tous les emprunts que fait l'*Oriantes* aux langues étrangères.

VII. — LE STYLE

Il serait insuffisant, pour en caractériser le style, de rattacher l'*Orientes* à l'esthétique dramatique des Stürmer telle que la définissent par exemple les *Anmerkungen übers Theater* de Lenz (1). Nous avons vu de plus, au chapitre consacré à l'étude des influences littéraires, qu'aucun drame de Klinger ne procède moins directement de Shakespeare; renonçons donc à chercher dans les procédés et la technique une preuve directe de la « shakespearomanie » du poète (2). D'autre part, le biographe et l'auteur lui-même ne sont pas d'accord en ce qui concerne la valeur formelle de la pièce. Klinger estimait pénible l'allure de cette tragédie, alors que M. Rieger en vante les mérites comme « Lesedrama » (3). Après une brève allusion au « style pathétique » et à la « langue soutenue » de l'*Orientes*, le biographe proteste expressément contre le peu de cas que l'auteur fait de sa propre pièce et déclare que, pour son compte, il trouve « l'expression, dans la plupart des scènes, pleine d'énergie et de feu et l'art du dialogue, aussi brillant que possible » (4). Il y a, dans ce jugement, à coup sûr, trop d'indulgence, mais on pécherait par excessive sévérité en appliquant ici la même rigoureuse sentence qui a pu être légitimement portée sur le *Simone Grisaldo* et en déclarant, au moment d'étudier le style de l'*Orientes*, que ce style n'existe pas (5). Nous lui concéderons l'existence, mais nous n'irons pas jusqu'à le louer, et nous nous associerons volontiers aux conclusions générales de notre devancier : « Ces Stürmer ont essayé d'introduire brusquement en leur langue maternelle, en brisant avec une certaine brutalité son moule et ses cadres traditionnels, la vivacité, le mouvement et l'énergie. Ils ont voulu en faire un instrument capable d'exprimer la passion. Ils y ont trop souvent travaillé avec un pédan-

(1) Cf. O. Erdmann, *Ueber F. M. Klingers dramatische Dichtungen, Königsberg*, 1877, p. 4-7, et en particulier 7 et note 13.

(2) Cf. Jacobowski, *op. cit.*, 9-24. Barasch-Haas, *op. cit.*, 137, et Vermeil, *op. cit.*, 298.

(3) Cf. notre Avant-Propos et supra et note. De tout le théâtre précédent de Klinger, les *Zwillinge* sont peut-être la seule pièce qui ait à gagner à la représentation; cf. *Kl. in der Sturm- und Drangperiode*, 96 et 100.

(4) Cf. *Kl. in seiner Reife*, 161-162.

(5) Cf. Vermeil, *op. cit.*, 285. (5) *Ibid.*, 286.

tisme puéril qui prend, chez Klinger, un caractère très particulier. Seul Goethe, avant Schiller, a réussi en cet effort original... Ici encore, Klinger n'est, en un sens, que le repoussoir ou même la caricature de Goethe » (5).

L'étude de la langue de l'*Oriantes* nous a déjà révélé l'effort vers la concision. Aux nombreux exemples d'ellipse que nous avons cités, en étudiant les éléments de la phrase, nous pouvons ajouter ceux que révèle l'étude de la phrase elle-même. Tantôt c'est le verbe seul qui est sous-entendu (cf. 9,19-10,1-51,13-54,17-86,12-107,14-109,5; 7, 9 et 20) ; tantôt il y a suppression de plusieurs membres de proposition ou d'une proposition entière (cf. 5,20 et 21-12,7 et 15 16,11 - 26,10 - 28,18 et 20 - 30,2 - 31,18 et suiv., 76,22 - 80,8-83,5-89,9-105,9 à 10. La conjonction *dasz* manque fréquemment dans la subordonnée (cf. 6,15-12,4 et 5-18,1 à 3-28,17 à 22-30,10-37,1 et suiv.-59,21-75,12-80,3 et 12-85,4-120,2 et 8-124,13). Ellipse de *auch* : 58,11. Ou bien, c'est le possessif qui est supprimé : 63,4; ou bien, l'antécédent du relatif : 132,3; ou la particule : 15,15 et 16; ou le complément adverbial : *gar*, devant *nicht* : 2,17 — *daran* : 10,7 — *darauf* : 67,17 — *darum* : 70,3. Ce même désir de concision et de puissance n'aboutit parfois qu'à l'obscurité ou à l'incorrection. Nous avons déjà cité la phrase : *das Weib, die du gewürdigt hast, deinen Thron mit ihr zu theilen* : 30,10 et 11. Ajoutons-y : *mein Pfeil, schon auf dem Bogen, der ihr Herz durchreissen soll* : 3,7 et 8. Voir encore : 22,2 et 3-29,7-83,13 et 14. La prédilection de Klinger pour l'apposition se heurte parfois aux lois organiques de la syntaxe allemande. Nous avons déjà cité de nombreux cas en étudiant la langue. On trouvera d'autres exemples, en particulier aux pages 87, 88, 106, 125 et 127. Klinger économise ses auxiliaires ordinaires ou ses auxiliaires de mode et n'en emploie qu'un pour plusieurs infinitifs ou plusieurs participes : cf. pages 50, 55, 60, 63, 83, 86, 98 et 100. Il use volontiers de la proposition infinitive et supprime fréquemment, nous l'avons vu, le *um* devant *zu*. Ici (28,11-13) nous trouvons *so,... zu* au lieu de : *so, dasz*; là (85,2) la proposition infinitive précède la principale dont elle dépend; ailleurs, lorsqu'elle

est très courte, elle s'insère devant le rejet qui la régit : cf. 21,13-47,18-127,21-133,8. Les invocations, les vocatifs pullulent (voir pages 15, 41, 55, 88, 94, 96, 103, 115, 118, 128) et nous ne pouvons entreprendre d'énumérer toutes les propositions exclamatives ou interrogatives, que l'on rencontre presque à chaque page.

On pourrait, du reste, faire à propos de l'*Oriantes* la même distinction que les critiques ont établie en étudiant la *neue Arria* et le *S. Grisaldo* et considérer tour à tour le style calme et le style passionné (1). On retrouverait les procédés employés par le Stürmer dans ses premiers drames : le chiasme, l'anacoluthie, l'aposiopèse, etc. (2). On retrouverait également sa technique dramatique d'alors, en particulier les brusques interruptions dans le monologue ou le dialogue ; sinon la polyphonie, les a-parté, les pauses au paroxysme de l'émotion, la mimique expressive, les attitudes muettes, les gestes soulignant l'action dramatique et décrits, non seulement dans les parenthèses des indications scéniques, mais dans les discours des personnages (3).

Il convient surtout d'insister sur ce qui, au point de vue formel, différencie l'*Oriantes* des autres drames klingériens et constitue, si l'on peut dire, sa physionomie propre. M. Rieger l'a sommairement, mais très judicieusement indiqué, en parlant de « style pathétique » et de « langue soutenue ». Non seulement les bizarreries et les trivialités sont infiniment moins nombreuses que dans le *S. Grisaldo*, mais le ton est presque constamment redondant et emphatique, depuis les vaticinations de la Némésis jusqu'à la séance solennelle du tribunal, aux monologues désespérés ou furieux d'*Oriantes* et aux dialogues violents et attendris, tour à tour. Il est permis de discerner là, au point de vue formel, une assez naïve et maladroite imitation de l'antique. Plus de scènes populaires, comme

(1) Cf. I. Barasch-Haas, *op. cit.*, 133, et Vermeil, *op. cit.*, 289-291.

(2) Cf. Richard Philipp, *op. cit.*, 27-45 : Figuren und stilistische Mittel ; cf. aussi I. Barasch-Haas, *op. cit.*, 133-135.

(3) Cf. *Ibid.*, 45-66, Barasch-Haas, *op. cit.*, 297 et suiv. Pour l'*Oriantes* en particulier les pages 8, 13, 15, 31, 33, 39, 40, 42, 44, 59-62, 88-89, 104, 117-118, 124, 126.

dans les premiers drames. Plus de jeux de mots, à moins qu'on n'en découvre dans de discrètes antithèses, comme : eilen — weile (13,8 et 10), unentschieden -entscheiden : 19,7 et 9. Mais des termes choisis (beginnen, au lieu de anfangen : 14,9), des métaphores ou des formules de rhétorique pour exprimer les choses les plus simples. Arsinoé ne dit pas : « die Nacht bricht ein » mais : « die Bilder der Nacht enthüllen sich » (15,18 et 19); elle ne dit pas : « was ich sage », mais : was meine Zunge spricht » (64,16); Oriantes ne dit pas : « sterben », mais : « zu seinen Vätern wandeln » (83,5). Voir encore : 18,10 à 14-30,6 à 10-55,12 et suiv. -69,10 et suiv. -124,10 et suiv. On trouverait des exemples presque à chaque page et il n'y a guère de simplicité que dans les scènes où apparaît le petit Thoas. Encore cette simplicité est-elle alors voulue, c'est-à-dire sujette à caution. Bref, ce n'est point Shakespeare qui donne le ton dans l'*Oriantes*, mais bien plutôt J.-J. Rousseau (1). Ce ne sont que déclamations, lamentations et prophéties, dissertations et jérémiades, alternance monotone d'exaltation extrême et de totale dépression. Rien de plus caractéristique que l'abus constant et inefficace d'indications préliminaires, de précautions oratoires, d'annonces solennelles. Voir par exemple : 82,13 et 22-83,3, et encore : 61,3 : la forme : das heiszt, non abrégée, et surtout la syntaxe de es. Klinger emploie très souvent ce pronom, soit pour annoncer une proposition indépendante, soit pour rattacher à la principale une subordonnée qui va suivre. Le tableau suivant donnera une idée de la fréquence de cet usage (2) dans l'*Oriantes* : 5,13-9,8-12,8-13,17-18,1-25,16-29,12 et 13-35,19-41, et 12-58,11 à 13,19 et 20-65,5 à 6 et 18-69,2-71,2-73,21-78,21-86,5 et 6-88,6-93,16-98,3-99,18-107,9-110,1-120,21 et 22-121,6 et 22-122,12-124,19-125,18-126,17. Remarquons, à ce propos, que Klinger se laisse entraîner mainte et mainte fois à de véritables gallicismes, comme : es ist nicht dein Herz, das : 40,13 — es ist nicht dein Verstand, der : 45,10. Voir encore : 47,2 et 3-58,14-67,9 et 10-71,2-88,16-100,20-129,21. Il faut

(1) Voir plus haut nos développements sur Rousseau au chapitre consacré aux influences littéraires ; cf., encore R. Philipp, *op. cit.*, 75-78.

(2) Noter l'exception : 59,5.

rattacher à cette tendance « oratoire » du style de l'*Oriantes* les constructions établies avec un *der* démonstratif dans la principale, annonçant un autre *der* relatif. Voir : 23,16 et, plus haut, nos développements sur la syntaxe des pronoms relatifs. Ajoutons seulement trois exemples particulièrement frappants de périodes synthétiques : 21,10 à 13-49,3 à 6, et surtout la longue tirade du roi, à la page 54. Signalons la tautologie : *freywillig und ohne Zwang* : 17,17 et 18. Quant aux innombrables répétitions de vocables à peu d'intervalle, il peut s'agir parfois de négligences (cf. la page 66 où le mot *sterben* ne reparait pas moins de 3 fois en 4 lignes et encore : 75,8 et 9 : *verbanden* après *Verbindungen* — 79,18 et 20 : *Bosheiten* après *Bosheit* — 122,5, 14 et 17 : *treu* — 132,6 et 9 : *in meinem Arm* — 133,10 et 12 : *starr*, 12 et 13 : *spotten*). Mais le plus souvent ces répétitions sont voulues et apparaissent nettement comme de véritables reprises rythmiques : cf. les pages : 18, 20, 40, 52, 54, 56, 58, 60, 65, 69, 73, 75, 85, 88, 89, 92, 94, 96, 103, 105, 109, 112, 119, 120, 125, 128 et 130. On ne saurait assez insister sur le caractère foncièrement lyrique de ce style (1).

Ce caractère lyrique, rien ne le révèle mieux que l'étude détaillée des métaphores. La subjectivité de Klinger y apparaît avec ses qualités de fraîcheur, d'énergie et de fougue, mais aussi avec leur envers : la naïveté, l'enflure, le pathos déclamatoire et fastidieux. Les monologues lassent par l'accumulation même des moyens à effet, l'étalement d'un inépuisable bric-à-brac symbolique. Les passages les plus émouvants du dialogue sont précisément les plus simples, les plus dépouillés. Au premier acte, par exemple, l'entretien d'Arsinoé et de Cotys nous plaît par la discrétion relative qu'y observent les interlocuteurs dans l'emploi de ces artifices parasitaires. Nous admettons très bien (p. 5) ce rapide portrait d'Arsinoé : « *des starken Orientes sanftern Abglanz* » et même la comparaison que développe Cotys, à la page suivante, mais, avec le long récit d'Arsinoé (p. 7-9), le ton s'enfle et dès lors commencent les personnifications douteuses, les hyperboles de mauvais

(1) Cf. Barasch-Haas, *op. cit.*, 127-128.

goût, les expressions forcées et tapageuses (1). Dès que ces effusions cessent, le lecteur éprouve un sentiment de soulagement et recommence à s'intéresser à l'entretien (p. 9-14). Puis la crise reprend, avec le soliloque (p. 15 et 16) (2). La conversation qui suit, entre la reine et Agathokles, est, par ses qualités de sobriété et de logique, une des scènes les mieux venues (p. 16 à 27). Le caractère même des personnages devait ici conférer au style cette louable « Nüchternheit ». La dialectique n'en est que plus vigoureuse et souple et, à la faveur du contexte, nous permettons à Agathokles de nous décrire le père et le fils rivaux en évoquant un cataclysme cosmique (25,6-10). Dans la scène suivante (p. 27 à 38) ne détonnent guère que certaines expressions, à dessein choisies, dans la bouche de l'astucieux courtisan Agathokles (cf. 27,16 à 17) et les écarts de langage du violent despote (cf. 28,4 et 30,21 et 22-31,18). Nous passons sur le monologue d'Orientes au début du second acte. C'est de nouveau le « Sturm-und Drang-Ton » et l'image du « leo quaerens quem devoret » (p. 39-40). La longue entrevue d'Orientes et du roi est réellement pathétique au début, tant que le dialogue demeure sobre (40 à 44). Puis la conversation s'échauffe, et le lecteur se refroidit. Il se rend compte que les nerfs de ces héros ne sont pas solides, et cela l'amuse. L'auteur a beau user de ses procédés les plus pittoresques (à la page 44, par ex., le roi s'interrompt une seconde, pour imposer silence à Orientes, qui ne dit rien, mais nous est ainsi montré se disposant à parler, passionné, frémissant, en pleine tension agonale) (3). Nous prévoyons que l'entretien va dégénérer en une nouvelle crise et nous en attendons avec sérénité l'explosion. Notons, au

(1) 7, 15-18 : « ich eilte in meine Kammer, nur von meinem Schmerz begleitet. Erst gegen Morgen, gosz der Schlaf, seine süsse Täuschung über die Ermüdete (Arsinoë parle d'elle-même à la 3^e personne), etc., et, à la page suivante, ligne 6, la métaphore : « die Wünsche meines Herzens gaben meinem Herzen Flügel ». Qu'on se représente ce cœur ailé !

(2) Cf. par exemple : 15, 13-14 : « Komm, dass ich meine Thränen in Dein Lächeln mische ». Que nous sommes loin de l'épithète émouvante, et si naturelle, du modèle grec !

(3) Cf. encore, p. 89, le geste furieux et significatif d'Orientes (stürzt ins Nebenzimmer).

passage, l'expression : *unter dem sanften Zaum* (Joch irait mieux) : 44,14, la description du « Sohn der Erde » (46,6), (cf. plus loin : Sohn der Natur : 73,15 et 82,5), « blessant » de ses flèches le ciel où gronde le tonnerre — un nouveau trope botanique assez discret : 46,15 (cf. p. 6). Mais la trépidation intérieure va se précipiter. On nous montre : « *die Geiszel des Zwangs* » (50,7). Le héros embouche de nouveau le porte-voix : « *Alles, was mich umgab, entflamnte mit Verachtung mein feuriges Blut...* » (52,6 et 7). Dès lors, c'est une pluie d'hyperboles et d'expressions emphatiques : *Aug der unendlichen Welt* : 55,2 — *die Bürde des Alters* : 56,11 — *Der Wahn von einiger Dauer rauscht durch mein wild rollendes Blut* : 56,14-15 — *Freude, sie regnet herab* : 58,4 et 5 (la syntaxe se détraque ; ce n'est plus seulement la folle du logis qui est déclanchée, le système nerveux aussi est en branle, on arrive au langage émotionnel). Le ton ne saurait demeurer longtemps à ce diapason. Nouvelle plongée brusque du baromètre affectif. Nous avons alors toute une page (p. 59) de phraséologie précieuse et de métaphores fleuries. Un court répit nous est ensuite accordé, le dialogue redevient naturel, normal (p. 60-62) et même les longues supplications qu'Arsinoé adresse au roi (62-65) seraient supportables sans des taches comme : « *wenn sein Herz auf seinen Lippen springen will* » (64,21 et 22). Mais Orientes se charge de tout gâter et voici comment il s'exprime : « *ich will mich von mir selbst trennen, will meinen Geist zertreten, mich und diesen zum Unding schwören, und jeden Augenblick des Lebens sterben* » (66,3-6). Le style ne retrouvera un peu de mesure et de naturel, la forme ne reviendra à l'équilibre qu'à intervalles de plus en plus espacés et notamment dans les dialogues de famille du quatrième acte (p. 95, 102 et 105, 113). Rappelons encore quelques traits heureux de couleur locale (p. 91 et 113 : la descente symbolique du soleil derrière l'Haemos) et la délicate notation psychologique du dénouement où nous assistons à la contradiction bien féminine et maternelle d'Arsinoé, compromettant son fils, dans un mouvement de passion, alors que son but vital et sa

mission héroïque sont précisément de le protéger (voir surtout la page 126).

C'en est assez pour distinguer à son avantage l'*Oriantes* des drames de pur « Sturm und Drang » et pour expliquer en particulier l'apologie que tente M. Rieger de « l'art consommé du dialogue ». Mais nous n'avons point les mêmes raisons que cet auteur de nous montrer partial et, après avoir dressé le bilan des « beautés » de la pièce, nous avouerons que nous sommes loin encore d'avoir épuisé la liste des bizarreries, des exagérations et des taches de goût. Pour en revenir au troisième acte, où nous avons interrompu notre analyse, voici dans quel style le roi présente Oriantes à ses juges : *die blutige Wildheit rollt sich, in schwarzem Nebel, über seine dicken Augenbrauen* » (68,8 et 10) et nous relevons, quelques lignes plus loin (68,12) l'expression : « *zeigen laut* » où se manifeste l'incohérence des métaphores. Ce symbolisme grandiloquent bouleverse, du reste, systématiquement, ciel et terre : « *Himmel und Erde sind meine Zeugen, dasz...* » (69,2 — « *ein Volk, das die Erde nur deshalb gezeugt zu haben schien, um...* » (70,3).

L'expression « *gezeugt* », nous l'avons dit, rappelle la Bible. Mais les emprunts ne se bornent point à de simples vocables isolés. L'inspiration pathétique elle-même et la structure intime, organique, de la langue, son arôme, trahissent également l'influence, directe ou indirecte, du livre sacré : « *O dasz ich tausend Donner in meiner Zunge hätte* » : 77,2 (cf. le cantique bien connu « *O dasz ich tausend Zungen hätte und einen tausendfachen Mund* » — « *aller Augen lauschen nur auf dich* » : 79,1 (cf. 145^e psaume : *Aller Augen warten auf Dich, Herr*) — und *hört auf meinen Schrey* (cf. 42^e psaume : *Wie der Hirsch schreit nach frischem Wasser*). Si nous n'avons pas cité la Bible parmi les sources de l'*Oriantes*, c'est que, bien évidemment, elle importe moins au point de vue de la documentation du poète et de la genèse matérielle de sa tragédie qu'en ce qui concerne son style. Comme pour la langue du jeune Goethe, il s'agit ici, avant tout, d'une atmos-

phère, d'un parfum, dont la forme poétique est imprégnée (1).

Mais l'auteur de l'*Orientes* paraît se soucier assez peu de l'homogénéité de ses accessoires de stylistique. Son éclectisme s'accommode tour à tour d'emprunts au symbolisme chrétien et à la mythologie païenne. Non seulement il multiplie les personnifications d'entités abstraites ou d'objets inanimés : ich sah Wahrheit wieder blühen : 82,10 — die Urne des Tods und des Lebens : 89,9 — das Rad des Glücks : 94,11 — der Schmerz deckt dich mit dem blassen Schleyer der Vernichtung : 104,19 et 20 — das Schwert, Rächer des Unrechts (δικῆς σφάξ) : 111,22 — Der Dampf der feurigen Rache : 129,16). Mais il n'hésite pas à développer des connaissances cosmogoniques, destinées, sans doute, à enrichir la couleur locale et à donner au drame les dehors de la poésie « naïve ». Il n'aboutit toujours qu'au pathos mélodramatique, à la plus inefficace des rhétoriques. Voici quelques échantillons de ce style : möchte den Ball der Erde in der Mitte fassen können, um euch eitles Gewürm abzuschütteln! bey eurem Anblick möcht' ich die alte Verwirrung aus der Nacht hervorziehen, und eine Welt vernichten, etc. (p. 85). Un peu plus loin (p. 96), les héros sont appelés : « Denkmäler der Vernichtung » et, dans la même page, Arsinoé invoque en ces termes les larmes de son époux : « Lasz Deine Thränen über meine Wangen rollen, ich sammle sie in mein angstvolles Herz... Rollet herunter, ihr Kinder des groszen tiefen Leidens ! » On ne se représente pas très bien ces larmes rassemblées au fond d'un cœur, et devenant tout à coup... des enfants. Le galimatias mythologique du dernier acte ne nous en impose guère, bien que le poète invoque tour à tour les « juges des morts » (113,12 - 13), « le crime », personnification vengeresse « entre mille autres apparitions obsédantes » (117,9 et 10), « les sombres champs de l'Eternité » (117,21), et enfin la Némésis elle-même, ainsi présentée (p.118) : « Rolle

(1) Cf. H. Henkel : *Goethe und die Bibel*, Leipzig, 1890, et V. Hehn : *Gedanken über Goethe*. Bornträger, 1909, p. 427-444 : *Goethe und die Sprache der Bibel*. Pour Klinger : cf. R. Philipp. *op. cit.*, 43, Barasch-Haas, *op. cit.*, 131, Vermeil, *op. cit.*, 131-136.

hierher, düstre Wolke, ich schwinge mich in Dich und schiesze Verderben, aus Deiner Dunkelheit; dann eil ich zu meinem Vater, in Schoos der Ewigkeit, den Ball der Erde zu durchforschen » (cf. 122,17 et suiv. : wenn auch Tod, in Feuer, aus den Wolken schieszt und aus den Wellen heulet). Ainsi, pendant des actes entiers, à côté des clichés les plus banaux (die schwarze Nacht des Todes : 98,13 — der Traum des Glücks : 130,5) ces héros de Sturm und Drang continuent à se démener, à remuer ciel et terre (voir en particulier, encore, les pages : 103, 104, 106, 114, 115, 129), et tout ce fracas, pour développer la théorie rousseauienne : Das Herz, die Quelle der Wahrheit (112,4 et 5) (1).

Tel nous apparaît ce style, expression « de la personnalité ardente et pour ainsi dire éruptive de l'auteur » (2).. Il est bien vrai que sa qualité primordiale est « la force, une force parfois désordonnée, brutale..., caractéristique de cette époque de fougue impatiente que fut la *Sturm-und Drangperiode* » (3). Il est exact, également, que la langue de Klinger n'apparaît parfois que comme « une déformation voulue du dialecte de Francfort » et que le *Stürmer* ne réussit pas à faire prendre corps à son rêve de donner à l'allemand plus de vivacité, de spontanéité et de mouvement et ne parvient qu'à un « art d'intentions non réalisées » (4). En ce qui concerne plus spécialement l'*Oriantes*, nous nous sommes efforcé de démontrer que le style est en progrès, qu'il contient moins d'excentricités de toutes sortes que celui de pièces comme *die neue Arria*, *Simone Grisaldo* et *Sturm und Drang*, que le dialogue, en particulier, ne manque pas de vigueur, tant que la sincérité et le naturel y prédominent, mais que, le plus souvent, le poète n'arrive point à fondre en une unité harmonieuse l'assemblage hétéroclite de ses emprunts philosophiques et de ses réminiscences littéraires.

(1) Voir plus haut notre chapitre consacré aux influences ; ajouter pour le style : R. Philipp, *op. cit.*, 75-78.

(2) Cf. Barasch-Haas, *op. cit.*, 143. (3) *Ibid.* (4) Cf. Vermeil, *op. cit.*, 303-304.

CONCLUSION

Parvenu au terme de notre analyse, résumons-en, en quelques traits généraux, les résultats et définissons sommairement les mérites et les lacunes de l'*Oriantes*. Au point de vue philologique, une réédition était intéressante à cause de la rareté même de l'ouvrage. Au point de vue dramaturgique, l'auteur lui-même insiste, peut-être trop sévèrement, sur le caractère languissant de l'action, la marche pénible de l'intrigue; les caractères se présentent avant tout comme schèmes abstraits, projections artificielles de certaines conceptions morales et sociologiques; et ainsi ils nous intéressent moins par eux-mêmes qu'ils ne nous documentent sur la personnalité de Klinger. Ils n'incarnent guère que des « problèmes » : problème d'éthique individuelle, le conflit entre l'intelligence et le cœur, la raison pure s'opposant à l'instinct et à l'intuition; problème de sociologie, le conflit entre la doctrine d'autorité et de hiérarchie se heurtant aux forces de liberté et aux revendications d'indépendance et d'autonomie; les deux antagonismes n'en faisant qu'un, au fond, étant données leurs relations organiques. Ces relations, il fallait en pénétrer le secret et en montrer le mécanisme. Deux voies s'offraient à l'investigateur : l'histoire et la métaphysique. Le poète ne s'engage bien avant ni dans l'une ni dans l'autre. Il se contente d'emprunter en particulier à Hérodote et à Voltaire certains éléments anecdotiques et pittoresques de son sujet, sans se soucier de démonstration scientifique ou de reconstitution rigoureuse. D'autre part, la philosophie ne lui révèle aucune synthèse originale : il laisse complètement inexplorée la région mystique dont Pascal, avant lui, Nietzsche, de nos jours seulement, devaient sonder les profondeurs; il ne reprend pas à son compte l'argument : « le cœur a ses raisons que la raison ne connaît pas »; ni il ne nous fait prévoir la devise : « écris avec ton sang, et tu verras que le sang est esprit ». On pourrait croire, qu'écartant délibérément toute préoccupation scientifique ou religieuse, l'auteur ait voulu, au moment même de la Révolution française, se garder de toute spéculation, pour aborder de façon réaliste le terrain

strictement politique et social. En fait, il s'en tient à l'antithèse rousseauienne : Culture-Nature et il n'y ajoute que les nuances de son interprétation individuelle. Nous en revenons donc, en fin de compte, à un document de Sturm und Drang. L'*Oriantes* marque avant tout une étape intéressante de l'évolution morale de Klingner après sa rupture avec Goethe. L'étude de ses drames antérieurs nous montre « les tendances contradictoires de sa nature tourmentée » et nous fait assister à « la lutte entre son héroïsme personnel et son penchant à l'hypocondrie ou aux rêves illusoires » (1). L'*Oriantes* marque les mêmes hésitations. Le *Grisaldo* exaltait le Goethe de Weimar et son idéal de modération et de maîtrise de soi. Mais la forme de cette apologie jurait étrangement avec son objet et lui infligeait en quelque sorte le plus éclatant démenti. « *Meliora probo...* », se répète-t-on presque à chaque page de cette œuvre singulière. L'*Oriantes*, par contre, suit la rechute et, alors que, par son contenu, le poète revient expressément au jeune Goethe, disciple de Rousseau, la langue et le style dénotent plus de maturité et de retenue. Le Stürmer, en se reconnaissant, s'est apaisé. Il s'est rapproché de l'assagissement définitif, de l'époque, où, faisant un retour sur son passé d'efforts et de luttes, il aura le droit d'en être fier (2). N'exagérons pas, toutefois, la valeur formelle de l'*Oriantes*. En progrès sur celui des pièces précédentes, le style est cependant loin encore de la perfection. Klingner n'est rien moins qu'un artiste. Il lui manquera toujours la délicatesse de touche, la sûreté de goût, les qualités de clarté, de bon sens et de mesure qui constituent le meilleur de l'apanage classique. Ce qu'on ne peut lui dénier, c'est la sincérité, la vigueur et l'impétuosité, bref ce tempérament original et ce caractère viril, énergique, auxquels Goethe rendait hommage en ces termes : « das war ein treuer, fester, derber Kerl, wie Keiner » (3).

(1) Cf. Vermeil, *op. cit.*, 190.

(2) Cf. le *Grisaldo*, éd. Vermeil, 81, et *Betrachtungen und Gedanken*, n° 589.

(3) Cf. Neubürger, *op. cit.*, et le *Goethe-Jahrbuch*, *op. cit.*, 274.

ORIAN TES.

EIN TRAUERSPIEL

IN FÜNF AKTEN.

FRANKFURT UND LEIPZIG

1790

PERSONEN

KÖNIG IN THRAZIEN.

ORIANTES.

THOAS.

5 AGATHOKLES.

COTYS.

EIN THRAZIER.

KÖNIGIN.

ARSINOE.

10 NEMESIS.

Die Scene in Thrazien.

ERSTER AKT.

Königlicher Palast.

NEMESIS.

— Tückische Ruhe schlummert über die-
5 sem Palast, des thrazischen Königs
goldne Wohnung. Gleich der Fäulnisz, die
tödtliche Dünste in den stillen Sümpfen zeuget,
brüte hier Hasz und Herrschsucht, schreckliche
Verbrechen aus. Der stolze König dieses
10 Landes, wähnet, grosz zu handeln, da er
der Götter Leitung kühn vorgreift. Schon
hat Zevs, sein Aug von ihm gewandt, und
nun schwebt das Reich, an dem dünnen Fa-
den, den der frevelvolle Geist des Menschen
15 webt, wenn er sich Schöpfer der Menschen
Schicksal dünkt, über die Zukunft ordnet,
vergessend, dasz er die Gegenwart nicht deut-
A lich

lich faszt. Blinde Sterbliche, die Ihr
euch Götter dünkt, wenn Ihr die Kräfte des
Verstandes, so weit geschärft nun habt, dasz
euer Herz, sich in der Brust, versteinert!
5 Längst würdet Ihr, die sanften Bande der
Gesellschaft, aufgelöszt, der Erde schönen
Garten, in Wildnisz verwandelt haben, wenn
ich, Nemesis, der Rache Göttinn, den küh-
nen Verbrecher dann nicht träfe, wann er des
10 Frevels Lohn zu erndten hofft. Dann eil'
ich herbey, und treib' euch durch des Ver-
brechers Sturz, durch die Wunden, die ich
in seine Seele reisse, in die Bahn zurück, die
Euch, meine Mutter, die Gerechtigkeit,
15 in's Herz gegraben hat. Ja, früh oder spät,
erwacht im Frevler dies Gefühl, und dann
wünscht er; lieber nicht, als ungerecht ge-
lebt zu haben!

Zeus rief mich aus dem schwarzen Dunkel,
20 mich, der Ewigkeit Tochter, zu vernehmen, zu
wachen und zu strafen. Leise schleich ich
um die Verblendeten; aber wenn ich durch
Tha-

Thaten sichtbar werde, wird Beben sie ergreifen; gern würden sie dann, den Thron, mit dem Hirten des steilen Haemos tauschen, wenn sie nur Unschuld dafür kaufen
 5 könnten. Lange schon keimt das Böse in ihrer Brust, und heute treiben sie's zur Reife. Das Opfer ihres Hasses ist nun im Netz, mein Pfeil schon auf dem Bogen, der ihr Herz durchreissen soll. Erfahren sollen sie, dasz
 10 böse That und Strafe Zwillingsbrüder sind, ein Augenblick zeugt und gebähret sie, doch der Jüngre überlebt den Aeltern!

Entschwebe nun den dunklen Fluthen, du Licht der Welt! Ich, der Rache Göttin, in
 15 Unsichtbarkeit gehüllt, und alles sehend, alles hörend, alles merkend, wandle heute in deinem goldnen Glanz. Zürne mir nicht, gezwungen weil' ich hier. In dem Herzen des Königs, las Zevs den beschlossnen Mord des
 20 Sohns, des raschen, unverstellten Jünglings. Schrecklich büsst er, die unbesonnene, wilde Gluth der Jugend; doch der Vater wird sich

der schaudervollen That nicht freuen, und lebt er
 ferner, so beb' er stündlich vor dem Tod, fei-
 ger Menschen grösste Qual! Nun schleich'
 ich an den goldnen Wänden hin, und bey
 5 jedem Seufzer, bey jedem schauerlichen Ge-
 danken, dehn' ich meine Flügel aus, dem
 Jammer, dem Frevel zu entschweben; doch
 mich fesselt des Mächtigen Befehl! Rüste
 dich, Rache; den zu tödten, der die Frucht
 10 des Mordes erndten soll!

ARSINOE. COTYS. (*Hernach*) EIN THRASIER.
 (*Am Ende*) THOAS.

COTYS.

Dein Wehklagen, edle Fürstin, dringt in
 15 unser Gemach, und ruft mich von Deinem
 Sohn. Er bebet bey jedem bangen Laut
 der Mutter; schnell wollt' er zu Dir fliegen,
 ihn zu schonen, eilt ich her, die Ursach Dei-
 nes Weh's zu hören.

ARSINOE.

Lasz ihn kommen, guter Greis; unser
schreckenvolles Schicksal, das sich nun zu
entwickeln droht, wird bald keine Schonung
5 mehr verstatten.

COTYS.

Was hat sich in Deinem Schicksal so plötz-
lich verändert? Noch gestern trugst Du Dei-
nen Schmerz mit edler Geduld, und jeder
10 Thrazier sah in Arsinoe, des starken Orian-
tes sanftern Abglanz.

ARSINOE.

Ich fühle es, Cotys! die Götter haben
mich bisher, nur darum in meinem Schmerz
15 gestärkt, um mich größern Leiden aufzu-
sparen.

COTYS.

Arsinoe, des Menschen Geist dringt nie,
in die dunkle Zukunft, ohne getäuscht zu-
20 rückzukehren. So ahndest Du nun Dein
Unglück größer!

A 3

ARSINOE.

ARSINOE.

Wie unzulänglich, guter Alter, würdest
Du Deine Weisheit finden, wenn nur das
schwächste Gefühl der bangen Mutter und
5 Gemahlin in Deinem Herzen lebte.

COTYS.

Ich hab' in meinem Leben nichts besessen
und verlohren.

ARSINOE.

10 Glücklicher !

COTYS.

Darum auch gleich' ich dem Baume, den der
Zufall in die Wüste streut, keiner wässert ihn
in dürrer Hitze, weil er keinem Schatten giebt.
15 — Doch was sag' ich alter Thor, ich hätte
nichts verlohren ! Verlohr ich nicht das Köst-
lichste, da uns der König von den freyen Ber-
gen, den frohen Heerden nahm, und uns in
die neuerbauten Städte zwang. Da ward
20 der freye Thrazier des Königs, und der
fremden Sitten, Slave !

ARSINOE.

ARSINOE.

Dies ist die Quelle unsers Unglücks.

COTYS.

Oriantes Dein Gemahl, der Sohn der
5 Natur, wird uns unsre Rechte wieder geben.

ARSINOE.

Diese Hoffnung hab' ich nun verlohren.

COTYS.

Warum so plötzlich ?

10

ARSINOE.

Nach Deinem Wunsch, verliesz ich diese
Nacht meinen Sohn, in dem Augenblick, da
ich meine Thränen nicht mehr halten konnte.
Du sahst es, wie er mit der Frage : war-
15 um sein Vater uns verlassen hätte ? mein
Herz zerrisz. Ich eilte in meine einsame
Kammer, nur von meinem Schmerz beglei-
tet. Erst gegen Morgen, gosz der Schlaf,
seine süsze Täuschung, über die Ermüdete.
20 Bald umschwebten mich verworrene, düstere
Träume ; aber durch dieses peinliche Dunkel,
brach ein Strahl von Wonne, ach nur von

A 4

kurzer

kurzer Wonne! — Ich stand am Gestade des
Meers, lauschend, ob die fernen Wogen, mir
den Edlen, wiederbringen würden. Plötz-
lich durchschnitt ein Schiff, im raschen Flug,
5 die dunkle Fluth. Die Wünsche meines Her-
zens, gaben meinem Herzen Flügel. Ein
Augenblick brachte mich, in Orianthes Arme.
Kaum öffneten sich unsere Lippen, kaum woll-
ten sich die ersten frohen Empfindungen, von
10 dem Herzen sondern, als ein wildes Beben, eine
schwarze Verwirrung, um uns her entstand.
Es war ein Augenblick — tilgt ihn Göt-
ter, mit der schreckenvollen Ahndung, aus
meiner bangen Seele! Dann stand ich wieder
15 einsam und verlassen auf jenen fürchterlichen
Felsen, die über das Meer sich hinbeugen.
Verschwunden war das Schiff, und ein düst-
rer Dämon, in der Gestalt des ernstesten Kö-
nigs, seines Vaters, fuhr gleich einem Rach-
20 geist, über die empörte Fluth. Ihm zu ent-
fliehen, meinem Gemahl zu folgen, eilt' ich
auf der Felsen steile Spitzen, in die Fluthen
mich

mich zu stürzen. In dem Augenblick wand
 sich mein Sohn angstvoll um meine Knie,
 der ernste furchtbare König nahte sich, und
 wir sanken in den Staub vor ihm. Dann
 5 erwacht' ich, und zitterte zwischen Trug und
 Wahrheit der Erscheinung; aber in meinem
 Geiste schwebt das düstre Bild, und der
 schwache Funke des Verstandes vermag es
 nicht, die schwarze Ahndung zu besiegen.

10

COTYS.

Deine Träume, edle Fürstin, sind Rückerin-
 nerungen ausgestandner Furcht, die Du auf
 die Zukunft nicht deuten muszt.

ARSINOE.

15 O höre! höre! Ich faszte Muth, trat aus
 meinem Zimmer, nach dem Gestade des Meers
 zu eilen, meine Sinne von ihrem Wahn zu heilen.
 Jeder, der mir begegnete floh mich, wie man
 den Unglücklichen, der nicht mehr zu retten,
 20 der keinem mehr nützen kann, zu fliehen pflegt.
 Andre erblaszten, als erweckte meine Gegen-
 wart, das Erinnern einer bösen That. Die

A 5

Leib-

Leibwache war in Bewegung, der König zu Pferde, auf dem Platz des Schlosses, und alles deutet mir, dasz etwas groszes vorgeht.

COTYS.

5 An diese Unruhen sind wir längst gewöhnt. Seit dem der König arbeitet, uns zu Griechen umzubilden, vergeht kein Tag, der nicht ein Unglück zeugt. Doch Du hast nichts zu fürchten, und Orianthes ist bey dem
10 König, seinem Freund in Sicherheit.

ARSINOE.

Er fand in seinem Vater einen Feind, was mag er von dem fremden König hoffen! Ich fürchte, sie überlisten ihn, dasz er sich aber-
15 mals, seinem Vater anvertraut.

COTYS.

Was hat er verbrochen, dasz er ihn zu fürchten hätte? Er floh den Vater, der ihn verderben wollte.

20

ARSINOE.

In des Königs Augen, ist sein Verbrechen unverzeihlich. Er widerstand zu kühn,
der

der Umschaffung der Sitten dieses Volks!
 haszte zu laut die Neuerungen, die den Thrazier
 zum Griechen bilden sollen. Er kennt keine Ver-
 stellung, drückt, was er empfindet, kühn
 5 und ohne Schonung aus, und gleicht der
 Stimme der Natur, im Geräusch des Meers,
 und dem Gebrüll des Sturms. Der König
 sieht in ihm den Zerstörer seines Werks, fühlt,
 dasz wenn Orientes nach ihm herrschte, das
 10 Gebäude seines Stolzes, in Staub hinsinken
 müszte. Laut schwur er : Er sey König be-
 vor er Vater sey ! Orientes Flucht zerrisz
 das letzte Band, das den König fesselte, und
 ich Unglückliche, musz nun die Götter flehen.
 15 dasz sie meinen Gemahl von der Küste seines
 Vaterlands, und seines künftigen Reichs,
 entfernen.

COTYS.

Noch ist nichts verlohren, Dein Gemahl
 20 ist fern, und die Gewalt seines Vaters, er-
 reicht ihn nicht.

Arsi-

ARSINOE.

Des Königs Gewalt und List würrt vom
Haemos bis zum Tanais; ja in's entfernte
Asien. Ich zittre für der Botschaft, List
5 oder sein eigener Muth habe ihn zurück ge-
führt; dann wirst Du sehen, wie weit der
König, die Thrazier erleuchtet hat. Sieh ein
Freund, der es noch wagt, den Unglückli-
chen zu nahen. Was bringst Du Schreck-
10 haftes?

EIN THRAZIER.

Eine zwiefach peinliche Bothschaft, da sie
Dir erfreulich seyn sollte!

ARSINOE.

15 Mein Gemahl?

EIN THRAZIER.

Er ist zurückgekehrt!

ARSINOE.

Mit Willen, oder gezwungen?

20

EIN THRAZIER.

Keiner weisz es.

ARSI-

ARSINOE.

Wo ? Wo ist er ?

EIN THRAZIER.

Hier !

5

ARSINOE.

Hier ? und ich seh' ihn nicht — o weh
mir ! weh ihm ! weh meinem Sohn ! und
weh uns allen ! lasz mich eilen ! —

EIN THRAZIER.

10 Weile einen Augenblick — Diese Nacht —

ARSINOE.

Ahndete mein Geist ! O der Unglücklichen,
die zur Verkündigerin ihres eignen Jam-
mers wird ! Und ich bin nicht die erste, die
15 ihn sehe ? —

EIN THRAZIER.

Er gab mir einen Wink, und darin lag
es, was er nun von Dir fordert.

ARSINOE.

20 Welches schreckliche Geheimnisz verbirgst
Du mir ? —

EIN

EIN THRAZIER.

Seine Zimmer sind nun sein Kerker, und
die königliche Wachen füllen sie.

ARSINOE.

5 Ich seh den düstren Dämon, der über die
Fluth hinrauschte. Es ist um uns geschehn!
— Cotys, bring mir meinen Thoas!

COTYS.

Was willst Du beginnen?

10

ARSINOE.

Ich will in Orientes Kerker dringen, und
sein Schicksal mit ihm theilen.

COTYS.

Der König wird es nicht erlauben.

15

ARSINOE.

Ich fürchte ihn nun nicht, und hab' den
Muth eines Mannes und fühle eine Beredt-
samkeit, die ehre Thore öffnet. Gieb mir
meinen Sohn, mich haben der Griechen Sit-
20 ten nicht so klug gemacht, dasz ich Schmach
und Leiden mit Geduld ertrage. Ich bin
eine Scythin, und des edlen, unglücklichen
Orian-

Oriantes Weib. (sie ruft gegen die Scene)
 Thoas, mein Sohn, verlasz Deine jugend-
 liche Spiele, komm und theile, in des Lebens
 frühesten Jahren, Schmerz mit Deiner Mut-
 5 ter. (Thoas kommt) Kind des frühen Unglücks!
 Du ahndest nicht, welche Netze der Menschen
 Bosheit, um uns ausgestellt hat. Hasz und
 Unglück waren die Schule Deines Vaters,
 sie werden auch die Deine seyn. Trag mit
 10 Muth und werd' ein Mann wie er!

Thoas, die Hoffnung der Thrazier, Dein
 Vater ist zurück gekehrt! Seht die Freude in
 seinen Augen! komm, dasz ich meine Trä-
 nen, in Dein Lächeln mische!

15 Noch fühlt der Knabe nichts — er steht
 betäubt — wie, Thränen rollen über seine
 blühenden Wangen! — komm in Kerker zu
 dem Vater! Die Bilder der Nacht enthüllen
 sich; hier hängt er zitternd an meinen Knien,
 20 und der furchtbare Rachgeist, fährt vor meiner
 Seele hin. Folge mir, Greisz! Dort kommt
 die Königin! ihr, der listigen Griechin müs-
 sen

sen wir nun weichen. Vor Dir, Thoas,
hat sie dem König einen Sohn gebohren, der
an seinem schwachen ungestalten Körper schon
jetzt, die Rache der Verbrechen seiner Eltern,
5 trägt. Um ihn zu krönen musz der Edelste
fallen, den je dies Land getragen hat! Um
seinetwillen muszt Du schöne Blume, dich in
Dunkelheit verbergen; doch in welchem
Winkel der Erde lebt der Sterbliche, der je
10 durch Verbrechen, Glück und Ruh erworben
hat! In Kerker, mein Sohn, er wird uns
mit dem Vater frey wie des Haemos lufti-
ge Spitze, scheinen (ab).

KÖNIGIN. AGATHOKLES.

KÖNIGIN.

Agathokles, dort geht die erhabne Scy-
thin, wie Latona stolz auf ihre Brut! noch
stolzer auf ihre Tugenden, die sie bescheiden
ihrem Gemahl nur dankt. In ihr bewun-
20 dere

dere, was das Weib ist, die eure Ränke,
eure Herrschsucht nicht verdorben haben.

AGATHOKLES.

Meine Königin, zu stillen Tugenden ge-
5 hört so wenig Aufwand, und so wenig Geist,
daz sie des Neids nicht werth sind !

KÖNIGIN.

Lasz mich sie loben, die ich hasse ! Sie ist
ein Weib, und ich theile ihre Tugenden mit
10 ihr, und fühle, daz ich sie übertreffen würde,
wenn ich als Königin, nicht nach dem Schat-
ten, für das Wahre greifen müszte. Ich
beneide sie noch mehr, als ich sie hasse --

AGATHOKLES.

15 Sie ist eine Scythin, und gleich viel ist es,
ob Du hassest oder beneidest, was Du doch
zerstören muszt.

KÖNIGIN.

Bey den Göttern, Agathokles, gern möcht
20 ich beszren Empfindungen, in meinem Herzen
Raum verstatten ; die aus meiner Lage nun
entspringen, erschrecken meine Geister. Aus

B

ihrer

inrer Flucht sah ich, dasz sie es weisz, der
Löwe, der sie schützte und der uns zittern
machte, läge nun gefesselt. Sahst Du's ihr
an? wahrlich, meine Brust ist beklommener,
5 als die ihre.

AGATHOKLES.

Der rohe Barbar fürchtet wenig, da er
nichts zu schätzen weisz.

KÖNIGIN.

10 Ihr bereitet das Schicksal Thränen, die
ein hoher Sinn noch trocknet, aber was be-
reitet es uns, wenn wir nun so kühn als
feige, in seine Rechte greifen?

AGATHOKLES.

15 Ich höre Dich an.

KÖNIGIN.

Du bleibst der Grieche, der in stolzer
Kälte, des Verstandes Vorzug, ohne Scho-
nung ausübt. Wenn es euer und des Va-
20 terlands Vortheil heischt so zieht ihr den
Menschen aus; ich aber hab auf diesem wil-
den

den Boden die Griechin gegen die Scythin
ausgetauscht.

AGATHOKLES.

Wobin zielt dies?

5

KÖNIGIN.

Habe Geduld; ich möchte mich erst ruhig
reden. Noch ist Oriantes Schicksal unent-
schieden, noch weisz ich nicht genau, wie der
König es entscheiden wird, noch schweb' ich
10 zwischen Schonung des Unglücklichen, und
den schrecklichen geheimen Wünschen, die
mein Sohn, und dieses Diadem erzeugen.
Und wenn ihn nun der König seinem Ruhm,
und mehr noch seinem Hasz und Neid auf-
15 opfert, lebt er nicht wieder in der jungen
Brut auf, die meinen Sohn schon überflo-
gen hat? Ist er nicht grösser, rascher, schö-
ner, und von dem Volk mehr geliebt, weil
man ihn bedauert? Die Mutterliebe blendet
20 meine Augen nicht, ich seh' und fühl' es, die
Natur, neidisch auf mein Glück, hat ihn zu
Thoas Slaven, vom ersten Blick in's Licht

B 2

gestem-

gestempelt. Sein geschwätziger Witz, seine
Lieblichkeit, das Aufwallen des Stolzes, das
ich in ihm erzwingen musz, verschwinden vor
dem kühnen Sohn der Scythin. Vor sei-
5 nem noch kindischen Blick, sucht er Schutz
bey mir, und der Unterdrückte beherrscht den
Günstling der Grösze und des Glücks. Was
wird aus meinem Sohn werden, wenn sie
einst das Schicksal auf den Kampfplatz stellt,
10 wo nur innrer Werth entscheidet?

AGATHOKLES.

Der unmündige Waise gleicht der Pflanze,
die der Zufall auf den kahlen Felsen streut ;
ein leiser Wind bricht sie in der Wurzel, weil
15 sie nicht Boden fassen kann.

KÖNIGIN

Der Waise ? ist er's ? Wird er's ?

AGATHOKLES.

Er ; oder unsre Kinder werden's.

20

KÖNIGIN.

Kalter, welche wilde Flammen, zündst Du
in meinem Busen an ! Hat der Zufall mich,
eine

eine Griechin, darum auf den thrazischen Thron gesetzt, dasz ich den Saamen zu den scheuszlischen Begebenheiten des Hauses Pelops. hier ausstreuen soll?

5

AGATHOKLES.

Wo ist der königliche Sinn, der Dir den Barbaren unterwarf? Nun Du ihn zeigen sollst, faszt Dich die Furcht.

KÖNIGIN.

10 Ich kann nicht kalt in die Zukunft blicken.
Wer steht mir dafür, dasz ich meinen Sohn,
nicht auf dem Weg vernichte, auf dem ich
ihn nun zu erhalten suche?

AGATHOKLES.

15 Mein Verstand, der die Sache so geleitet
hat, dasz es nun zum erwünschten Ausgang
kommen musz.

KÖNIGIN.

Vermeszner! Eben so magst Du dem Pfeil
20 gebieten, den Du vom Bogen abgeschossen
hast!

B 3

AGA-

AGATHOKLES.

Meine Königin!

KÖNIGIN.

Verschone mich mit dem verhaszten Namen! Da man mir dies Diadem umwand, weihte man mich der Sorge, der Verstellung, der Falschheit, und vielleicht dem Mord!

AGATHOKLES.

Die Nothwendigkeit entschuldige es; ihr
10 unterliegen selbst die Götter.

KÖNIGIN.

Der Scythe kennt diese Ausflucht nicht. Er sucht den Grund der That in dem Menschen selber auf; seiner Tugend rühmt er sich.
15 und kennt keine Götter, mit denen er seine Laster theile!

AGATHOKLES.

Der Augenblick ist entscheidend, fordert Thaten, und keine Worte.

20

KÖNIGIN.

O ich fühle der Grösze Wirkung; früh erfuhr' ich, dasz man in äuszerer Grösze nur
durch

durch Verlust des innren Guten wachse! Zu kleinen Ränken war ich aufgelegt, um schreckliche Thaten zu betreiben, muszt Du mein Herz betäuben.

5

AGATHOKLES.

Mag das Schicksal. mögen die Götter das Böse mit dem Menschen theilen, was die Lage, worinn sie ihn gesetzt haben, ihn zu be-
gehen zwingt! Der erste Ruf des Herzens
10 ist Selbsterhaltung, Erhaltung derer, mit denen uns die Natur verbunden hat. Das seltne Glück grosz und immer gut zu seyn, ist ein Wunsch, den das Schicksal keinem zuge-
steht. Eine unsichtbare Hand führte Dich,
15 durch dunkle Wege, zum Throne dieses Reichs; der theile nun mit Dir das Böse, der die Verwirrung des Labyrinths des Lebens, deutlich faszt. Du stiftest es, weil er Dich vom Wege abgeleitet hat, den die Natur
20 Dich führen wollte.

Verweile nun in Deinen Betrachtungen,
bis der Zorn des Königs erkalte; verstatte

B 4

. . . Orian

Oriantes, seiner Gemahlin und seinen heimlichen Freunden, Zeit, die Schreckbilder zu zerstreuen, die wir aufgehäuft haben, und Du und Dein Sohn, werdet beyde ein Opfer
5 des Barbaren fallen! Soll er herrschen, und mit Dir alle Griechen in Thrazien vertilgen? Die Niederlassung unsers Vaterlands am Hellespont zerstören? Mit den Persern sich dann verbinden, das freye Griechenland zu
10 unterjochen?

KÖNIGIN.

Rede, was forderst Du von mir!

AGATHOKLES.

Thränen und Furcht für Dich und Deinen
15 Sohn! Bekämpfe den wilden Zorn des Königs, unterm Vorwand, Dich und ihn zu retten, und Du wirst ihn mehr entflammen. Der ruhmsüchtige Despot, opfert, wenn es seyn musz, sein ganzes Haus, ja den gröszten
20 Theil seiner Unterthanen auf, um über die andern in seinem Sinn zu herrschen! Er hat sein ganzes Leben darauf gewandt, dieses

ses rohe Volk zu Menschen, umzubilden;
 glaubst Du nun, dasz er sich am Ende seines
 Lebens, die Früchte seines Ruhms und seiner
 Hoffnung, entreissen lassen wird? Ist sein
 5 Sohn von jenen Geistern, die dulden können,
 und sich leiten lassen? stehen sie nicht gegen
 einander auf, wie zwey schreckliche Erschei-
 nungen am finstern Himmel, die wenn sie sich
 berühren, der Erde Vernichtung drohen?

10

KÖNIGIN.

Meinen Sohn zu retten, blas' ich in die
 wilde Gluth. Ja, ich will zerstören hel-
 fen. dasz ich mit ihm stehe. Wer bin ich,
 dasz ich den Lauf des Schicksals, der Könige
 15 Leidenschaften, bekämpfen will? Rolle Rad
 des Glücks! wer sieht es ab, und wen Du wür-
 gest und wen Du hebst!

AGATHOKLES.

Lasz die Könige rasen; der freye Grieche
 20 spiegelt sich daran!

B 5

KÖNI-

KÖNIGIN.

Ich fürchte dieses Volk! Agathokles, dieser Boden treibt Menschen hervor, fähig, Dinge zu unternehmen, die wir nicht ahnen! Unsre Tugenden sind Künsteleien, Ueberlegung des Verstandes, von denen wir voraus bestimmen können, wie weit sie gehen mögen; die ihrigen, schieszen, ohne Wartung, aus freyer Brust, und ohne Rücksicht auf sich selbst, hervor. Wie wenn solche Männer nun aufstehen?

AGATHOKLES.

Der Thrazier, halb Grieche, halb Barbar, der vor dem Scepter des Despoten zittert, ist nicht mehr zu fürchten. Schnell faszt der rohe Mensch, das Schlechte aufgeklärter Völker, und auf dem langen, schlüpfri-gen Weg, von ihren Lastern zu ihren Tugenden, zerfällt er in sich selbst. Dies ist die Frucht der Bildung, die nur Nachahmung, nicht die Natur des Menschen fördert!

KÖNI-

KÖNIGIN.

Ich höre den König; vor Dir war ich
Weib, nun bin ich Königin, und will einen
tiefen Blick in seine Seele thun. Lasz sehen, ob
5 der Hasz gereift hat, den wir ausgesäet haben!

KÖNIG. KÖNIGIN. AGATHOKLES.

KÖNIG.

Keiner folge mir! Ich höre nicht die Stim-
me der Götter, nicht des Herzens Ruf! — —
10 (nach langem Schweigen.) Was ist das? Wen
beweinst Du; mich oder ihn, der nach mei-
nem Ruhm, und nach meinem Leben greift?
— Ich hasse die Thränen — Was geht
hier vor? — Rede Du ernster Schweiger.

15 AGATHOKLES.

Verzeihe, König! ich achte den Schmerz
der Königin, der aus so edler Quelle flieszt.

KÖNIG.

(Zur Königin.) Ist Dein Betragen, ein
20 Vorwurf, dasz ich mit meinem Sohn, in dem
ich

ich von der ersten Entwicklung seines Geistes, einen Feind aufwachsen seh, zu rasch verfare? Redet — Bey dem Glanz meiner Krone, ich will das Bild der Menschheit, in
5 meiner Brust zerschlagen, wenn ihr mich länger, mit diesem Trübsinn äffet! Soll ich in meine finstre Einsamkeit zurückkehren, euch gleich dem räuberischen Adler des Gebürges, nur durch Schrecken, von meinem Daseyn,
10 überzeugen? Hab ich weder Freund noch Gemahlin, weil die Natur gegen mich, so ungerecht gewesen ist, mir einen Feind in meinem Sohn zu geben?

KÖNIGIN.

15 Mein gefürchteter König! —

KÖNIG.

Soll ich ihn in Freiheit setzen, Deine weibische Thränen abzutrocknen? den Thraziern sagen, ich habe seit vielen Jahren her gerast,
20 dasz ich sie zu Menschen bilden wollte; Oriantes sey der Mann, der sie besser führen würde?

KÖNI-

KÖNIGIN.

Er ist Dein Sohn !

KÖNIG.

Ich dank' ihn meinem bösen Genius.

5

KÖNIGIN.

Ein so vortrefflicher Prinz ! der Stolz Deines Volks, auf dessen Regierung, sie, wie auf die Rückkehr des goldnen Alters hoffen ?

KÖNIG.

10 Wer sagt das ?

KÖNIGIN.

Alle Herzen fühlen's, alle Zungen sagen's, und ich sag' es, und sage, es ist edlen Herzen eigen, den Fall eines Jünglings zu beweisen, von dem wir so viel Groszes hoffen.

15 nen, von dem wir so viel Groszes hoffen.

KÖNIG.

Thust Du das, meine Königin ! Agathokles, lasz uns allein !

KÖNIGIN.

20 Zürne mir nicht, bevor Du mich angehört hast.

KÖNIG.

KÖNIG.

Warum Dir zürnen? — Da ich einmal
im Vernichten bin, so mag ich leicht in Staub
zurück stossen, was ich empor gehoben habe!

5

KÖNIGIN.

Furchtbarer, wer mag Dir gleichen! Du
siehst in kalter Erhabenheit, aus der Zerstö-
rung, die Dein wilder Zorn, anrichtet, nur
das Hérrliche fürs Ganze stralen! Doch wenn
10 Du nur als König fühlst, so wisse, das Weib,
die Du gewürdigt hast, Deinen Thron mit ihr
zu theilen, erbebt nicht vor den dunkeln Wol-
ken Deiner Stirne. Du hast mich aus dem
Staub gezogen — es sey — nenne mei-
15 nen freyen, glücklichen Stand wie es dir ge-
falle, auch will ich Dir nicht darstellen, was
ich alles, durch diese peinliche Grösze längst
verlohren habe, und was sie mir nun droht;
aber wisse, damals, wie jetzo, waren meine
20 Gesinnungen höher als Dein Thron! der auf
Furcht gegründet ist. Dieses Diadem magst
Du von meinen Schläfen reissen, doch Dein
Zorn

Zorn erschüttert keines der Gefühle, die mich seiner würdig machen. Lerne mich besser kennen, ich kehre nun gröszer in den Staub zurück, aus dem Du mich gezogen hast.

3

KÖNIG.

Was willst Du damit sagen ?

KÖNIGIN.

Ich sage und werde Kraft haben, es auszuführen — Um Orianthes zu erretten und
 10 Dich mit ihm, mit Deinem empörten Volke auszusöhnen, kehr ich mit meinem Sohn nach Griechenland zurück. Wer bin ich, dasz ein groszer König sich um meinetwillen, mit seinem Volk entzweye! Dasz der Vater, um
 15 Selbsterhaltung, die Rache an seinem Sohne, bis zum Verbrechen treibe ? Für mich ist keine Errettung mehr, dies Diadem musz ich von meiner Stirne reissen, mit dem gehaszten Sohn ins Elend ziehen, und den Traum
 20 von Konigin vergessen !

KÖNIG.

KÖNIG.

Du verwirrst meine Sinne, dasz ich vergesse, was ich Deinem Verstand, Deiner Liebe, Deinem unternehmenden Geist zu danken
5 habe. Du hast mich aus dem starren Schlummer aufgeweckt, in dem meine barbarische Vorfahren begraben lagen, edle Gefühle in mir erweckt, und mir des Menschen höhern Ruhm gezeigt. Du warst und bist die Seele mei-
10 ner schönen Thaten, wenn Du von mir weichst, so wird mir das edle Bild des Ruhms zum leeren Schatten, der das Herz nicht füllt. Dir dank ich Ruhm. Unsterblichkeit! Vor mir leben Millionen, von Dir allein bin ich ge-
15 liebt. Lasz uns Freunde bleiben, damit ich unter diesem Purpur noch menschlich fühlen mag!

Ich kenne meinen Sohn, und weisz, dasz dieses Reich, uns beide, ohne Gefahr, nicht weiter
20 tragen kann; weisz dasz, so lang er lebt, ich keinem meiner edlen Werke das Siegel ewiger Dauer, aufdrücken kann. Er soll sterben,

ben, wenn er schuldig ist, nicht um deinetwillen, nicht um meinetwillen, um das Wohl des Reiches, soll er sterben, weil er's zu verwüsten droht.

5

KÖNIGIN.

Und wenn er stirbt, wächst sein Rächer nicht in seinem Sohne auf? An mir, an meinem unschuldigen Kinde, wird er seinen wilden Vater rächen, und ich, die Thränen
10 für seine Rettung weine, werde diesem fühllosen Volke, die Mörderin seines Lieblings scheinen!

KÖNIG.

Ich achte des Pöbels Schreyen nicht, und
15 Dein Sohn ist auch mein Sohn!

KÖNIGIN.

Dies eben ist sein Unglück, dasz er Dein, mit der gehaszten Griechin, gezeugter Sohn ist; denn in ihm sehn sie den künftigen
20 Mann, der Dein groszes Werk erhalten wird.

C

KÖNIG.

KÖNIG.

Zeus würde das glänzendste Gestirn am Himmel, das rebellisch aus seinem Kreislauf springen, und der Dinge Ordnung stöhren
5 wollte, in Nichts zerschlagen, trüg' es eine Welt, noch herrlicher wie diese hier. Ich will sein Richter seyn !

KÖNIGIN.

Du wirst ihn richten, und sein Urtheil, so
10 schrecklich es falle, wird das Wohl des Staats entschuldigen. Die Nachwelt wird beym Opfer beben, dich bewundern und bedauren ; aber mich wird sie verfluchen, weil es zufällig mich und mein Kind errettet. Ich bin
15 die Ursach seines Aufruhrs, mein Sohn entflammet seine Wuth, da er die Bande fürchtet, die er zwischen uns befestigt hat. — Damit Thrazien wiederum in die alte Barbarey versinke, müssen Männer seines gleichen herrschen.

KÖNIG.

KÖNIG.

Durch seinen Untergang fesselte ich selbst die
Zukunft, und gebiete über sie. Jahrhunderte
fühlen einen Mann, wie mich !

5

KÖNIGIN.

Eben diese Grösze haszt und beneidet er.

KÖNIG.

Und er soll leben ?

KÖNIGIN.

10 Sein Hasz ist mir so furchtbar, dasz ich
selbst Deiner Macht, meinen Sohn nicht an-
vertraue.

KÖNIG.

Du entflammest meinen Zorn !

15

KÖNIGIN.

Die Gefahr verwirrt meine Geister, und ich
weisz nicht, was ich rede. Ich spreche für
Erhaltung — Wer kennt Orianthes nicht?
Wer weisz es nicht, dasz er durch den Hasz,
20 den er mir und Dir, laut geschworen hat, die
Herzen Deiner Unterthanen gefangen hat?
Wer ist furchtbarer, als ein störrischer, ver-

zweifelnder, von Wuth und Vorurtheil, ver-
blendeter, junger Mann, der die wilde Tu-
gend seiner Vorfahren bis zum Unsinn
treibt? Er verhöhnt Dich, weil Du den See-
5 gen des Friedens, dem verderbenden Krieg
vorziehst? würdigt Dich herab, weil Du
nicht den Fremdling, den barbarischen Göt-
tern schlachtest? Sein Herz gefällt sich im
Zerstören; Hasz und Vernichtung, scheint ihm
10 und seinem tollen Anhang, des Menschen
Vorzugsrecht zu seyn!

KÖNIG.

Ich kenne ihn; und erkaufte die Blüthe
meines Reichs, das Aufschieszen der edlen
15 Pflanze, die ich mit Sorge und Gefahr, ge-
wartet habe, mit meinem Leben selbst. Ver-
scheuche die Furcht, ich war König, bevor
ich Vater war. Dein Sohn ist der Meini-
ge, die Götter geben mir in ihm, was ich
20 in diesem einst erwartet habe. Er soll die
Frucht erndten, um deren Reife, ich den
Sohn aufopfere!

KÖNI-

KÖNIGIN.

Lasz mich fliehen! Ich fürchte, sein schreckliches Schicksal schlägt auf Dich. und mich, und meinen Sohn zurück.

5

KÖNIG.

Schlage es, und durch mein Herz! ein König wagt es mit dem Schicksal selbst, wenn es das Wohl des Volks betrifft. — Warum sprichst Du für einen, den Du
10 hassest? —

KÖNIGIN.

Ich bitte für ihn, weil ich in seinem Sturz, Gefahr für mich und Dich erblicke! Ich rühm' mich keiner übernatürlichen Tugend, und hasse den Feind, der mich verderben will; aber Du hast nun den heimlichen Flammen, Luft gemacht, hast es durch einen kühnen Schlag, dahin gebracht, dasz keine Versöhnung mehr zu hoffen
15 ist. Wenn ich bleibe, so musz ich ihn zu verderben helfen, denn für die Rettung un-

C 3

sers

sers eignen Selbsts, verschwindet die erkünstelte Tugend, und die Natur tritt in ihre Rechte ein!

KÖNIG.

5 Ich will ihn sprechen, und wenn sich sein
Verrath bestätigt, so soll er fallen, wenn
ihn ganz Thrazien, ja wenn die Götter des
Olympos ihn beschützten! Das Reich kann
den nicht tragen, der ihm Zerstörung
10 droht!

ZWEY-

ZWEYTER AKT.

ORIAN TES.

— So rühmt sich der feige Mensch der List,
wenn er des Waldes furchtbaren Herrscher,
5 eingekerkert hat ; aber wenn sein edler Geist,
zürnend aus den Augen flammt, durch seine
goldnen Mähnen rauscht, und sein Gebrüll
den Kerker füllt, so bebt der Feige, selbst in
seiner Sicherheit. Auch ich bin nun einge-
10 kerkert ; doch mein Geist ist frey, liegt wie der
Pfeil auf dem gespannten Bogen, und lau-
schet, wenn er treffen soll ! — Wahrlich der
König hat mich eingekerkert, dasz ich die frem-
de Pflanze, von so genannter Menschen-Besz-
15 rung, nicht im wilden Zorn zertrete. Der
Empfang ist treflich, und ich fürchte -- ich
denke, will ich sagen, sein Verstand, ist durch
der Griechen Umgang, so überfein geworden,
dasz er nun mit Wort und Eid, wie mit vä-
20 C 4 terli-

terlichen Pflichten spielt! Ich der rohe Barbar, dem Wort und Pflicht, gleich heilig sind, werde wohl das Opfer der Menschen-Erleuchtung fallen müssen. Was denk ich hier? —
5 In welchem Winkel weint mein Weib? In welchem Winkel klagt mein Sohn?

KÖNIG. ORIANTES.

KÖNIG.

Oriantes!

10

ORIANTES.

(Beugt sich und will sich vor ihm niederlassen.)

KÖNIG

Aufrecht! Es ist nicht Dein Herz, das Dich an meine Knie niederwirft; nicht Dein
15 starrer Geist, der sich vor mir beugt, Furcht für der Strafe ist's, Vorwurf schlechter Thaten!

ORIANTES.

(Steht kalt auf.) Vergieb, mein thöricht Herz
20 betrog sich! Ich, Dein unglücklicher, Dein
ver-

verfolgter Sohn, glaubte einen versöhnten Vater zu finden; doch Deine Mine zeigt mir's mehr als jene Wache, was ich zu erwarten habe.

5 Werdet starr, meine Knie, nie beugt euch
wieder vor diesem harten Mann!

Doch was verlieh ich Worte? Ich habe mich in Dir so oft geirrt, dasz mich weder dieses, noch etwas schreckliches, in Verwundrung setzt.

10 KÖNIG.

So thu' es die Enthüllung Deiner schwarzen Thaten, trotziger Verräther! ich weiß es, was Deine äuszure Rauheit für Ränke mir verbergen möchte.

15 ORIANTES.

Diese Rauheit, beleidigt, Dein von der
Griechen Schmeicheley, verwöhntes Ohr, so
wie das Fell des wilden Thiers, das meine
Blöße deckt Dein Aug; doch diese Rauheit
20 und dieser Anzug sind der Freyheit Merkmal,
und ich hasse Deinen weichen Anzug, wie ich
der Griechen Sitten hasse.

C 5

KÖNIG.

KÖNIG.

Trotzest Du, da Du flehen sollst? Bald wirst Du beben!

ORIAN-
TES.

5 Ich habe für Menschen nie gebebt; was stärker ist als Du, ist Dein Meister, wie der meinige.

KÖNIG.

Du sprichst mit Deinem Vater.

10

ORIAN-
TES.

Woran soll ich ihn erkennen?

KÖNIG.

Bald wirst Du Deinen Richter in ihm sehen.

15

ORIAN-
TES.

Der mich vernichten kann, weil ich thö-
rigt war, mich ihm zu vertrauen; dieses
fühl' ich, doch ohne ihn zu fürchten.

KÖNIG.

20

Was führte Dich nach Thrazien zurück,
aus dem Du ohne Ursache flohst?

ORIAN-
TES.

ORIAN-
TES.

Dein Hasz, die Gefahren worin ich schwebte,
 die Verfolgungen der Königin und ihres An-
 hangs, der Abscheu an den Griechen, die
 5 Geiseln Deiner Unterthanen, dies trieb mich
 aus meinem Vaterland, mich Deinen Sohn
 und Erben! Zurück lockten mich: die Ver-
 sicherung väterlicher Gesinnungen, Liebe zu
 meinem gedrückten Weib und Sohn, und die
 10 Gefahr, womit man sie bedrohte.

Warum empfing mich ein Gefängnisz?

KÖNIG.

Dies werden Dir Deine Richter sagen.

ORIAN-
TES.

15 Richter über mich? den Erben Deines
 Reichs? Nun so werden die geschwätzigten Krä-
 hen bald den Adler richten.

KÖNIG.

Der Verräther wird nie der Erbe meines
 20 Reichs.

ORIAN-

ORIAN TES.

Halt an dich, mein edles Herz, wachse in
Deinem Werth, während Hasz und Furcht,
Dich in Staub erniedrigen wollen !

5

KÖNIG.

Heuchler, Du kehrtest zurück, weil der Ruf
von meiner Krankheit, Dein falsches Herz ge-
täuscht hat; Du flohst hierher, meine Leiche
zu bestellen, auf meinem Grabe, das Werk zu
10 zertrümmern, dem ich mein Leben aufge-
opfert habe. — Schweige! der Thrazier,
der nur im Müszigang, im Raub und Hasz
des menschlichen Geschlechts, Bestimmung
findet, der unter dem sanften Zaum gesell-
15 schaftlicher Tugend murret, der rief Dich hier-
her, um mich durch Dich zu stürzen. In
Dir sehen sie den Feind aller Entwicklung des
Geistes, in mir hassen sie den Mann der sie
von wilden Thieren, zu Menschen bilden will.
20 Ich lehrte sie Verstand mit ihren Kräften zu
verbinden, um gesitteten Völkern gleich zu
werden. In Dir sahen sie den Beschützer
unmensch-

unmenschlicher Gebräuche, der das Opfer des
Fremdlings billigt, damit der edle Funke des
Verstandes nie in euch zünden möge!

ORIANTES.

5 Ja, ja! der Bart so oder so gestutzt, der
Rock so oder so geschnitten — Ich kenne
schon das Mittelding vom Affen, Bär'n und
Menschen —

KÖNIG.

10 Es ist nicht Dein Verstand, der meine edle
Thaten lästert; Du fühltest ihren Werth, und
weiszt es, dasz der gesetzgebende König, der
sein Volk der Barbarey entreißt, und für den
Frieden wacht, dem Wink der Götter mehr
15 entspricht, als der zerstörende Eroberer, der aus
Ruhmsucht, die Felder mit den Leichen seiner
Unterthanen düngt. Was Dich gegen mich em-
pört, ist Hasz Neid und Herrschsucht, und dar-
um bist Du meiner Schonung nicht mehr werth.

20

ORIANTES.

Ich seh' und höre, in welche Dunkelheit,
die List der Griechen, Deinen Geist gehüllt
hat.

- bat. Sie gewinnen, wo der Thrazier an ed-
lem Muth verliert, und schmieden nun die-
sem Lande, aus Weichlichkeit und Wollust,
Ketten künftiger Knechtschaft. Auch scheint
5 Dir's leichter, Schatten zu beherrschen, als
den kraftvollen Sohn der Erde, der weder
Götter noch Menschen fürchtet, den Unge-
rechten zermalmt, und den donnernden Him-
mel mit seinem Pfeil verwundet.
- 10 Solche Männer zu beherrschen; erfordert
mehr, als feige List.

KÖNIG.

Du scheinst Dir der Mann dazu!

ORIANTES.

- 45 Du wirst die aufschieszende Pflanze, schon
in ihrem Wuchs ersticken. Ich setze das
Glück des Menschen in sein Herz. Du mit
Deinen Griechen in die Fantasie, unnützer
Bedürfnisse, üppiger Gefühle Mutter. Ebdem
20 gab der Thrazier Gold für Eisen, um seinen
Speer zu schärfen, nun verkauft er sich, sein
Weib und Kind um Gold.

KÖNIG.

KÖNIG.

Slav der Vorurtheile! starre Geister wie
 der Deine waren's, die Jahrhunderte hier,
 der Menschen Kräfte fesselten. Ich habe sie
 5 gelöst und Du, und alle die Dir gleichen,
 sollen in's Dunkle des Erebos steigen, wenn
 euer Aug das Licht nicht leiden kann.

ORIANTES.

Wir leben im Gefühl, Du willst uns zwin-
 10 gen im Verstand zu leben. O dasz ich mein
 Herz Dir zeigen, meine Gesinnungen Dir
 hörbarer, sichtbarer machen könnte als es
 meine Zunge vermag.

Sag mir, sind die Thrazier nun besser, seit
 15 dem sie die Griechen zu ihren Affen abgerich-
 tet haben? Haben sie etwas anders von ih-
 nen angenommen, als eben das, was der
 Affe, dem Menschen, nachzuahmen, fähig ist?
 Die Laster dieses Volks haben wir nun einge-
 20 sogen ohne den Verstand, ohne den Willen,
 das Gute zu erlernen, womit sie sie zu be-
 decken wissen Die Künste, die Du einge-
 führt

führt hast, haben ihr Herz, durch Aug und
Ohr vergiftet, ohne auf den Geist zu würken;
auch sind ihre Sinne zu rauh, um solchen
Schmausz zu schmecken. Des Thraziers
5 Musik ist, der rollende Donner am Gebürge,
der Schwerdter Geklirr, der Wellen Geräusch,
der Feinde Röcheln, der weiche Ton des
Weibs, und seine Malerey, die ganze, leben-
de Natur, wenn Mond und Sonne, Licht
10 und Feuer über die Erde giesen!

Ich rede Dir Unsinn, doch hör des Unsinnns
mehr! die Galle füllt Dein Aug, während
mein Herz in der Vorzeit jauchzet.

Wir waren frey, wie der Wind der über
15 unsre Hayde raszt; stark wie das Rosz, auf
dem wir ihn überjagen, und nur dem Nach-
barn furchtbar. Nach uns mahlte der Grie-
che, wenn er seiner Mitbürger Laster, stra-
fen wollte, der reinen Tugend Bild. Muth,
20 froher Sinn, Freyheit, unsre Heerden, alles
unerkünstelte Gaben der Natur, waren un-
sere Reichthümer. Den Griechen schlachte-
ten

ten unsere Vorfahren, damit er keinen lehren mögte, wie man sich seines gleichen unterwerfe. Den Fremdling, der ihnen die Gegenstände der Ueppigkeit, wodurch man
 5 Slave aller Länder wird, verkaufen wollte, stieszen sie in die Fluth zurück. So lebten wir, niemand unterthan, als dem Gefühl vom Werth des Menschen, das die Natur in unser Herz gelegt hat.

40 Für alle diese Vorzüge der edlen Natur, gabst Du uns : Furcht für Dir, den Göttern und dem Tode!

KÖNIG.

Rede!

15

ORIANTES.

Ich sehe, wie meine Worte, den Zorn nach Deiner Stirne treiben, doch das was ich empfinde, blendet die Flamme Deiner Augen nicht.

Wenn es dem Menschen eigen ist, durch
 20 einen Kreis von Veränderungen zu laufen, warum erzwangst Du, was durch ihn selber werden musste? Warum musztest Du den

D

Grie-

Griechen auf den Thrazier pflanzen? Warum konnte der eigne und beszre Mensch nicht aus dem Thrazier selbst keimen! Nun gleicht Deine Erleuchtung der Frucht, die Du
5 aus dem milden Asien gezogen hast, Dein Ofen treibt sie mit der Fäulung auf! Auch macht die Geissel des Zwangs, das Blutvergieszen nur starre Sklaven, und wer Menschen bilden will, fang an sich selber an!

10

KÖNIG.

Ich erkenne die Schlange an ihrem Zischen! — Wahnsinniger, Du kennst das Volk nicht, dessen Barbarey Deinen Geist in Schwindel setzt. Wenn Du einen verwil-
15 derten Wald reinigen, den erstickten Bäumen, Licht und Leben geben wolltest, würdest Du nach dem Werkzeug greifen, womit der Künstler eine Laute schnitzelt, und Dein Leben vergebens an dem Riesenwerk verschwenden?
20 Dies erfordert die scharfe, schwere Axt, und den rauhen Keil!

ORIAN-

 ORIAN TES.

Dinge, womit Ehrgeitz und Herrschsucht,
 am liebsten spielen. Und warum willst Du
 schon die Früchte erndten, die Du kaum ge-
 5 säet hast?

KÖNIG.

Dieser verworrne Geist ist nicht geschaf-
 fen, Menschen zu beherrschen, die ich eben
 aus der Finsternisz gezogen habe. In Dir
 10 straf' und hasz ich, der Menschheit Feind.

ORIAN TES.

Du hassest mich nicht, weil ich anders
 denke und empfinde, als Du thust; Du has-
 sest den Mann in mir, dessen Muth, der Ver-
 15 führung Deiner Griechen, und der Wollust
 widersteht! Du hassest mich, weil ich vor Dir
 nicht erzittere, Deine Thaten nicht anstaune,
 Dich nicht, wie einen Gott anbete. Dies
 mögen Deine feigen Slaven thun, ich seh den
 20 Menschen nur zu sehr in Dir. Wer mag
 den Mann bewundern, der einen Theil seines
 Volks hinrichtet, um den andern nach neuem

Schnitt zu kleiden? Du hassest mich, weil ich
ein stärkres Recht auf Deinen Thron habe,
als das Weib, das Dich bezaubert hat. Ihr
Sohn soll herrschen, und sey es auch durch
5 Frevel. Nie hast Du mich geliebt, Dich als
Vater mir nie gezeigt! Alles was mich um-
gab, entflamnte mit Verachtung mein feu-
riges Blut, um mit Hinterbringung meiner
raschen Aeuszerungen, Deinen Hasz zu reizen.
10 Von meiner frühsten Jugend ward ich in ein
Netz verstrickt, dem der Klügste nicht entgan-
gen wäre. Dies war der Griechen und Dei-
nes Weibes Werk; darum bin ich, der Erbe
Deines Reichs verbannt, darum bin ich nun
15 im Kerker, darum wird mein edles Weib ver-
folgt, mein zarter Sohn miszhandelt, und ich
musz ein Opfer ihrer Ränke und Deines Has-
ses fallen. Bisher war Thraziens Geschichte
von Frevel leer, doch bald wird sie der Grie-
20 chen ihrer gleichen, die Mord, Aufruhr und
Blutvergiesen füllen. Aber wozu das all;
ich

ich seh was du beschlossen hast: so gieb mir
nun mein Weib und meinen Sohn!

KÖNIG.

Ich habe Dich rasen lassen, und Du hast
5 des Unsinnns genug gesagt. So tief muszt' ich
in Dein Innres blicken, um Dich ohne
Schmerz, aus meinem Herz zu reissen.

ORIANES.

Bey dem Gott der Scythen, die Wunde
10 wird nicht bluten.

KÖNIG.

Ja, in dem Augenblicke, da ich sie reisse,
soll sie auch verwachsen. In diesem peinli-
chen Schweigen hab' ich Dich gewogen, und
15 überlasse Dich der Rache! der Schande! der
Verdammung, die Du selbst auf Dich gezo-
gen hast! Hier steh' ich, nicht mehr Dein Va-
ter, Dir ein furchtbarer Richter, als wenn ich
fremdes Blut verdammen müszte. Empörer
20 gegen den Vater! Empörer gegen den Staat,
Empörer gegen den König, an den Natur und

D 3

Pflicht

Pflicht Dich binden sollten — ich lasz Dich
fallen — fallen ! —

ORIAN-
TES.

Mein Vater ! meine Fehler sind Dein Werk !

5

KÖNIG.

Ich lasz Dich fallen !

ORIAN-
TES.

Nehme mich in deinen Schutz, Mutter der
Welt ! Umfasse mich mit deinen kräftigen Ar-
10 men ! — Schlage, vernichte ! meinen Geist
wirst Du nicht wieder beugen !

KÖNIG.

Für den Hasz, die schlaflosen Nächte, Deine
Drohungen, Deine heimlichen Anschläge, Dei-
15 nen Spott, für das, dasz ich in Dir meinem
Sohn, einen Feind gefunden habe, dafür, dasz
Du mir die Gegenwart vergiftet, mir in der
weiten Zukunft die Wirkung Deines Has-
ses schon jezt zeigest, für alles dieses, das ich
20 in Worten nicht fassen kann, schüttle ich Dich
aus meinem Herzen, und schleudere Dich mit
Abscheu von mir weg !

ORIAN-

ORIAN TES.

Rächer! Aug der unendlichen Welt, das
Du die Herzen der Menschen durchspähest,
die Triebe ihrer Handlungen wägest! blicke
5 auf mich, den eine Hand zerschmettert, die nur
erhalten soll! Sieh auf den finstren Groll
des Vaters — und auf mich, den Sohn des
frühen Unglücks — Nie fiel ein freundlicher
Laut seiner Stimme in mein Herz, nie hub' es
10 ein milder Blick in meiner Brust empor, nie
lächelte mir sein Aug — er war mir immer
streng und furchtbar! O wie bin ich so aus-
gezeichnet unglücklich, ans Ufer dieser Welt
geworfen worden! Was verbrach ich, da ich
15 noch nicht denken, noch nicht empfinden
konnte? Du, wer Du auch bist, im Himmel,
auf Erden, in der Tiefe, der Luft, wer du
auch seyst, der mich bisher erhalten, dieses
harten Mannes Stelle vertreten hast, der mich
20 über mein Unglück, ihren Hasz, sie selbst er-
hoben hast — wie Du Dich nennest — Geist
— Zufall — Gott — Sonne — Welt —
D 4. ich

- ich schwinge mich in Dich hinein. werfe mich
in Deine Arme, und flehe, nicht um die Krone,
die auf seinem schon zitternden Haupte wankt,
nicht um dieses Leben, dem er droht; ich flehe
5 Dich, den Geist, das Herz mir zu erhalten,
das Du mir gegeben hast — er lerne, was der
Mensch aus eigner Stoffe wird, und wenn
ich falle, so gleiche mir mein Sohn, und fühl'
im Unglück, wie ich nun fühle.
- 10 Richter! Vater! Deine Haare sind grau,
die Bürde des Alters drückt Dich! Nah ist
Dir der Tod, näher die Furcht. Ich bin
jung, stark und voll kühnen Lebens — der
Wahn von einiger Dauer rauscht durch mein
15 wild rollendes Blut, und ich fühle Kraft zu
unsterblichen Thaten. Meine Regierung
würde der Aufgang der jungen Sonne seyn,
wo aller Kräfte frisch aufblühten! Lösche
diese Flamme aus, die Deinen Namen zu
20 Asche brennen möchte —

Vernichte mich, daz Du sicher kränkelst,
sicher Blut vergießen mögest — Wenn ich
einmal

einmal den Ruf der alten Natur in diesem
 Volk erweckte. so würde Dich ihr Donner
 einige Stunden früher ins Grab schicken —
 Wer fühlt, wie ich, hat gelebt, ich bin reifer,
 5 älter als Du — richte — mich erwartet
 meiner Väter Gott, der Dich und die lügne-
 rischen Griechen haszt.

KÖNIG.

- Höre und wähle, dann ras' allein!
 10 Heute erklärst Du Dich, vor den versam-
 melten Groszen meines Reichs, unfähig, mir
 auf dem Thron zu folgen, oder heute, wird
 ein furchtbares Gericht über Deine Thaten
 richten.
 15 Das Schicksal hat gesprochen! einer von
 uns musz weichen, dasz der Staat bestehe!
 Der musz weichen, der ihm droht. Wähle!

ARSINOE. THOAS. VORIGE.

ARSINOE. THOAS.

20 Orianes! Vater!

D 5

ORIAN-

ORIAN-
TES.

Ruf zum Leben! Mein Weib! mein Sohn!
(*sie fallen um seinen Hals, seine Knie.*) Willkommen!
süßzer Knabe! liebes Weib! Freude —
5 sie regnet herab!

ARSINOE.

Bring ich Dir noch Freude? Kann ich
Dir noch des Schicksals Schläge leichter
machen?

10

ORIAN-
TES.

Du thust es — thatst es abwesend —
schwebend auf dem wilden Meer — irrend
in den dicken Wäldern, verfolgt von den Men-
schen, warst Du es, die mich führte.

15

ARSINOE.

Noch bist Du, wie Du warst, noch sind
wir, wie wir waren! Geister, die den Gram
verscheuchen, wenn sie sich berühren. Sag
mir nichts, in Deinen Augen les ich's, dasz
20 man Dich betrogen hat, an Deinem Herzen
fühl' ich, was Dich hierher gezogen hat —
O der schrecklichen Zukunft! --

ORIAN-

 ORIANTES.

Wie Du geändert hast! Wie der Gram,
 die Blüthe der Jugend, von Deinen Wangen
 abgestreift hat! In Deinen Augen, in Dei-
 5 ner Stellung les ich, wie man Dich behan-
 delt hat! — Ja, hier und hier ist der Weg
 zu meinem Herzen — wer da antastet — und
 ich seh' der Bosheit Klaue in diesen Zügen.

ARSINOE

10 Sieh, wie mein Thoas in die feste Bildung
 seines Vaters schieszt — o wie viel hab' ich
 Dir nicht von ihm zu erzählen, von seinem
 Geist, seinem Muth; doch ich fürchte, das
 was Dein Unglück macht, wird auch das
 15 seine werden!

ORIANTES.

Thoas! kennst Du mich nicht? (*er reicht
 nach ihm, der Knabe hält sich an der Mutter fest.*)
 Fürchtet mich der Knabe?

20

ARSINOE.

Nein! doch ich glaube, das Fell des
 Thiers, das Dich deckt, erschreckt ihn;
 sein

sein Aug ist weicher Kleidung, nur gewöhnt.

THOAS.

Nein Mutter ! ich fürchte Diesen dort
5 (*auf den König deutend*). Siehst Du ihn nicht ?

ARSINOE.

(*Sieht sich um und wird den König gewahr.*)
Oriantes — O mein Gemahl !

ORIANTES.

10 Weine ! weine nicht !

ARSINOE.

Lasz mich mit dem Knaben fliehen ! wie soll
ich meine Thränen halten ? wie dem widerste-
hen, was der Knabe fühlt und spricht ?

15

ORIANTES.

Auch durch meine Seele schlug des Kna-
bens Wort ; doch höre und höre mit dem
Muth der Scythin. Fasz den Knaben, ich
sehe Bewegungen in seinen Augen ; die ich
20 nicht verstehe. — Gieb den Knaben, Du be-
best ! — höre ! — komm auf meinen Arm.
mein Thoas. — Arsinoe, der König von Thra-
zien,

zien, stellt mir, seinem Sohn und Erben dieses Reichs, die Wahl frey, entweder, mich einem Gericht zu unterwerfen, das heiszt zu sterben; oder der Krone, für mich und diesen zu entsagen — sink hierher, dasz mein Muth aus meinem Herzen, in das Deine hinüber fliege!

THOAS.

Mutter! Mutter!

10

ARSINOE.

O der schreckenvollen Weissagung, die in meinem Geiste dämmerte! — Lasz mich vor den Furchtbaren in Staub hinsinken! Lasz mich flehen!

15

ORIANES.

Sein Hasz will ein Opfer, Du rührst ihn nicht!

ARSINOE.

Meine sanftere Töne werden ihn erweichen; Du trotzest wenn Du bittest, siehst nur Dein Recht, ich die Gewalt, die des Rechts nicht achtet. Komm Thoas! (*sie nimmt ihn von*
Orian-

Oriantes Arm) fall mit mir in den Staub,
und hilf mir den König erlehen!

ORIANTES.

Hält den Knaben auf, der neben der Mutter sin-
5 *Ken will, und stellt ihn aufrecht* Sink in den
Staub, weine Thränen, deren er nicht ach-
tet; dieser lerne vor Menschen grad und auf-
recht stehen, Gerechtigkeit fordern, und nicht
erlehen!

10

ARSINOE.

O sieh nicht finster durch meine Bitte! be-
bend bewundre ich Deinen Stolz; doch De-
muth ziemt den Unglücklichen. (*zum König*) das
schreckliche Schicksal, das wir erleiden sollen,
15 wirft mich zu Deinen Füßen, der Vorwurf
meines zürnenden Geists, zieht mich zurück!
Wie, ich soll den Vater, um die Erhaltung
seines Sohns anflehen, da die räuberische
Wölfin ihre Brut mit ihrem Blut vertheidiget?
20 Willst Du allein durch die Bande reizen, die
die lebende Natur erhält? Erhalte Deinen
Sohn! Tödt' den nicht, dem Du das Leben
gege-

gegeben hast ! Kannst Du ohne Schauder meine
 Bitte hören ? Kannst Du mich ohne Scham,
 hier, im Staube vor Dir liegen sehn ? Ich bitte
 für das Leben Deines Sohns, der durch Ju-
 5 gend=Feuer, Deinen Stolz empört hat, den
 man durch Drangsal und Verfolgung, zu leich-
 ten Vergehen, reizte, um ihn Dir verhaszt zu
 machen. Das was man ihm zum Verbre-
 chen macht, wird Deinem edlen Stolz gefal-
 10 len, wenn Du ihn ohne Hasz anblickst. Er
 ist der Sohn eines groszen Königs, stolz und
 erhaben, wie sein Ursprung selbst. Möchtest
 Du ihn kriechen, ohne Widerstand, Deinem
 Slaven weichen sehen ? Wende Dich zu mir !
 15 hör auf mich ! den Du heut verdammst, wirst
 Du vielleicht beweinen, eh' diese Sonne in
 die Fluten sinkt ! Wenn er nun nicht mehr
 ist, so werden seine Feinde ihre Kühnheit, ge-
 gen Dich selbst wenden. Verlassen — in
 20 spätem Alter vielleicht verachtet, wirst Du
 auf Deinem einsamen Throne, ohne Freunde,
 schmachten ; sein starker Geist wird die Küh-
 nen

nen in Furcht erhalten, denn in ihm werden
sie Dich aufleben sehen !

KÖNIG.

Schweige ! auch Du rasest, und drohest.
5 da Du weinen solltest !

ARSINOE.

O sieh die Thränen, die meine Augen fül-
len — sie warten nur auf einen milden
Blick, um sich herauszudrängen. Vergieb,
10 dasz ich so empfinde ! dasz mein trauriges
Herz noch von edlen Gedanken überfließt ! der
für den ich bitte, ist grosz, und unschuldig, wie
kann ich für ihn bitten, wie man für Verbre-
cher bittet ? Sieh, ich bin ein unglückliches
15 Weib, rufe zu Dir aus beklommnem Herzen
und weisz kaum, was meine Zunge spricht.
Auch sein Herz fühlt die Unterwerfung, die
ich Dir zeige ; ja er würde mit mir, hier im
Staub vor Dir liegen, wenn Dein Blick
20 milder wäre, Deine Stimme freundlicher
klänge ; aber wenn sein Herz auf seinen Lippen
springen will, so drückt es Dein finstrer Groll
zurück.

zurück, er sieht nur Hasz und Zorn, wo der Unglücklichste, der Aermste der Erde, Liebe und Gefallen sieht! Hör in mir den Wiederhall seiner Empfindungen — Tausendmal hat er mir
 5 mit schmerzlichen Thränen geklagt: Ach mein Vater weisz es nicht, welches Herz er von sich stöszt! — Oriantes, bitte mit mir! Gieb mir meinen Sohn, lasz ihn uns erlehen!

ORIANTES.

10 Der Schmerz verwirrt Dich! Sieh durch Deine Thränen! Sieh ihn an! So leicht magst Du mit Deinen Thränen das schwarze Gewitter, das an Hämos Spitzen dräut, aufklären — Wohl, ich will neben Dich in Staub
 15 hinsinken; aber wahrlich nicht, mein Leben zu erlehen, denn mein Tod ist in ihrem Rath beschloszen. Entsagen will ich meinem Erbrecht, und ganz Thrazien hör' es, dasz ich mich zum Unwürdigen erkläre! Vernichtung
 20 will ich schwören über mich, und den Knaben da, den Du mir geboren hast! Der gebrechliche Sohn der Griechin herrsche, wir leben

E im

im Kerker, bis die Schande uns aufdorrt, bis
es ihm gefalle uns heimlicher Rache aufzu-
opfern! Du willst es, und ich will mich von
mir selbst trennen, will meinen Geist zertre-
5 ten, mich und diesen zum Undingschwören, und
jeden Augenblick des Lebens sterben!

ARSINOE.

Halte ein! Wenn er tödten will, so sterbe
groß, ich und der Knabe können mit Dir
10 sterben!

ORIANTE.

Umfasse mich, edles Weib! Komm Thoas!
verfolgt, gehaszt, schlieszen wir uns in einen
Knoten! Er zerreiszt ihn und freu' sich seines
15 Lebens, wenn er diesen Augenblick verges-
sen kann!

KÖNIG.

Das Gericht erwartet Dich!

DRIT-

DRITTER AKT.

Das versammelte Gericht.

*Der KÖNIG an einem erhabenen Ort. ORIAN-
TES seitwärts. AGATHOKLES. THRAZIER VON HOHEM
STANDE UND GRIECHEN.*

KÖNIG.

Düstres Nachsinnen dämmert auf eurer
Stirne, und eure Blicke, theilen sich, zwischen
mich und meinen Sohn ! Ja, es ist eine fei-
10 erliche, schaudervolle Stunde, die wir jetzo le-
ben. An ihr schwebt das Heil gegenwärti-
ger und künftiger Geschlechter ; vor meinem
Geiste sammelt die unzählige Menge sich, und
ihre groszen, gerechten Forderungen, über-
15 schreien meines Herzens Ruf ! Nur er, für
den wir alle beben, den die Gerechtigkeit, ohne
Rücksicht, wer er ist, nun wägen soll, er steht
da, wie ein Wesen andrer Art. So nah
E 2 gränzt

gränzt Unsinn an falsch gefühlte Grösze; denn
 in seinem Innern bebt er, aber er bekämpft
 die Furcht, um meines Grams zu höhnen!
 Auch möchte er in die gelogene Kälte, Un-
 5 schuld hüllen! Wahrlich, die Natur hat ihn
 herrlich ausgeschmückt. Entschlossenheit,
 Stärke, und Muth sind auf seiner eisernen
 Stirne eingegraben; aber die blutige Wild-
 heit rollt sich, in schwarzem Nebel, über seine
 10 dicken Augenbraunen — und sein Aug —
 sein Gang — seiner Zunge rasch Getön,
 zeigen laut, wie seine Thaten, den Feind der
 Weisheit und der sittlichen Geselligkeit. In
 starrer Verwirrung des Geistes hat er sich
 15 aus Hasz, aus Neid und Blindheit, das Ge-
 webe seiner Tollheit, bis zum edlen Zweck des
 Lebens ausgeschwärmt!

ORIANTES.

Gelassen König, wenn Du richten willst!

20

KÖNIG.

Entlarven musz ich Dich! ob ich gleich
 weinen möchte, wenn ich Dich anblicke! Den
 Mann,

- Mann, den ihr nun richten sollt ist mein Sohn ;
 doch ihr wiszt es - Himmel und Erde sind
 meine Zeugen, dasz ich in der Verwaltung
 meines Reichs, nie an mich gedacht habe !
 5 Da ich den Scepter mit jugendlicher Hand
 umfaszte, fühlt' ich, dasz der König nicht um
 seinetwillen lebe ! Auf das Ganze war mein
 Blick gerichtet, um es zu erhalten, zertrat'
 ich, was ihm drohte, und bezwang den Wi-
 10 derspruch des Herzens ; früh empfand' ich :
 es sey der Könige Loos, im kalten, unbe-
 stechlichen Verstand zu leben, wenn sie die
 Leidenschaften wilder Menschen, an die Pflichten,
 fesseln wollen. Früh erfuhr ich, reine
 15 Freude umglänze nie das Haupt, das eine
 Krone drückt. So leg' ich nun meine Hand
 aufs Herz, gebiete ihm zu schweigen, und
 will, dasz ihr ein gleiches thut.

ALLE *stehen auf*.

20 Gebiete !

E 3

KÖNIG.

KÖNIG.

Als ich die Regierung antrat, fand ich ein
Volk vor mir, das die Erde nur gezeugt zu
haben schien, um von ihm zerstört, und mit
5 Blut befleckt zu werden. Nie war in den
Barbaren, euren Vorfahren, ein sittliches
Gefühl erwacht, nie hatten sie geahndet, dasz
die Götter die Menschen zu edlen Zwecken,
auf die Erd' gestreut haben. Laut erklärten
10 sie sich zu Feinden des menschlichen Geschlechts,
und führten Kriege um des Raubes willen.
In wilden Gelagen verzehrten sie die Beute.
bey den Heerden, die in Ordnung ihre Füh-
rer übertrafen. Den Fremdling, den der
15 Sturm an die Küsten schlug, opferten sie Göt-
tern, die ihre blutige Fantasie erschaffen
hatte. Schon hatten sich die gebildeten Völ-
ker unter einander verbunden, die Zerstörer
auszurotten. Nun hätt' euch Vergessen
20 längst begraben; denn ein Volk, das nur in
Raub und Krieg sein Daseyn setzt, wird mit
seinem Namen von der Erd verschlungen, wie
der

der wilde Strom, den der Sturm vom Berge
geuszt. Was war es, das durch meinen Geist
fuhr, und mir sagte : der Mensch sey von
edlerer Art, als ihr mich in euch sehen lieszt ?
5 Ich beschwor den Sturm, und lud die dro-
hende Völker ein, mich in dem groszen Werk
zu unterstützen, das ein Gott, zu eurer Ret-
tung mir eingegeben hatte. Ich hab' euch
umgebildet, der Grieche achtet euer, und zählt'
10 euch zu den Menschen ! Aber kaum habt ihr
das Licht erblickt, kaum die barbarischen Ge-
bräuche, mit mildern umgetauscht, kaum ist
der Funke des Verstandes in euch erwacht,
kaum fühlt ihr der Tugend Werth, so droht
15 dieser junge Mann, euch in Finsternisz zurück-
zustoszen, und die Mittel die er dazu wählt',
sollen mich vom Thron herunter stürzen !

Laszt mich einen Schleier, vor die geheimen
Ursachen, ziehen, die ihn gegen mich empö-
20 ren. Dafür verdammt ihn die Natur ! das
was er gegen den Staat verbrochen hat, und
noch verbrechen will, dies sollt ihr untersu-
E 4 chen.

chen. Erwägt, ob der Mann, der den Staat bedroht, würdig ist, ihn einst zu beherrschen? ob der Sohn des Königs, der sich mit den Feinden des Reichs verschwört, noch zu leben
5 werth ist? Ich übergeb' ihn dem Gesetz. das ich mit euch geheiligt habe, dem ich selbst mich unterwerfe! die Bande, die mich an ihn fesseln, haben schon lange Verrath und Hasz gelöszt.

10

AGATHOKLES.

Steh auf und lese, was ein, für Thraziens Heil, wachender Gott, von den Verwirrungen, den geheimen Verbindungen des Sohns des Königs ans Licht gebracht hat!

15

ORIANTES.

Eile nicht, Grieche! schnell genug wirst Du frohlocken und den vernichten, den Du fürchtest. Glaube nicht, König der Thrazier, dasz ich Dir nun auf Anklagen antwor-
20 ten werde, über die mein Geist erhaben ist. Ich würde lügen wenn ich sagte, Du hast einen Sohn in mir gefunden, wie Du Vater warst; denn

denn bey den Göttern unsrer Väter, vor denen der Treulose mehr erbebte, als vor euren neugeschaffnen ! mein Herz ist nicht so königlich gesinnt, einen Hasz zu fassen, wie du
 5 gegen mich im Busen trägst. Wie Du fühllest, denkst und handelst, hab' ich Dir heut allein gesagt ; nun könnt' ich hier, vor den Augen Deiner feigen Slaven, Dir die düstre
 10 Purpur und Deine Macht, würde schnell die Blöße decken. Eine Frage erlaubt mir — wie soll ich euch doch nennen ? — Nun ihr Griechen ! ihr edlen, ausgebildeten Griechen ! O es ist ein herrlich Ding, um den kalten
 15 Verstand, er verstrickt den rohen Sohn der Natur wie die Spinn' die Mücke in ihrem Netz. Wer würde die listige Mörderin entdecken, wenn der ausgesogne Raub, sie nicht verrieth ? — Ich bin ein Hülflöser, in eurem
 20 Netz verstrickter Gefangener ; sagt mir doch, wie bin ich's geworden ? Seht hier ein Schreiben, das mich an den Hof meines Va-

ters freundlich einladet ! Der König hat mir
verziehen, so heist's ; der König will sich mit
seinem Sohn aussöhnen, verspricht ihm Gnad
und Huld, und wenn ich nicht schnell zurück
5 kehrte, könnte leicht sein Zorn mein gutes
verlasznes Weib und mein unmündiges Kind
vernichten. Ich der rohe Barbar, der vor
kurzem erst dem Tod entgangen war, traue
diesem Wort, und verlasse, mein Weib und
10 Kind zu retten, den Ort der Sicherheit !
Wollt ihr lesen, wer unterzeichnet hat ? Nun
hier steht Agathokles, des Königs König ! Hier
Arvas, mein Busen=Freund ! Hier Arman-
des, der Bruder meiner edlen, in Gram ver-
15 storbenen Mutter. Sind es nicht, diesen
lügnerischen Griechen ausgenommen, edle
Männer ? Schreibt ihr dieses nicht ? Redet
doch, ihr werdet wahrlich den König böse
machen !

20

KÖNIG.

Redet ! wer trug euch dieses auf ?

ORIAN-

 ORIANTES

Redet frey ! ich versichere euch, der König,
der nichts davon wissen will, wird euch nichts
zu leide thun.

5

AGATHOKLES.

Als wir diesen Brief schrieben, groszer Kö-
nig, wussten wir nichts von den geheimen
Verbindungen Deines Sohns, in und auszer
Thrazien. Wir verbanden mit dieser Hand-
10 lung die beste Absicht. Wir baten Deinen
Sohn nach Thrazien zurück zu kehren, weil
wir hofften, das Unglück habe seine feurigen
Geister abgekühlt, weil wir hofften, seine
freiwillige Rückkunft, würde Deinen Argwohn
15 heilen, und Dich mit ihm aussöhnen. Wir
alle fühlten tief das Unglück, das für das
Reich, uns und unsre Kinder, aus diesem
Zwist entstehen musz ; wer mag uns tadeln,
wenn wir alles aufbieten, diesem Unglück
20 vorzubeugen ? Sind wir strafbar so sind wirs
nur darin, dasz wir es, ohne dein Wissen,
unternommen haben ; doch sieht der Mensch
voraus.

voraus, was auf den Schritt erfolgen mag,
den er vorwärts thut? Wir wandeln im
Dunkeln, und das Schicksal spottet unsrer
Absicht. Vielleicht, dasz das Aug', das al-
5 lein Klarheit, in diesem Dunkel sieht, sich
unsrer bedient hat, Dich und dieses Reich,
zu retten! Wussten wir, da wir schrieben,
daz er's beschlossen hatte, Dich mit Deinen
Feinden bewaffnet anzugreifen? Damals sa-
10 hen wir nur, den Erben Deines Reichs in
ihm, dessen grosze Eigenschaften, wohl endlich
die wilde Sinnesart bekämpfen mögten.
Nun sehen wir, dasz wir uns betrogen haben,
und den Verräther des Vaterlands, lernten
15 wir erst kennen, da er schon das Schiff be-
stiegen hatte!

ORIANTES.

Elender Schwätzer, die Worte, in die Du
Deine Bosheit hüllst beleidigen noch mehr,
20 als Deine That! So war dies alles ein
Kunstgriff, dessen sich der sittliche Mensch über
den Barbaren rühmt? Wie betrogen? Aus
dem

dem Ort meiner Sicherheit verrätherisch hier-
hergelockt! O dasz ich tausend Donner in mei-
ner Zunge hätte, um euren Verrath, dem
ganzen Erdball zu verkündigen! Wie, auch
5 Du, Arvas! Freund meiner Jugend, mit dem
ich theilte, was mein karges Glück mir gab!
der an meinem Hals weinte, mir Rache
schwur, zur Rache mich entflamnte, wenn
mein Vater mich verfolgte? Hab' ich dies um
10 Dich verdient? — Deiner Unterschrift ver-
traute ich für allen — und Du — Du
hast mich betrogen? — Laszt mich weinen
— Auf jeden Schlag war ich gefaszt — für
jeden hab' ich Muth, doch dieser hier, steht
15 in keines Menschen Rechnung. Einige von
diesen sollte Pflicht an mich fesseln, aber Dich
Dein Herz, das sich freywillig und ohne
Zwang an mich geschlossen hat. Wohl, ich
stehe hier allein, unter Menschen, die aus
20 Furcht und Feigheit meinen Untergang ge-
schworen haben! Die Hand, die ihr fürchtet,
hat euch über die Kluft geführt die euch von
mir

mir scheidet. Hier steh' ich, gehaszt von dem
 Vater, verrathen von den Verwandten, ver-
 kauft von dem einzigen Freund, den ich aus
 der Menge der Schmeichler meines künftigen
 5 eingebildeten Glücks, hervorgezogen habe —
 Fahr auf, mein Geist, Du fühlst nun der Er-
 leuchtung Wirkung ! Schüttle alles von Dir,
 was Dich an diese Menschen bindet. Richtet !
 Verdammet ! Vater ! Freund ! Bluts ver-
 10 wandten ! Griechen und Thrazier ! Zerschlagt
 in mir den Spiegel eurer Laster ! mit feurigem
 Griffel, wird der Geist der Natur, die feu-
 rige That, in eure Herzen graben !

AGATHOKLES

15 Ja der Geist der Natur räche die That an
 uns, wenn wir es verdienen ! Prinz, wenn
 ich spreche, so springen Deine Thaten, aus
 der Dunkelheit, und der Sohn des Königs,
 steht nur als Verräther da !

ORIANTES.

Ich weisz es, wie der Griechen, den rohen
 Menschen, zu verwirren weisz. Rede im-
 mer !

mer ! Aller Ohren lauschen nur auf Dich, der Schrey meines tiefgekränkten Herzens, steigt nur zum Gott der Wahrheit auf, dessen Tempel, ihr, in Thrazien zertrümmert habt.

5 AGATHOKLES.

Warum flohst Du vom Hofe Deines Vaters ?

ORIANES.

Um mein Leben zu retten, um die Zerstörung nicht mit anzusehen, die ihr hier angerichtet habt.

AGATHOKLES.

Womit kannst Du beweisen, dasz man Deinem Leben drohte ?

15 ORIANES.

Wenn ich des Menschen geheime Gedanken und Gesinnungen, seine versteckte Aeuszerungen, listige Ränke und tückische Bosheit, vor eure Augen stellen könnte, ich würde aus
20 all' euren Bosheiten gegen mich ein Ungeheuer zusammensetzen, dessen Scheuslichkeit, euch von eurem Sitz vertriebe. Wer mag die Wür-

Wirkungen des Hasses eines Königs darstellen, die er durch tausend fremde Herzen, noch giftiger zu machen weisz? Ich sage, ich floh von hier, um mein Leben zu erretten.

5

AGATHOKLES.

Du flohst, Prinz Oriantes, weil eine geheime Verschwörung deren Haupt Du warst, auszubrechen drohte. Die Entdeckung hätte Dich schon damals in die Lage gesetzt, worin
10 Du Dich nun befindest.

ORIANTES.

Glaube mir, Griechen, wenn ich etwas hätt' unternehmen wollen, so würd' ich's nie auf dem dunkeln, unsichern Weg der Verschwörung gesucht haben. Mein Geist ist so gestimmt, dasz er weder eine gute, noch eine schlechte That, mit einem andern theilen mag, Mein Schicksal musz mein eignes Werk seyn!

20

AGA-

AGATHOKLES.

Also hättest Du, wenn ein böser Dämon
Dich getrieben hätte, wohl gar das Leben
Deines Vaters angetastet ?

5

ORIANTES.

Vater=und Muttermord sind euch Grie-
chen nur bekannt, und wenn ja ein unnatür-
licher Mord, den thrazischen Boden be-
flecken wird, so ist es euer Werk !

10

EIN THRAZIER.

Agathokles, den Unglücklichen muszt Du
nicht reizen, denn leicht spricht er in Unge-
duld, was er nie auszuführen dachte.

AGATHOKLES.

15 Du leugnest die Verschwörung — (*zu den
Versammelten.*) Redet !

ORIANTES.

Schweigt, schweigt meine Freunde ! meine
edle Verwandte, schweigt ! Ja, tausendmal
20 hab' ich wüthend mit euch geweint, dasz der
edle Thrazier, nun ein Slave des listigen
Griechen geworden ist ! Oft hab ich mit euch.

F

das

das edle Rosz, des Thraziers Kriegs=Gefähr-
ten laut beklagt, dasz es nun den Feuer=
Geist, hinterm Pflug austrauern musz,
Oft hab' ich euch gesagt, dasz nur auf jenen
3 Gebürgen, der Sohn der Natur noch lebt,
dasz er, wenn er einst ergrimmt in die Ebenen
stürzte, der Griechen Pflänzungen gleich dem
Wirbelwind, aus der Wurzel, stäuben würde.
Ich entzückte mich mit euch, in dem Bild der
10 Zukunft, und sah Wahrheit wieder blühen.
Zeugt nun nicht weiter wider mich, erspart
mir die tiefe Kränkung, und euch die Schande!
ich sag' es frey und grad heraus, gegen alles,
hat sich mein Herz verschworen, was ich seh'
15 und höre! Ich hasz den lügnerischen Grie-
chen, wie ich seine Gebräuche hasse! Was
wollt ihr weiter von mir? Verdammt mich,
dasz ich anders fühle, dasz ich empfinde, wo
ihr grübelt! Verurtheilt mich, dasz ich im Ge-
20 brüll, des lauten Donners jauchze, und nicht
wie ihr, beym Geflüster eurer weichen Flöten
schmelze. Ich hab es meinem Geist geschwo-
ren,

ren, euch mit allen den üppigen Ketten, wo-
 mit ihr den Thrazier fesselt, auszurotten;
 doch wohl gemerkt, ich wollte keine That,
 nach eurer Weis' ausführen, und mein Vater
 5 sollte ruhig zu seinen Vätern wandeln! Was
 die Königin und ihren Sohn betrifft, die hätt'
 ich nun wahrlich nach Griechenland zurückge-
 schickt, denn ich hab ein Weib und einen
 Sohn und fürchte der Griechen List und
 10 Herrschsucht.

AGATHOKLES.

Von Deines Vaters Hof flohst Du nach
 dem Kaukasus, flehtest den König der Scy-
 then in Thrazien einzufallen, Deinen Vater
 15 vom Throne zu stossen, und Dich darauf zu
 setzen. Die Scythen sind im Anmarsch und
 drohen uns mit Krieg, um deinetwillen.

ORIANTES.

Des Königs der Scythen Tochter, ist mei-
 20 ne Gemahlin. Wenn er glaubt, dasz man
 ihr hier nicht begegnet, wie er's hoffte, sie rä-
 chen, mich und meinen Sohn beschützen will,

so kann ich ihm nur danken. Ich kam verlassen, unglücklich an seinen Hof, und der König der Scythen empfindet, wie meine Väter. dies treibt ihn an Gerechtigkeit für mich zu
5 fordern.

AGATHOKLES.

Du stehst in Bund mit ihm.

ORIANTES.

Wie mit allen Gerechten! und rühme mich
10 dessen.

AGATHOKLES.

Vom Kaukasus flohst Du nach dem Tanaïs, wiegeltest die Feinde Deines Vaters auf, uns von jener Seite anzugreifen, während
15 die Macht der Scythen, uns von dieser drängen würde.

ORIANTES.

Hätt' ich mit Gewalt mein Recht suchen wollen, würd' ich mich wehrlos euch anver-
20 traut haben?

AGA-

 AGATHOKLES.

Uns einzuschläfern kamst Du her. Du
 hofftest Deine Gemahlin, und Deinen Sohn zu
 stehlen, weil Du fürchtetest, sie möchten Deine
 5 Verrätherey, mit ihrem Leben büßen. Sieh,
 alles dieses, haben die Griechen, die Du has-
 sest, zum Heil Thraziens ans Licht gebracht.
 Wolltest Du uns nicht mit Krieg überziehen ?

ORIANTES.

10 Ja ich möchte es, möchte Thrazien der
 weichen Ruh' entreissen, und die Veränderun-
 gen, die ich hasse in ihrem Fortgang stören.
 Ja, ich wollte, wenn mein Gefühl, zur That
 aufschieszen könnte, die ganze Natur in Auf-
 15 ruhr setzen ; möchte den Ball der Erde in der
 Mitte fassen können, um euch eitles Gewür-
 me abzuschütteln ; bey eurem Anblick möcht'
 ich die alte Verwirrung aus der Nacht her-
 vorziehen, und eine Welt vernichten, in der
 20 Menschen eurer Art die Herrschaft führen !
 — Ha, warum entfalt' ich euren Ohren, mei-
 nes Herzens, rasch Gefühl, dasz ihr nun misz-

deutet und mir zu Verbrechen macht. Ich glaubte, das Schwert zu seyn, das die Götter geschärft hätten, euch Verräther, euch Heuchler auszurotten; ich fühle nun, dasz
5 es ein Werk über meine Kräfte ist, und überlasse es dem, der es so geordnet hat, dasz ich der Sohn dieses Königs, von euch müszigen Sophisten hier verdammt soll werden, damit ihr Thraziens Söhne entnerven, euch berei-
10 chern, und mein von euch gefürchtetes Vaterland unterjochen möchtet. Ich musz freilich weg von dieser Erde, denn wenn ich zur Regierung käme, würdet ihr in mir, einen Felsen vor euch finden, an dem eure schwache
15 Weisheit scheitern müszte!

KÖNIG.

Er ist rasend!

ORIANTES.

O ich bin Vater, und hab' ein gutes, edles
20 Weib! Laszt mich länger nicht vor euch stehen -- ich seh auf seiner Stirne, was er beschlossen hat.

Um-

Umsäusle mich, Geist der Wahrheit, Dein
Opfer fall ich nun.

KÖNIG.

Rathet dem Reich ! findet eure Weisheit
5 ein Mittel zwey Geister, wie die unsrèn, zum
allgemeinen Besten, zu verbinden, den Stür-
men, die diese widersprechenden Gesinnun-
gen. erregen müssen, zuvorzukommen, könnt
ihr Licht mit Nacht vereinigen, so wird es
10 euch mein Herz verdanken. Nur wisset, dasz
der Feind des Staats. mein Sohn nicht ist.
Grosze Aussichten, der Blick in die Unsterb-
lichkeit, die Gewiszheit eurer künftigen
Sicherheit und Grösze, sind meine Kinder.
15 Diese sollen blühen, und sproszten sie auch
aus dem Grab, meines Sohns, dessen
Wahnsinn ich nun beweinen musz.

ORIANTES.

Mein Vater ! Vernichte mich durch Dei-
20 nen eignen Ausspruch, und lasz mich Deinen
Sohn, nicht durch den Mund Deiner Scla-
ven fallen ! Soll ich sterben ? hat mich

F 4

die

die Natur so fürchterlich gebildet, dasz Du vor mir bebst, so nutze Deine Macht! Schla-ge! Räche! Vernichte! Nur thue es selbst!

KÖNIG.

5 Das Gesetz richte zwischen mir und Dir;
durch ihren Mund, durch ihre Weisheit ent-
scheide es, ob der in dem Reiche leben kann,
der es zu erschüttern droht. Ich stosz Dich
weg!

10

ORIANTES.

Schicksal! Schicksal! Warum muszt' ich mit solchem Herzen, einen König, Vater nen-nen? Warum hat mich der Zufall nicht aufs öde Gebürg, gestreut, wo ich aufgewachsen
15 wäre, ohne Grösze und ohne Feinde. —
Du gehst, ha ist es ein Mensch, den mir die Natur zum Vater gab?

KÖNIG.

Ein König, der in jedem treuen Untertha-
20 nen einen Sohn sieht (*er geht.*)

AGA-

AGATHOKLES.

Hast Du, Prinz, noch etwas zu Deiner
Vertheidigung, vorzutragen ?

ORIANTES.

5 (*Stürzt in ein Nebenzimmer.*)

AGATHOKLES.

Tretet in das nahe dunkle Zimmer. Laszt
uns prüfen, wie diesem bedrohten Land zu
rathen sey. Die Urne des Tod's und des
10 Lebens erwarten eure Loose. Vorher bedenkt
noch dieses: Was ist das Opfer eines Ein-
zigen, wenn es Millionen, wenn es das Le-
ben eines groszen, gerechten Königs rettet !

VIERTER AKT.

KÖNIGIN. AGATHOKLES.

KÖNIGIN.

(Zu Agathokles, der aus den innern Zimmern tritt).

5 Ha, wann wirst Du meine Seele von der
Angst befreyen, die mich foltert! Ich schwe-
be zwischen Zweifel, schmachtend in der Ge-
genwart, und bebend vor der Zukunft!

AGATHOKLES.

10 Freude schwebe um Dein Herz; dem, der
in dem innern Zimmer stöhnt, war ich eben
ein Todesbothe. Der Ausspruch des Ge-
richts, befreyt Dich, und mich, und Grie-
chenland, von einem Feind, und die Macht
15 des Barbaren seines Vaters, geht durch
Orientes Tod, in deine Hände über!

KÖNIGIN.

(Zitternd) Und der König? Fürchtest Du
nichts?

 AGATHOKLES.

Ein Augenblick war für uns gefährlich ;
 er wollte ihn noch einmal sprechen ; aber die
 stolze, drohende Bothschaft des Königs der
 5 Scythen, reizte seine Wuth, entflammte den
 Hasz, und förderte die Einstimmung zu un-
 serm Endurtheil. So eben verkündete ich
 ihm, dasz er mit Untergang der Sonne sterben
 müsse ; und sieh schon sinkt sie hinterm Hä-
 10 mos weg.

KÖNIGIN.

Noch lebt er, und noch glüht hoch die
 Sonne !

AGATHOKLES.

15 Fürchte nichts ; später wird die schrecken-
 volle That, in des Königs Geist erwachen,
 und ihn zu Deinem und der Griechen Sla-
 ven machen. Auf dem Rund der Erde, lebt
 kein feiger Thier, als der Tyrann, der jung,
 20 blutgierig und gewaltsam war ; denn jeder
 Tropfen Bluts, der durch sein Herz drängt,
 schlägt ans Gewissen an. Jetzt sieht er die
 Noth-

Nothwendigkeit, die den Sohn verdammt,
wenn er ferner leben und herrschen will, spä-
ter nur die That, wofür sein schwacher Geist
erschrecken wird. Der Kühne fühlt nun nicht,
5 dasz es Zeiten im menschlichen Leben giebt,
wo man Kronen, um ein wenig leichtern
Athem giebt! Dies alles nun ist meines Gei-
stes Werk, und Griechenland mag mir ein
Denkmal stiften, und Dich damit an den Dank
10 erinnern.

KÖNIGIN.

Agathokles, noch kann ich Dir nicht dan-
ken! je näher ich mich dem heiszen Wunsch
des Herzens fühle, je weiter flieht die Freude
45 und die Sicherheit. Auf meinem Nacken
fühl ich schwer, des Schicksals bleyerne
Hand — Bey den unsterblichen Göttern,
die ich in meiner Jugend fürchten lernte,
wir begehen eine schwarze That, und an
20 dem wir sie begehen, der ist ein edler
Mann.

AGA-

AGATHOKLES.

Der sie begeht, der bebe ! Und hat Orian-
tes den König nicht durch unsinnige Hand-
lungen, zu der schreckenvollen That gereizt ?
5 Gestand er seine heimliche Verbindung mit
den Scythen, nicht heute im Gericht ? Gleich
dem dummen Stier sprang er in das aus-
gestellte Netz, und nun schweigen alle seine
Freunde, und fühlen, dasz er nicht mehr zu
10 retten ist. Orianes fällt, und in kurzem
wird sein Sohn die Augen auf sich ziehen.
In dem Gegenstand des Mitleids aller, wird
der König, einen neuen Gegenstand der Furcht
aufwachsen sehen ; wird er denn des schwa-
15 chen Enkels schonen, da er nun den furcht-
baren Sohn verdammt ? Und machts man ihm
nicht leicht, da sich unter diesen Elenden,
nicht einer findet, der ihm widerspräche ?

KÖNIGIN.

20 Ha, mein Sohn ; so soll die Krone einst
um Deine Schläfe glänzen ! Wachse schnell
auf ! Bald wird die Kraft des Barbaren, Dei-
nes

nes Vaters gebrochen seyn ! Dann wirst Du
herrschen ! Schon ist dieser dem Mord geweiht,
und die Furcht wird auch seine gefährliche
Brut vernichten ! Erhebe Dich, und reize die-
5 sen kühnen Thoas mit Verachtung, dasz er
wild, wie sein Vater, des Königs Rache auf
sich ziehe ! dann will ich die stolze Scythin,
im Staube vor mir beben sehn, und sie soll
fühlen, wie Hektors unglückliches Weib :
10 Trotzende Tugend, halte das zerschmetternde
Rad des Glücks, in seinem Lauf nicht auf !
Wie, lächelst Du nicht ? Mich deucht, ein bö-
ser Dämon spottet des Aufwallens meines
Stolzes ? Soll ich noch immer im Siege zit-
15 tern, und mag ich die düstre Hülle nicht ent-
fernen, die mein jauchzendes Herz umschlei-
ert ? O lehre mich Mäszigung ! Lehre mich mit
Mitleid, auf das Unglück, meiner Feinde se-
hen — lehre mich vergessen, wie ich meinem
20 Sohn den Thron erwarb ! Ich höre die Kla-
gen der Scythin — Weg, ich eile zu mei-
nem

nem Sohn — in ihrem Schrey hör ich des
Unglücks Weisagung.

AGATHOKLES.

Bleibe ruhig in Deinem Gemach, bis der
5 Schlag geschehen ist. Ich verlasse den Kö-
nig nicht (*ab*).

ORIANTES. ARSINOE.

ARSINOE.

Oriantes, mein Geliebter, richte Dich auf,
10 und beuge nicht Dein Haupt zur Erde.
Ruh' auf meiner Schulter, und blicke in
meine Augen. Hier wohnt eine Seele, die
Deinen Kummer theilt, ihn für Dich füh-
len möchte.

15

ORIANTES.

Lasz mich; ich bin krank, dem wilden Wahn-
sinn nah, und das Gefühl hat den Verstand
erdrückt.

ARSINOE.

ARSINOE.

So will ich um Deinen Verstand, so lange weinen, bis Thränen, den meinen ganz erstickten; dann sitzen wir beyde hier, Denkmäler der Vernichtung, die die Wunden nicht mehr fühlen, die uns die harte Hand der Menschen schlägt.

ORIANTES.

O ! O !

10

ARSINOE.

Weine ! .Weine ! Wie der bebende Hirte, nach dem Regen lechzt, wenn der Donner am trocknen Hämos rollt, so lechzet meine Seele nach Deinen Thränen. Dies machte oft
15 Deinem empörten, tief gekränkten Herzen Luft. — Lasz Deine Thränen über meine Wangen rollen, ich sammle sie in mein angstvolles Herz, und fasse süsße Hoffnung von Deiner Beszrung. — Rollet herunter,
20 ihr Kinder des groszen tiefen Leidens !
(*sie kniet neben ihm nieder*) Seht ihn weinen, Götter meiner Väter, seht ihn weinen, und
hört

hört auf meinen Schrey : Er hat nichts
verbrochen !

ORIAN-
TES.

Arsinoe, Du verstehst meine Thränen nicht.

5

ARSINOE.

Ich verstehe sie, sie fliesen mir.

ORIAN-
TES.

Ja sie fliesen Dir ! — Ich musz Dich
verlassen — das Gericht hat gesprochen
10 und ich musz sterben in der Blüthe des Le-
bens, in den herrlichsten Träumen der Zu-
kunft, und musz Dich verlassen in Deiner
Jugend Schmuck, Dich lassen in der Gewalt,
meiner grausamen Feinde, die den Faden
15 meines kräftigen Lebens, gewaltsam zerschnei-
den. Sie haben durch das Herz meines Va-
ters gesprochen, und mir es verkündigt.

ARSINOE.

(Sie sinkt an seine Knie ; nach einer langen Pause.)

20 Und ich soll leben ! leben ohne Dich.

G

ORIAN-

ORIAN-
TES.

Du sollst leben, und mich sterben sehn !
leicht wär's ein Leben zu zerstören, das nur
eine Reihe unglücklicher Tage in sich faszt ;
5 aber Dich zu verlassen, im Elend, in
Schmach —

ARSINOE.

Und keiner, keiner nimmt sich Deiner an ?

ORIAN-
TES.

10 Keiner ! von dem Freund verrathen, dem
Blutsverwandten verkauft, dem Vater ver-
dammt, hab ich nichts, als mein Herz und
Dich ! und ich musz eilen in die schwarze
Nacht des Tod's, auszuruhn von den Schlä-
15 gen des Hasses, und Dich verlassen in dem
Licht, zu leiden, nach mir zu weinen, bis der
Gram Dich zu mir fordert.

ARSINOE.

Ich ' soll leben ! leben ohne Dich ? Nicht
20 mit Dir sterben ?.

ORIAN-

ORIAN TES.

Du sollst leben, um des Sohns willen, leiden um des Sohns willen, bis er mich räche, und Deine Schmach in Freud verwandle!

5

ARSINOE.

Dasz ich Mutter bin! Unter Deinen Mördern soll ich leben, bis ihr Hasz mich mit dem Sohn aufopfert! Wenn ich mit Dir sterben könnte, ich würde in Entzücken mich an Dich
10 schmiegen. Um seinetwillen musz ich unter Schmach, des Schicksals letzten Schlag erwarten!

ORIAN TES.

Unglückliche!

15

ARSINOE.

Ich fühle die Kraft des Geists, die uns das Netz zu zerreißen lehrt, in das die Bosheit uns verstrickt, und leicht ist es, ihm entfliehen! das erste was der Scythe lernt, ist
20 schön und frey zu sterben!

ORIAN TES.

Unglückliche!

G 2

ARSINOE.

ARSINOE.

Aber ich soll schmachten, in Schmach und
Verachtung; soll stündlich für den Sohn be-
ben, der mit jedem Schritt ins kräftigere Le-
5 ben, nur ihrer Rache reifer wird.

ORIANTES

Hoffe besser! er wird leben und mich rä-
chen! Führe mir ihn her, ich will ihn auf
die Zukunft vorbereiten, will seine zarte Seele
10 so erschüttern, dasz er vor der Zeit, als Mann
empfinde, und in diesem Augenblick nur lebe!
Ich will meinen Geist in ihn hineingieszen,
und in ihm unsterblich werden. Bring ihn
her, meine Arsinoe, und verberge mein
15 Schwert, unter Deinem Gewand.

ARSINOE.

Dein Schwert?

ORIANTES.

Ja, mein Schwert! Erschrickst Du vor
20 dem Gott Deiner Urväter? Ist es nicht das
Schwert, das diese tapfern Rächer der Ge-
rechtigkeit, anbeten? fordere es von Cotys
und

und bring es heimlich her. Thoas soll auf
das Schwert, mir Rache schwören!

ARSINOE.

Nur zum Schwur?

5 ORIANTES.

Nur zum Schwur!

ARSINOE.

Du stirbst für die Wahrheit Deines Her-
zens, ich glaube Dir!

10 ORIANTES.

Ich log; denn auf das Schwert soll er
mir Rache schwören, das mir den Weg zu
meinen Vätern öffnen soll.

ARSINOE.

15 Oriantes!

ORIANTES.

Soll ich unterm Streich der Gewalt hin-
sinken? Soll ich unterm Schlag des Scla-
ven beben, und langsam schmählichen Todes
20 sterben? Willst Du dies erleben? Zögere und
Du wirst es sehen! Bis zur Sonnen=Un-

G 3

tergang

tergang bin ich meines Lebens Herr, dann ist
es der Slaven Beute.

ARSINOE.

Und keine Rettung? keine Hoffnung?

5

ORIANES.

Keine, edles Weib! wenn wir sie nicht in unserm Herzen finden! Bring mir den Knaben und das Schwert, und rette mich für Schande; und thu es schnell!

10

ARSINOE.

Du sollst edel sterben, und ich will im Elend schmachten. Ich bring Dir den Knaben und das Schwert —

ORIANES.

15 So darf ich einmal den wilden Strom
aus meinem Herzen giesen — und darf
heulen — wüthen — Nein ich will nicht
wüthen, weinen, weinen will ich über sie, der
ich nur Schmach und Elend, zum Erbe hin-
20 terlasse! Und wenn mich dies Gefühl in die
dunkle Gruft begleitet, die ich nun gewalt-
sam öffnen musz — und das ohne Rache!
das

das all ohne Rache ! die Freude meines Vaters, das Jauchzen, der Hohn meiner Feinde, sollen durch den Jammer meines Weibs, durch das Wimmern meines Knabens, über
5 meiner Leiche schallen ? Wie, von all den Tausenden, die ich einst beherrschen sollte, die vor kurzem ihre Knie vor mir zur Erde beugten, nicht einer, dem ich mein Weib und Kind vertrauen könnte ? Von dem ganzen Menschen-
40 Geschlecht nicht einer ? O Du der Du in den Wolken des Sturms rollst, in dem Blitz leuchtest, und in den Sternen glänzest — sag — denn Du hast mich hierher geschleudert, — womit hab' ich dies verdient ? Wofür ?
15 warum, muszt ich ein Gegenstand des Hasses und der Furcht, das Ziel der Verfolgung auf dieser Welt hier landen, einen Augenblick im Gefühl der Wahrheit glühen und nun vor der Reife, durch mein junges, kraft-
20 volles Leben reizen ? Ja, ich will den Vorhang wegziehen, der mir dies verbirgt. —

ARSINOE. COTYS. THOAS. ORIANTES.

ARSINOE.

Hier ist ein Schwert, und hier Dein
Sohn! —

5

ORIANTES.

Ich danke Dir, mein edles Weib! Unsterb-
lichen Ruhm, hofft ich mit diesem Schwerte
zu erkämpfen, Dir und dem Knaben Ruh'
und Sicherheit — des Lebens süßer Traum
10 verschwindet, und die starre Verzweiflung
droht, den edlen Kämpfer, zu verwirren;
doch wahrlich, ich will sie bekämpfen, und
mich auf den Flügeln meines Geistes, in die
Zukunft schwingen. O ich musz mit diesem
15 Knaben reden, und denn schnell des Todes,
dunkle Höl', aufreiszen? Willkommen, Cotys,
unterstütze meine Gemahlin! wie Du
selbst erbebst — Ruhe hier, meine Arsinoe!
(*er küsst sie*) der Schmerz deckt Dich mit dem
20 blassen Schleyer der Vernichtung — lasz die
Mutter ruhen, Thoas, und hör' auf mich!
THOAS.

THOAS.

Wirst Du wiederum reisen, mein Vater,
und mich, die Mutter und Cotys allein zu-
rück lassen ?

5 ORIANTES.

Ich werde reisen, mein Sohn, und nie
wiederkehren.

THOAS.

So nimm uns mit Dir, dann werden wir
10 nicht weinen, und immer fröhlich seyn !

ORIANES.

Ich musz Dich und die Mutter verlassen,
und musz sterben. Doch Du fassest die
Worte Tod und Verlassen nicht. Kannst nicht
15 die grausame Art begreifen, wie ich euch
verlassen musz. Fassest die Ursache nicht,
warum ich in der Blüthe des Lebens, gewalt-
sam sterben musz.

THOAS.

20 (*Hängt sich bebend an seine Knie.*) Ha, mein
Vater, sterbe nicht !

G 5

COTYS.

COTYS.

Der Knabe weisz, was Tod ist. Schone
seiner !

ORIANTES.

5 Greis, er soll mein Blut aus meinem Herzen
fliesen sehen, dieser Augenblick soll ewig
in seiner Seele leben, und ihn früher zum
Mann aufschrecken. Mein und der Mensch-
heit Rächer soll er werden ! Damit er lebe,
10 und in diesen Gefühlen aufwachse, muß seine
edle Mutter im Elend schmachten, sonst
würde dies Schwert sie beyde vernichten,
ich würde sie unter meine Flügel nehmen,
mich mit der herrlichen Last beladen, in das
15 graue Leere schwingen, das des Menschen
Geist nicht faszt.

Thoas, der König, mein Vater — mein
Vater sag' ich — und die Griechen, und
die Königin mit den Griechen, zwingen mich,
20 dies Schwert in meine Brust zu stossen;
und weile ich, so werden sie mich schimpflich
ermorden.

THOAS.

THOAS.

Du wirst bluten, mein Vater? da still und todt liegen? — mich nicht mehr den Bogen spannen lehren? Mich nicht mehr von der
 5 Mutter Arm, auf Dein groszes Rosz hinnehmen?

ORIANES.

Ich werde von der Erde verschwinden, und nicht mehr seyn. So wollen es meine
 10 Feinde, dasz der häszliche Sohn der Griechin, nach meinem Vater König werde, und Du ihm gehorchen müssest.

THOAS.

(*Stampfend.*) Das werd'ich nie, mein
 15 Vater!

ORIANES

(*Küszst ihn.*) Ich nehme diesen Unwillen für eine gute Vorbedeutung! Götter, laszt ihn so werden, wie ihn in der Ferne nun mein Geist
 20 erblickt, stolz, grad und gerecht! Keinem weichend als dem Schwachen, und keinen schonend, als den Guten und den Leidenden!
 Er

Er hasse was den Verstand auf Kosten des Gefühls erweitert und kenne keine Tugend, als Wahrheit, Menschen=Achtung und den innern Werth. Die Natur sey seine Gott-
5 heit, und der Schmuck. womit sie Berg und Thal, und den goldgestirnten Himmel ziert, seines Herzens Wonne ! Thoas, Du wirst dem Sohn der Griechin nie gehorchen ?

THOAS.

10 Nie, nie, mein Vater ! Er fürchtet mich, und ich ihn nicht ! und der König und die Königin hassen mich, weil ich stärker bin, den Bogen spannen kann, und das Rosz nicht fürchte, und vor dem Donner mich nicht ver-
15 berge ; für allem diesen bebt der Sohn der Griechin.

ORIANTES.

Der Griechin Sohn ?

THOAS.

20 Der Griechin Sohn ! und mein Vater ist der Thrazier Fürst, und meine Mutter des Königs der Scythen Tochter.

ORIAN-

ORIANTES.

Aber wenn Du dem Sohn der Griechin
gehorschen müsztest !

THOAS.

5 Ich werde nie !

ORIANTES.

Aber wenn Du müsztest, Knabe ?

THOAS.

Ich musz nicht !

10 ORIANTES.

Arsinoe, lächle mit mir, durch den namen-
losen Schmerz. Dein Sohn wird ein
Mann !

ARSINOE.

15 Ich verliehr' den Vater, weil er's ist,
den Sohn werden sie dahin nicht gelangen
lassen.

ORIANTES.

Hoffe besser, edles Weib ! — Vergisz
20 dies nie, mein Sohn ! das Schlechte musz
nie der Mensch ! Unser Körper ist verwund-
bar, unserm edlen Geiste, unterworfen !
Deine

Deine Mutter wird Dir's sagen, dasz ich
mein Leben retten konnte, wenn ich aus Feig-
heit, Deine und meine Rechte, gegen Schande
und Verachtung, hätte umtauschen wollen.
5 Nun musz ich Dich und Deine Mutter allein
hinlassen. Ihr werdet unter Schmach und
Verfolgung schmachten! Meine Feinde wer-
den eurem Leben nachstellen, keiner wird sich
eurer annehmen, weil euch keiner fürchtet.
10 und ihr keinem nützen könnt. Ich bin ver-
rathen, habe keinen Freund, dem ich euch
anvertrauen könnte, und musz euch der Lei-
tung des Schicksals überlassen, das mich
nun zerstört, und meinen Feinden Sieg
15 verleiht.

THOAS.

Nimm uns mit Dir, Vater!

ORIANTES.

Du sollst leben, und von Deiner edlen
20 Mutter leiden lernen. Sie wird Dir sagen,
wie Dein Vater durch Hasz und Druck, zum
frühen Tod gezwungen ward. Unglück war
meine

meine Schule, früh entwickelte es meine
 Kräfte, und erweckte Gefühle in meiner
 Seele, die in Glücklichen nie erwachen.
 Jeder Strahl der Freude, jeder Sieg, den
 5 ich mühsam meinem harten Schicksal abdrin-
 gen muszte, war mir selbst erworbener Lohn,
 den alles Glück der Erde nicht aufwiegt.
 So fühle, und werd' ein Mann, und räche
 Deines Vaters Tod, und räche Deiner
 10 Mutter Schmach!

Arsinoe, der Knabe glüht, und wankt
 wie in trunknem Muth. Halte ihn —
 Sein Geist überschreitet die Kräfte seiner
 Jugend — halte den Lebenden, und weine
 15 für Schmerz, und weine für Wonne! —
 Halt auch Du den Knaben, Greis!

THOAS.

Was soll ich thun, mein Vater, um ein
 Mann, wie Du zu werden?

20

ORIANTES.

Deine Götter seyen das Schwert, der
 Rächer des Unrechts! Deine Götter seyen
 die

die Wahrheit, die Mutter der Tugend der Menschen !

Schwöre, mein Sohn, auf das Schwert,
das Deinem Vater den Weg, aus dieser
5 Welt soll öffnen, und lege Deine Linke aufs
Herz ; die Quelle der Wahrheit — bist Du
fertig.

THOAS.

Fertig !

10

ORIANTES.

Sprich mir nach ! Ich Orianter Sohn,
den sein Vater und die Griechen ermorden,
schwör' auf's Schwert, und bey der Wahr-
heit, meines Vaters, und meiner Götter, dasz
15 ich ihn an den verrätherischen Griechen, an
der listigen Königin und ihrem Sohn rä-
chen — rächen — rächen will ! Dasz ich,
wenn ich je den Thron besteigen werde, die
Griechen mit ihren üppigen Künsten aus-
20 rotten, und die Thrazier in den alten Weg
einfacher Sitten, und der Wahrheit leiten
will !

Mit

Mit unauslöschlichen Flammen, glühe dieser Augenblick, in deiner jungen Seele. (*Er küßt ihn*) Eile in Deiner Mutter Arme, ihr starker Geist, leite und schütze Dich! Sieh
 5 alle Kraft verläßt sie, sie sinkt und gleicht den Sterbenden!

Ha, die Dämmerung beginnt! Die Stunde meines Todes schleicht herauf, in Finsternisz gehüllt. Die Sonne sinkt, und schön
 10 taucht mein Geist mit ihr, in die dunkle Tiefe — Noch schwebt er zürnend hier, aber bald werd' ich den Richtern der Todten, ein Herz entblößen, das hier verkannt, verstoszen, und zerrissen ward!
 15 Blick auf, meine Liebe; bist Du mir vorangegangen? O laß mich sterben, wie ich gelebt habe!

EINER DER WACHE.

Schon deckt Dunkel das Gebürg.

20

ORIANTES.

Ich verstehe Dich! Weile draussen, und laß mich hier Abschied nehmen.

H

Ich

Ich will noch einmal das Meer rauschen
hören. Tretet mit mir in jenes Zimmer.
Von da werden wir die Felsen sehen, die
selbst der Donner nicht verwundet. Oft sas
5 ich da, und heulte mit dem Sturm, nach
den Geistern meiner Urväter, und klagte ih-
nen wüthend, die Miszhandlung ihres En-
kels. Oft kehrte mit der hellen Sonne,
Hoffnung in meine Seele zurück, nun ist sie
10 verschwunden, und hängt nur am Leben die-
ses Waisen. Beschützt diese Verlasznen,
Geister meiner Väter, und nehmt mich
freundlich in euren Kreis nun auf —
kommt, dort will ich meine Seele aus-
15 spannen, so weit der Bogen des Himmels
reicht, mich in die schaudervolle Finsternisz
drängen, die nun die Welt umhüllt. Dort
will ich Dich, Bebende, an meinen Busen
drücken, diesen starren Knaben fassen, und
20 das Leben soll noch einmal in voller Kraft,
durch meine Adern strömen. Ich will euch
sehen,

sehen, sterben, und noch im Schauer des
Todes leben! (*er raßt den Knaben auf, küßt
ihn, und trägt ihn auf dem Arm, Arsinoe hält sich
an ihn und den Greis*) Sieh hierher, Geist der
5 Welt, diese, in denen allein, Du mir
Glück gegeben hast, musz ich im Elend hin-
terlassen? Richte und lege meine Thränen,
und die Todesblässe dieses unglücklichen
Weibes, und das Zittern dieses Knabens,
10 und meine unschuldige Seele in die Wage!

FUNFTER AKT.

Ein Vorhof. Nacht.

NEMESIS.

Sie haben den Frevel vollendet. Das
5 Blut des Edlen flieszet ! Ich höre das Stöhnen,
das Röcheln des Tod's, die Seufzer der unglücklichen Gattin,
das Zagen des Waisen, und dort den Triumph der Kühnen !
Ich vernehme die geheimsten Gedanken in der
10 Königin herrschsüchtigem Geist ; der glückliche
Ausgang des Frevels verhärtet ihr Herz,
und spannt ihre Hoffnung ; schon blickt sie
gierig nach dem Waisen, und webet neuer Bosheit Netze.
Kalt lauscht der stolze
15 König auf die schreckenvolle Post, wähnet
grosz zu handeln, und heilet des Gewissens
innern Stich, mit dem irrigen Gedanken,
er

- er opfre zum Heil des Volks, da er der
 Furcht. dem Neid und Hasz, den edlen
 Sohn aufopfert. Ich bin da, bin euch
 nah! Erbebe stolzer Palast, unter dem
 5 Fusz der Rache Göttin! bald wird die Ver-
 zweiflung heulen, an Deinen goldnen
 Wänden, widerschallen! Die Gedanken
 neuer Frevel sollen in ihrem feigen Herzen
 erstarren; nie soll die Freude mehr durch
 10 ihre Seele blitzen, nie ein Lächeln ihre
 Stirn erheitern. Unter tausend peinlichen
 Gestalten. soll das Verbrechen, vor ihrem
 Geist schweben, ihren Schlaf erschrecken, im
 Wachen sollen sie, um Vernichtung flehen!
 15 *(Ein Schrey des Schmerzens von innen.)* —
 Triumph! schon schwebet der Geist des
 Jünglings nach den seeligen Gefielden. —
 frey und grosz! Noch sieht er mit weh-
 muthsvollen Blicken, nach der Geliebten
 20 hier zurück, ihre Klagen fesseln seinen leich-
 ten Flug. Hör' in den düstren Gefielden der
 Ewigkeit auf die Stimme Nemesis! Deine

Gattin deck'ich, mit der Tugend starkem
Schilde! Die Götter nehmen Deinen Sohn
in Schutz, auf ihren Befehl fessle ich Thra-
ziens Heil an sein Leben! Der König selbst
5 soll für des Knabens Leben mehr, wie für
sein eignes zittern! Schwebe in dem Kreis
Deiner Väter, und geniesze der Wahrheit
Lohn!

Auf! ich schlage, vernichte! Die Kühnen
10 wännen: Frevel erwerbe Sicherheit.
Nun reiz ich die Binde von ihren Augen,
und lege den üppigen Verstand, unter des
zerriszen Herzens Herrschaft.

Rolle hierher, düstre Wolke, ich schwinge
15 mich in Dich, und schiesze Verderben, aus
Deiner Dunkelheit; dann eil ich zu meinem
Vater; in Schoos der Ewigkeit, den Ball
der Erde zu durchforschen.

Die Scene öffnet sich. Vorige Scene.

Ein Altar im Grunde.

DER KÖNIG, THRAZIER UND GRIECHEN.

AGATHOKLES. *Tiefes Schweigen.*

5 (Darauf) EIN BOTHE.

BOTHE.

König der Thrazier! Dein Sohn ist dem Ausspruch des Gerichts zuvorgekommen. Er fiel in sein eignes Schwerd, und nun eben
10 blutete er sein Leben aus.

KÖNIG.

O der jammervollen Bothschaft ! Kein unglücklicherer König hat je den Thron bestiegen ! Die That, die mein Herz erschüttert, muß
15 mein Verstand nun billigen, da sie euch errettet. Ich strafte den Verräther, und beweine nun den Sohn. Klaget mit mir, daß sein Leben, den großen Gaben nicht entsprach, die die Natur so reichlich ihm verliehen hatte.
20 Doch Kleinmuth sey fern von uns ! Fürchtet nichts ! Noch bin ich stark, rasch und unter-

H 4 . neh-

nehmend, noch fühl ich nicht des Alters
Last, und hoffe, mein Geist bleibt immer
jung, und überlebt den Druck des Alters
selbst. Ja ich fühl' nun Muth und neue
5 Kraft, das grosze Werk zu enden, das ich so
rühmlich angefangen habe. Zwey junge
Pflanzen wachsen an meinem Thron herauf,
und ich denke, Orianter wilder, verrätheri-
scher Geist, wird in Thoas, nicht wiederum
10 aufleben. Der Fall des Vaters lehr' ihn
Weisheit! Denn wenn das Schicksal mich in
ihm einst strafen wollte, so hab' ich einen
Sohn, fähiger das Unternehmen auszufüh-
ren, dem ich mein Leben weihe. Zu eurem
15 künftigen Glück, will ich ihn erziehen, und ihn
würdig machen, gesittete Menschen zu be-
herrschen.

ALLE.

Heil und Glück dem König!

20

AGATHOKLES.

Deinem Herzen wird es grausam scheinen,
groszer König, was mein Geist mich nun an-
treibt, Dir laut zu sagen!

KÖNIG.

KÖNIG.

Rede, Agathokles, weisen Sinn hüllst Du
in Deine Worte, und Dein Rath war diesem
Reiche immer nützlich.

5

AGATHOKLES

Ja edel ist's den gefallnen Feind beweinen! — auch meine Thränen fließen Deinem Sohn; doch des Verräthers Sturz, nennt der Grieche Glück fürs Vaterland.
10 Thraziens gefährlichster Feind ist nicht mehr; aber die Stürme, die er über uns gezogen hat, drohen diesem Reich. Die Scythen nähern sich, Orianes gegen Dich zu schützen, ihn zu rächen, sobald sie seinen Tod erfahren.
15 Wahr ist's, der Selbstmord Deines Sohns, giebt dem Vorfall eine andre Wendung, und den rohen Scythen blendet leicht, der weise Grieche mit einer ausgeschmückten Fabel. Auch wagen Könige selten für Lebende, ihr
20 Glück, und was mögen wir von den Todten hoffen? Gleichwohl müssen wir ihm mit Muth entgegen gehen; aber gefährlich wär es,
das

das Reich nun zu verlassen, ohne vorher die
Ruh zu sichern. Noch herrscht Miszvergnü-
gen, und Orianes hat der Freunde viel. Ar-
sinoe, die Scythin, ist von unternehmendem
5 Geist, und bleibt ihrem Ursprung treu. Leicht
zieht des Vaters Schicksal, dem Sohn die
Herzen zu. Um aller Unruh vorzukommen,
erfordert das Wohl des Reichs, ihn mit sei-
ner Mutter aus der Menschen Augen zu
10 entfernen.

Verzeihe, König, dasz ich Dich nicht scho-
ne ; Du weiszt es wohl : der Grieche hält das
Wohl des Staats, für die erste Pflicht, bleibt
diesem Grundsatz treu, wenn auch sein Herz
15 zerreiszt. Er leidet, unterwirft sich, und
gleicht dem Steuermann beym Sturm, der
ruhig das Ruder leitet, wenn auch Tod, in
Feuer, aus den Wolken schieszt, und aus den
Wellen heulet.

20

KÖNIG.

Edler Grieche ! möchten diese Gesinnun-
gen in den Herzen meines Volks nur Wurzel
fassen.

fassen. Ja die Ruhe will ich sichern, und dann dem Feind entgegen eilen.

AGATHOKLES.

Die graue Vorzeit meines Vaterlands,
 5 lehrt mich ein Mittel, schnell Frieden zu erhalten. Folge dem weisen Rath Elektras, der Tochter Agamemnons. So rieth sie ihrem Bruder, und dem treuen Gefährten seines Unglücks : « Um euch an Menelaus
 10 zu rächen, ermordet in eurem Hause Helena, sein Weib und der Griechen Unglücksstifterin. Dann greifet Hermione seine Tochter, richtet das scharfe Schwert, auf des Mädchens zarten Hals, und droht sie zu er-
 15 morden. Ihr werdet so den bange Vater zwingen, den Mord Helenens nicht zu rächen, euch beym Volke zu vertreten, dasz es Dich, Orestes, wegen Muttermord nicht steinige. » Der Jungfrau weiser Rath, erret-
 20 tete die Verlohrnen !

EIN

 EIN THRAZIER.

Auch tadelte Apollo dies Unternehmen nicht, wie es jüngst Euripides den Athenien-
sern zeigte.

5 ARSINOE. VORIGE. (*Dann*) EIN BOTHE.

ARSINOE.

Er ist nicht mehr Dein Sohn! Der
Furchtbare, der Gehaszte ist männlich in sein
Schwerd gefallen, und grosz gestorben wie
10 er lebte. Hier bin ich allein — seine un-
glückliche Witwe, mit diesem armen Waisen,
und weisz und seh' es, was uns nun erwartet.
Ihr denkt vielleicht, nun würd' ich vor euch
weinen, und des Edlen feige Mörder um
15 Schutz anflehen! Hier sitzt mein Schmerz
(*auf die Brust zeigend*) Sein Geist gieng in
mich und diesen Kuaben über, und hier stell'
ich mich, und ihn, eurem Hasz, und eurer
Rache dar; doch wiszt und hört es: er ist
20 der Erbe Oriantes, der Erbe dieses Throns!
In

In diesen Gesinnungen, werd' ich ihn, auch
 unter Schmach und Thränen, auferziehen,
 nud das frühe Unglück, soll zu einem Mann
 ihn bilden, der einst der Ungerechten Herz,
 5 mit Schrecken füllen wird.

Laszt sehen, Thrazier, ob ihr den Sohn
 nicht besser, als den Vater schützen werdet.

KÖNIG.

Du wirst nicht lange drohen, stolze Scy-
 10 thin ! Dich fürcht' ich hier, und darum ist
 es nöthig, dasz Du mit Deinem Sohn, ver-
 bannet lebest !

THOAS.

Ich will reden, meine Mutter !

15

ARSINOE.

Rede !

THOAS.

Ich weisz es, dasz ihr alle hier, meinen
 guten Vater, heut ermordet habt, ermordet
 20 mich nun auch, denn ich will ihm gleichen,
 und sollt' ich einst bluten, wie ich ihn blu-
 ten sah. Sein Schwert ist mein, und ich
 werde

werde aufwachsen, stark, grosz und kühn, wie
er, und werde lernen, dieses Schwerd zu füh-
ren, werde meine Mutter und meinen Vater an
den Griechen rächen — Dieses hab' ich bey
5 Schwerd und Wahrheit, meines Vaters Göt-
ter, heut geschworen.

ARSINOE

Knabe, Deines Vaters Geist sieht aus der
düstren Nacht, und freut sich Deiner; aber
10 dieser schieszt mit dem Blick des Zorns nach
Dir! Komm, ich will Dich mit meinen Ar-
men decken. Hier am Altar soll er erst
mich ermorden! Götter! Götter! Ich über-
geb' euch den Erben dieses Reichs, des er-
15 mordeten Orientes Sohn!

THOAS

Ich fürcht' ihn nicht, Mutter! Wohl weisz
ich's, dasz er den Sohn der Griechin lieber
hat, als mich; aber mir gaben die Götter
20 Stärke, mir gab der Vater Muth, und Weis-
heit lerne ich von Dir!

KÖNIG.

KÖNIG.

Reiszt sie vom Altar ! Dieses sind der
Griechen, nicht der Thrazier Götter !

ARSINOE.

5 Doppelsinniger ! wann Dir's nützt,
nennst Du Dich Thrazier, umfaszt' ich den
Altar Deiner Götter, so würdest Du Dich
Griechen nennen. Mord und Betrug hast
Du von diesem hier gelernt ! (*auf Agatho-*
10 *kles deutend.*)

KÖNIG.

Reiszt sie weg und den Knaben ! Der Geist
des Aufruhrs wüthet' in ihr und in der ge-
fährlichen Brut. In die einsame Insel
15 des Meers verbanne ich sie, dort heule sie in
des Sturms wildes Tosen ! Ha sie zwingen
die schlafende Rache, sie zu verderben !

ARSINOE.

Willst Du, dasz der Knabe, die Hand de-
20 müthig küsse, die seinen Vater, sich zu ver-
nichtten zwang ? Willst Du, das zieh, die ich

I

von

von der blutigen Leiche des Gemahls nun
komme, im Staub' mich vor Dir beuge?

KÖNIG.

Dem Unglücklichen ziemt Demuth!

ARSINOE.

Und was ziemt Dir, da uns von Dir,
das Unglück kommt?

KÖNIG.

Reiszt sie weg!

10

ARSINOE.

Umfasz den Altar, Knabe! Oriantes,
noch ist Deine Leiche nicht erkaltet! Noch
hat Dein Geist, der Schatten ruhige Gefilde
jener Welten, nicht erreicht, und schon fällt
15 uns Dein Mörder an! Wo bist Du? Wo
schwebst Du, im unfaszlichen Raum? Siehe
hieher, und denn schwinge Dich zum Thron
der Götter! Fordere Gerechtigkeit, fordere
Rache! Fordere Erhaltung, für den Sohn,
20 um deszwillen ich Dich nicht begleiten durfte!
Rette! Rette! wir sind allein — umgeben
von unsern Feinden — der Mächtige dräut,
und

und die feigen Slaven rüsten zu unserm Verderben sich !

(Donner)

Ha ! die furchtbaren Götter antworten mit
 5 schreckender Stimme den Unglücklichen !
 Und abermal ! und abermal ! Thoas, der
 Palast bebet und glühet im Feuer des
 Blitzes — und die Schuldigen erblassen,
 und verhüllen das Haupt. Wir allein ste-
 10 hen hier, und schauen gegen die flammendén
 Wolken, und öffnen das reine Herz, dasz der
 Blitz der Himmels es durchschaue ! Ha, noch
 einmal, und der Grund der Erde bebt ! Der
 Blitz zischte durch den stolzen Palast, wo der
 15 Vater den edlen Sohn, zum Tod verdammt
 hat. Der Dampf der feurigen Rache er-
 füllt die Luft — und hörst Du Heulen,
 und Wehklagen — die Götter rächen Ori-
 antes — ich höre Winseln — ich höre
 20 die Königin — und der Verzweiflung
 Töne ! Sie ist es, die im Herzen des Kö-

nigs die Lust, zum Mord gereizt hat Bist
Du noch glücklich! Höhnst Du noch der Un-
glücklichen? aus Deinem Geheul vernehm
ich, dasz Dich nun die Rache, aus dem
5 Traum des Glücks erweckt hat.

EIN THRAZIER.

Rettet! Rettet! die Hände mit Blitzen
bewafnet, in dunkler Wolke gehüllt, schwe-
bet Nemesis, der Rache Göttin, über Dei-
10 nem stolzen Palast. Aus der schwarzen
Wolke schieszt sie Tod, drohend den Mächti-
gen zu demüthigen, den Unglücklichen zu rä-
chen und zu schützen!

(*Donner.*)

15

KÖNIGIN (*von innen.*)

Treffe mich! furchtbare Göttin! Mich!
Mich vernichte! Schone des Sohnes!

ARSINOE

Hörst Du sie zagen! Ihr — Ihr droht
28 Nemesis!

Ein

 EIN THRAZIER.

Fliehet ! Fliehet ! Verderben schieszt die
furchtbare Gestalt aus dem Sturm ! Ihr
Blitz zerschmetterte Deinen Sohn in den Ar-
5 men der bebenden Mutter !

ARSINOE.

Er sollte nach Dir herrschen ! er sollte des
Verbrechens Lohn genießen !

*Agathokles, und alles flieht. Der König
10 in starrem Schrecken bleibt allein. Arsinoe
und Thoas beym Altar.*

ARSINOE.

Sie fliehen, die feigen Slaven ! Unsi-
cher sind sie bey dem Mörder ! ihr Gewissen
15 treibt sie weg. Allein stehst Du da erstarrt,
nur wir Unglücklichen bleiben hier denn
Unschuld schützt uns.

KÖNIGIN.

Dies ist des Lasters und der Herrschsucht
20 Frucht. Wen soll ich anklagen ? wen ver-
dammen ? Dich, Erstarrter ! Mich, die durch
Ver-

Verbrechen, meinem Sohne, eine Krone erwerben wollte. Höre, höre, stolzer König ! er ist todt, um deszwillen wir Dich zum Mord gereizet haben ! O willkommen war
5 es Deinem Hasz ! Nun hat ihn das Feuer des Himmels in meinem Arm getödtet, und ich sah die furchtbare Nemesis auf der schwarzen Wolke, Blitze schleudern ! Mir dräute sie, und zerschmetterte in meinem
10 Arm den Sohn ! starr sank er hin — ohne Wunde, und scheint zu leben, und des Tod's zu spotten ; aber er ist kalt und starr, und sein Lächeln, ist meines Frevels Spott. Verflucht sey dies Diadem, das mich stolz.
15 unglücklich und zur Verbrecherin machte.
(Sie reißt das Diadem von dem Haupt und wirft es zu Boden) (ab.)

KÖNIG.

Ich soll leben, um in der Qual der Reue
20 zu schmachten. Darum schonst Du mich, furchtbare Göttin ! Versöhnen kann ich die
Rache

Rache nicht ! — Ich bin allein, verlassen —
 und der Geist des Sohns, dräut mir, neben
 den Unglücklichen ! Ich darf den Knaben nicht
 antasten, mich der Mutter nicht nahen —
 5 Höre, höre in der feurigen Wolke ! Er soll
 nach mir herrschen, ich will für sein und sei-
 ner Mutter Leben wachen, und den beweinen,
 den ich nicht mehr zu nennen wage ! Nehmt
 mich in euren Schutz, Unschuldige ! (*Er sinkt*
 10 *auf seine Knie und fleht gegen Arsinoe und Thoas.*)

Vu le 3 Avril 1914 :
Le Doyen de la Faculté des Lettres
de l'Université de Paris,
 A. CROISSET.

Vu et permis d'imprimer :
Le Vice-Recteur de l'Académie de Paris,
Pour le Vice-Recteur, l'Inspecteur d'Académie,
 ISTRIA.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
AVANT-PROPOS	I
ÉTUDE DE LA PIÈCE	
CHAPITRE I. — L'action et les caractères.	1
1 ^o L'action. Sa nature épisodique. Les trois unités ;	
2 ^o Les caractères. — Introduction. — 1. <i>Orientes</i> . — 2. Le roi. — 3. Sens de leur opposition. — 4. La reine. — 5. Agathokles. — 6. Arsinoé. — 7. Thoas. — 8. Cotys. Autres personnages secondaires. Thraces et Grecs. — 9. La Némésis et la philosophie de la pièce.	
CHAPITRE II. — L' <i>Orientes</i> et l'évolution morale de Klinger	34
1. Genèse de l' <i>Orientes</i> . Sa place dans le théâtre de son auteur. — 2. Motifs et caractères analogues dans les pièces précédentes. — 3. L'individualisme de Klinger.	
CHAPITRE III. — Sources et influences littéraires	74
1. Eclectisme de Klinger. Pas d'imitation de Shakespeare dans l' <i>Orientes</i> . — 2. Les emprunts grecs. Hérodote. Euripide. — 3. La source historique : Voltaire. <i>Histoire de la Russie sous Pierre le Grand</i> . — 4. La source philosophique : J.-J. Rousseau. — 5. L' <i>Orientes</i> et le classicisme allemand. Klinger et Goethe.	
CHAPITRE IV. — Langue et style.	104
I. ORTHOGRAPHE. — 1. L'apostrophe. — 2. Désignation graphique des voyelles longues. — 3. Désignation graphique des voyelles brèves. — 4. Métaphonie et graphies diverses. — 5. Consonnes. a) doubles consonnes. b) alter-	

nances et graphies consonantiques. c) consonnes épenthétiques. — 6. Majuscules et minuscules. — 7. Orthographe des mots composés et des mots étrangers. — 8. Ponctuation. — 9. Fautes d'impression ou négligences.	
II. PHONÉTIQUE. — 1. Voyelles des syllabes accentuées. — 2. Emploi de l'e dans les syllabes non accentuées : a) l'ê du datif singulier. b) élision de l'e final. c) apocope de l'e final. d) syncope de l'e de flexion non final. e) syncope de l'e interne. f) l'e dans le préfixe ge. — 3. Chute de voyelles autres que e. — 4. La contraction. — 5. L'e paragogique. — 6. Consonnes.	112
III. MORPHOLOGIE. — 1. Composition des mots. — 2. Verbe simple et verbe composé. — 3. Préfixes et suffixes. — 4. Déclinaison. — 5. Conjugaison. — 6. Formes diverses.	118
IV. SYNTAXE. — 1. Substantif. — 2. Adjectif. — 3. Pronom. — 4. Verbe. — a) emploi des temps. b) emploi des modes. c) emploi des auxiliaires. d) verbes transitifs et verbes intransitifs. e) régime des verbes. f) formes nominales du verbe ; le participe et l'infinitif. — 5. Préposition. 6. Adverbe. — 7. Conjonction. — 8. Interjection.	121
V. LA CONSTRUCTION. — 1. Place du verbe. — 2. Place des compléments.	134
VI. LE VOCABULAIRE. — 1. Substantifs. — 2. Adjectifs. — 3. Verbes et expressions.	135
VII. LE STYLE. — Introduction. Effort de concision : suppressions et ellipses. Obscurités et incorrections. Emploi des propositions. Style passionné et style calme. Procédés divers. Ton solennel de l' <i>Orientes</i> . Style pathétique et langue soutenue. Précautions oratoires. Syntaxe du pronom <i>es</i> . Gallicismes.	140

Périodes synthétiques. Reprises rythmiques.
 Le symbolisme. Accumulation de métaphores
 grandiloquentes. Passages que distingue plus
 de simplicité et de naturel. Qualités du dia-
 logue. Exagération et redondance. Influence
 de la Bible et de J.-J. Rousseau. *L'Oriante*,
 œuvre de « Sturm und Drang ».

CONCLUSION	150
----------------------	-----

TEXTE DE 1790

ACTE I	1
ACTE II	39
ACTE III.	67
ACTE VI.	90
ACTE V.	116

